B-VII
43

5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, français, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les Circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER 1788.

209768
4. 3. 27

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N°. 7.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

RINALDO INAMORATO, &c.

RENAUD L'AMOUREUX, &c.

NOUS avons assez répété que les Romans en vers, ou Poëmes romanesques, nous appartenoient. Celui-ci est de *Bernardo Tasso*, père du fameux *Torquato Tasso*, Auteur de la Jérusalem délivrée.

Depuis le *Pulci* jusqu'à *Torquato Tasso*, l'Italie n'avoit produit que de ces Poëmes chevalerefques. L'Arioste en avoit donné le

goût, & son génie lui fit une foule d'imitateurs.

Le *Dolce* se distingua parmi eux : il a transformé en Poëmes sept ou huit Romans de Chevalerie, parmi lesquels on distingue son *Primaleon*.

L'Auteur de celui-ci n'imita que le Boyardo, qui avoit fait un Roland amoureux. Mais le père fut éclipsé par le fils : le Poëme de Renaud perdit toute la célébrité qu'il avoit eue quelques années, lorsqu'on vit paroître la *Jérusalem*, le premier Poëme serieux & régulier de l'Italie.

L'Arioste échappa seul à l'indifférence qui fit enfin négliger tant de Romans en vers.

Quelques gens de lettres ont cru que le *Renaud* étoit un fruit de la jeunesse du Tasse. C'est un effet de la première infidélité d'un François qui en annonça la traduction sous le nom du *Tasse*, sans s'expliquer davantage. Il est vrai qu'on crut aussi en Italie que le grand Tasse avoit retouché cet ouvrage de son père.

On peut lire le *Crescembeni* sur cet article, ainsi que l'ouvrage intitulé *Jugemens sur les Savans*.

Quoi qu'il en soit, on verra bientôt que cet ouvrage n'est pas sans mérite, & qu'il devoit enrichir la partie de cette Bibliotheque destinée aux Romans de Chevalerie. On y retrouve, comme dans tous les autres, les sentimens nobles, les situations piquantes & imprévues, les écarts brillans de l'imagina-

tion, l'intérêt des vieilles mœurs & de ces amours romantiques, préférés encore aujourd'hui par le goût de bien des gens à l'intérêt de nos amours bourgeois.

Le Poëme de *Rinaldo* a été honoré des presses les plus célebres d'Italie, & de celles de *Giunti* de Florence.

RENAUD L'AMOUREUX.

RENAUD, fils du fameux Aymon, étoit dans l'âge de la gloire, & tenoit encore à l'enfance par la molleſſe. Les grands noms de Charlemagne ſon oncle, de Roland ſon couſin, frappoient ſon oreille ſans animer ſon ame. Le goût & le ſoin des plaiſirs ſembloient en borner à jamais les facultés. Mais ſon nom étoit déja tracé dans le livre des deſtinées : il devoit un jour égaler les plus grands Héros, & l'on n'échappe point à la volonté des Dieux. La honte d'une trop longue enfance va bientôt être effacée par l'éclat des plus belles actions. Il ne faut qu'une réflexion pour le faire

rougir & pour l'enflammer; il la fait; & son ame est changée; il la suit, & la gloire devient un besoin pour lui. Dans cet état on voudroit mesurer ses pas à ses pensées; l'ame s'élance dans la carrière qui n'est pas encore ouverte; une occasion qui s'offriroit seroit saisie, sans consulter sa force & ses moyens. Dans le repentir de son oisiveté, il est comme impossible qu'on ne fasse pas admirer son imprudence. Mais les Dieux ont pourvu à tout. Il suivra l'ardeur qui l'entraîne, sans être accusé de délire.

Un jour qu'il étoit sorti de Paris pour chercher la solitude, il entend près d'un bois touffu le henniſſement d'un cheval. Un heureux instinct, un mouvement invincible le portent vers cet animal, qu'il n'apperçoit pas. Il le trouve attaché à un arbre, qu'il fatigue par les secousses qu'il donne à sa bride. Sa forme est admirable, sa vivacité est extrême, son œil est étincelant, sa force & sa légereté paroissent extraordinaires. Au même arbre sont suspendues des armes d'un éclat éblouissant. Le cerf qui voit

une eau claire & pure quand la soif le dévore, un amant qui rencontre l'objet aimé lorsqu'il le croyoit bien loin, ressentent une joie moins vive que celle dont l'ame de Renaud se remplit; les Dieux auroient parlé, qu'il n'auroit pas mieux compris leur volonté suprême. La voix de son cœur devient son oracle. A l'instant il se couvre de ces armes, s'élance sur le cheval; & le premier chemin qui s'ouvre, devient pour lui celui de la gloire. Il est cependant sans épée; mais cette pensée sert encore à redoubler l'ardeur qui le transporte; il jure de ne s'en procurer jamais par les voies ordinaires; & d'en être à jamais privé, ou de la devoir à la defaite d'un ennemi.

La route qu'il avoit prise devoit le conduire aux Ardennes; mais il l'ignoroit: & la nuit venant à le surprendre, il n'étoit pas plus en état de diriger ses pas que de régler ses idées. Toutes ses pensées étoient suspendues par le plaisir de sentir son cheval s'animer fièrement sous lui. Il voyoit les occasions, les combats, la gloire dans toutes les routes qu'il pouvoit suivre. Marcher, c'étoit agir;

s'animer, c'étoit vaincre. Le ſommeil étoit loin de ſes paupieres; jamais il n'avoit veillé plus agréablement.

L'aurore vint enfin diſſiper l'obſcurité. Un vieillard vénérable s'offrit à ſes yeux. Cet homme myſtérieux marchoit appuyé ſur un bâton blanc. Il s'arrête, fixe le fils d'Aymon, & lui parle en ces termes.

« Quel chemin allez-vous prendre, Chevalier? il me ſemble que je vous vois desja plein de playes, eſtendu roide mort ſur la place : pluſieurs Guerriers n'ont ſçeu éviter le péril où vous vous allez mettre, leſquels ſe tenans par trop aſſeurés ſur leur adreſſe, ſe ſont volontairement abandonnés à la mercy du danger. Sçachez que depuis quelques années, il ſe rencontre un cheval en cette foreſt, ſi ſauvage, & ſi eſtrange de force démeſurée, qu'il ne ſe trouve point d'obſtacle qu'il ne renverſe de ſes furieuſes ruades; il ſemble que l'air & la terre tremblent toujours à l'entour de luy. Fuyez donc, infortuné Chevalier, ou bien vous mettez en ſeureté dedans le fond d'une caverne, ou derriere quel-

que rocher ; j'entends desja, ce m'est advis, l'air résonner à l'entour de ce bois, au bruit de sa course rapide ; & vos armes ni vos forces ne sçauroient être bastantes pour lui pouvoir résister ; quant à moy, si la vérité se reconnoist par les signes, je n'ay pas sujet de m'esloigner davantage pour conserver cette infirme & vieille carcasse ; aussi bien la nature se prépare-t-elle pour lui faire faire l'hommage accoustumé ».

Renaud bravant la crainte, ou plutôt chérissant le danger, écoute tranquillement le vieillard, & croiroit avoir assez bien répondu par un regard, à sa menace, s'il n'étoit entraîné par le desir de faire mieux juger de l'ardeur qui l'anime.

» Fuye qui voudra, répond-il ; mais un brave Chevalier ne doit jamais recourir plutost à ses espérens qu'à sa lance ; & d'autant recognoist-il le danger estre grand, d'autant plus doit-il roidir contre, avec une plus grande franchise ; quant à moi j'ay résolu de ne me point éloigner de ce lieu, que je ne l'aye rendu tesmoin de ma valeur, puisque

l'occasion s'en présente, & si j'estois maintenant en la province la plus lointaine de la terre, cette seule entreprise me ramèneroit icy, avec la plus grande viteſſe ».

Alors le vieillard, qu'avec raiſon nous avons appelé myſtérieux, & qui avoit de puiſſans motifs pour applaudir à ſa réponſe fiere & hardie, lui répond à ſon tour.

Je prens un plaiſir extrême, Chevalier, d'entendre que la nature a logé en vous tant de hardieſſe; & certes je ne vis jamais homme ſi aſſeuré que vous, & croy qu'il n'y en a point au monde, chez qui l'appréhenſion ait moins trouvé de place, puiſque mes paroles ont plus enflammé que refroidi votre glorieux deſſein. Je commence à mettre bas ma crainte; car je ne doute point que la nature vous prodiguant ſes plus précieuſes faveurs, ne vous ait départi de la valeur, à l'eſgal de la généreuſe audace qui vous accompagne. Vos mains doivent bientoſt mettre fin à une ſi haute, & ſi haſardeuſe adventure: ſuivez donc votre relevé deſir, le ciel vous appelle à des entrepriſes plus qu'humaines; & Clothon ne

pourra jamais rendre votre renommée ensevelie : mais lorsque vous entrerez au combat contre ce puissant coursier, cherchez à trouver le moyen de lui faire toucher la terre de son flanc, malgré toute la résistance qu'il pourra faire, & vous le verrez soudain devenir aussi traitable que pas un autre cheval ; & il vous rendra par après d'aussi bons services que le fier Xanthe en fit jamais au fameux Hutur. Mais puisque nous sommes sur le propos de ce furieux cheval, je veux vous en dire des choses ignorées d'un nombre infini de personnes, & qui d'abord vous sembleront presque impossibles. »

Ce cheval étoit le fameux Bayard qui avoit rendu de si grands services à Amadis ; il fut enchanté au fond d'une grotte après la mort de ce Héros, par Alquief, célebre Magicien. L'enchantement étoit tel que personne ne pouvoit s'en rendre maître, ni par force ni par artifice, s'il n'étoit du sang d'Amadis, & s'il n'égaloit ce Guerrier, ou ne le surpassoit même en valeur. Renaud apprend que depuis quelques jours le cheval s'est montré dans la forêt ; & que s'il peut

le joindre & le dompter, avec une pareil courſier, il n'y aura point de combat qu'il ne puiſſe livrer, la lance à la main, & dont il ne ſorte victorieux.

Le vieillard diſparut après avoir prononcé ces dernieres paroles. Renaud, dont elles avoient enflé le courage, alloit ſuivre le mouvement de ſon cœur, & chercher le cheval indompté, lorſqu'une troupe de Chaſſeurs s'offrit à ſes yeux, traverſant la forêt avec une viteſſe extrême. La ſurpriſe l'arrêta un moment; mais il reprend ſa premiere idée, & il paroît voler dans les routes de la forêt.

Quel étoit ce vieillard, ſur la foi duquel il ſe jetoit dans une entrepriſe qui devoit être ſi difficile! c'étoit Maugis, cet enchanteur ſi ſage qui jamais ne s'étoit ſervi de ſon art, que pour manifeſter la bonté de ſon cœur. Il étoit parent de Renaud, & une inclination ſecrette lui parloit pour lui, encore plus que le ſonge. C'étoit lui qui, ſans ſe montrer, l'avoit retenu dans une longue enfance pour lui faire deſirer la gloire avec plus d'ardeur, quand il viendroit à ſentir la honte de l'avoir deſirée ſi tard. C'étoit

lui auſſi qui avoit fait trouver ſur ſon paſſage le cheval & l'armure, à l'aſpect deſquels ſon ame s'étoit, pour ainſi dire, developpée en un moment.

Sa paſſion ne fait qu'augmenter par la rapidité de ſa courſe; il ſemble que l'air embrâſé porte, en le reſpirant, des étincelles dans ſon ſein. Il voudroit que ſon courſier fût auſſi léger que les vents; l'animal vole preſque, & il le pique pour le preſſer encore. Point de choix pour les routes qu'il ſuit; point de crainte pour les foſſés qu'il franchit; ſa ſeule crainte eſt de manquer l'occaſion qu'il cherche. Mais il eſt arrêté par le bruit de pluſieurs animaux qui courent impétueuſement, & qui effrayent un moment ſon cheval. Il penſe que cette troupe intimidée fuit devant l'animal redoutable après lequel il court. Ses vœux ſont trompés. Il apperçoit une biche, blanche comme le lait, & légere comme le vent, qui ſembloit voler devant le trait dont elle étoit menacée; & au même inſtant « une jeune & diſ» pote Damoiſelle, apparut, un dard à » la main, lequel lancé bien dextrement

» atteignit & renversa l'infortunée & » fugitive biche. »

Cet événement très-simple & fort commun dans ce temps-là, ne devoit pas arrêter plus d'un moment notre Héros; mais la Chassereslle étoit belle, & Renaud n'avoit que vingt ans. « La Dame avoit le port altier avec le plus agréable accoutrement. Une partie de sa tresse dorée flottoit par ondes sur ses épaules découvertes, & sembloit se jouer avec les zéphirs; l'autre partie rendoit le chef accompagné, demeurant retenue par de riches liens qui paroissoient être autant de rets que l'Amour avoit pris plaisir de tendre de sa propre main, afin que tous ceux qui en auroient la vue perdissent aussi-tôt la liberté : sa robe enrichie d'or & de pierreries, reluisoit comme le soleil, à l'ouverture de laquelle paroissoient un délié lynemple, deux petits tertres élevés, à la blancheur desquels, nulle autre blancheur ne pouvoit être comparée. Elle étoit assise en telle sorte, que la robe un peu levée devant, la descouvrit jusqu'au genouil, si bien que l'on lui voyoit à nud les

pieds & ses belles jambes, où le blanc & le vermeil sembloient débattre lequel des deux se feroit le plus estimer. Elle lançoit de si vives étincelles de ses yeux que personne n'en eût pu éviter les vives atteintes : les roses & les lys mêlés ensemble, s'entretenoient en perpétuelle vigueur sur ses délicates joues ; les graces avoient choisi l'yvoire de son front pour y tenir le siége de leur empire ; & il n'y a point d'ame si pleine de tristesse qu'elle peut être, qui ne se fût sentie esprise d'allegresse, ayant seulement la vue de cette agréable partie. »

A l'aspect de tant de beautés, le fils d'Aymon s'oublie ; ou plutôt sans s'oublier, sans perdre l'idée de ce qu'il se doit, de la loi qu'il s'est imposée, du glorieux projet qu'il a formé ; & même en raisonnant fort bien sur sa foiblesse, il ne cesse de contempler la beauté qui fait sa séduction ; il sait qu'il doit la fuir ; & il ne pense pas à s'éloigner, ses réflexions se perdent, ses sentimens demeurent, ses yeux sont fixés ; son coursier excité par son ardeur naturelle semble par ses mouvemens dérobés lui reprocher le repos où il le retient : tout

l'instruit, & rien ne le décide que le plaisir de suivre son penchant. Il s'approche ; & du ton le plus tendre, la voix troublée, l'œil animé, le teint pâle, il adresse ces mots à l'objet déja si impérieux & si redoutable pour lui.

« Le ciel vous puisse-t-il toujours être paisible ; & puisse-t-il destourner de vous toutes ses mauvaises influences, Déesse, ou femme mortelle que vous soyez ! & ainsi qu'il a mises en vous toutes les beautés qu'il pouvoit tenir récelées, chaque astre puisse-t'il verser sur vous, ce qu'il réserve de plus heureux : que si les cieux vous accordent autant de félicités, comme il reluit de graces & de beautés sur votre divine face, j'ose bien dire que le paradis ne resserre point d'ame plus heureuse & plus contente que vous devez être ; car vous paroissez telle à mes yeux, qu'ils me veulent faire croire que vous soyez quelque lumineux ange envoyé de là-haut. C'est pourquoi je m'estimerai l'homme le plus fortuné de la terre, si je peux employer à votre service tous les jours qu'il me reste à vivre. Mais puisque les destins se sont montrés si courtois envers moi, que

de me faire avoir la vue de tant de rares perfections, apprenez-moi, de grace, cela dont mes yeux ne me sauroient donner une connoissance assurée, & me dites si vous êtes Déesse, comme vous en avez la ressemblance, afin que je vous rende les honneurs que nous autres mortels devons aux divinités. »

» Le discours de Renaud sema du » cynabre sur les joues de la demoi- » selle; & une honnête couleur la rendit » semblable à la Cynthienne, lorsque » son visage enflammé nous menace de » la tempête, ce qui la fit paroître en- » core plus belle est plus admirable. »

Partagée entre la modestie & la vanité, la Chassereresse répondit qu'elle n'étoit qu'une simple mortelle, mais issue d'un sang très-illustre; qu'elle étoit sujette de Charlemagne, quoiqu'elle eût un frere aux loix duquel étoient soumis les Peuples de Gascogne; que ce frere, qui avoit peu d'égaux en valeur & en mérite, étoit maintenant occupé à soumettre à la Religion, les ennemis de la croix, sous les bannieres de l'Empereur; que pour elle, dans l'âge des

plaisirs simples, elle trouvoit les plus doux plaisirs dans les mouvemens & les triomphes de la chasse, parce qu'elle étoit une image de la guerre, dont un frere chéri tiroit son plus grand lustre; qu'elle vivoit dans un château peu éloigné auprès d'une mere unanimement honorée, & au milieu d'une cour brillante composée d'illustres Chevaliers.

Après s'être ainsi fait connoître, elle vouloit savoir quels étoient le rang & le nom de celui dont elle venoit de satisfaire la curiosité. Renaud lui apprit, avec la simplicité dont elle avoit donné l'exemple, que sa Maison tiroit son origine de Constantin, lequel avoit transféré dans la Grèce, le siége de l'Empire Romain, luissant posséder par un autre les délicieuses contrées d'Italie; qu'il étoit fils du Duc Aymon dont les nobles actions avoient si long-temps occupé la rénommée. Clermont, ajouta-t-il, est le surnom de ma famille; & Renaud est le nom que je porte, nom qu'il me sera facile d'égaler à celui de mon pere, si j'en crois mon cœur, & sur-tout si j'obtiens l'honneur de consa-

crer mes jours à l'objet divin qui daigne m'entendre.

Vos ayeux & votre pere sont connus dans l'univers, répondit la belle Clarice; le nom de Roland votre cousin a frappé mon oreille dès ma plus tendre enfance; le vôtre n'étoit pas encore parvenu jusqu'à moi.

Quel mot pour Renaud! quel reproche, il renfermoit! quelle révolution il produisit! j'avoue, dit-il, en rougissant, que la gloire ne s'étoit pas encore offerte à mon imagination avec tous ses charmes; les actions des guerriers n'étonnoient point mon ame; je me sentois capable de les imiter; mais un penchant secret à la mélancolie me faisoit préférer les tranquilles plaisirs & les douces rêveries. L'habitude me trompoit; vous m'apprenez à me connoître. Je puis, après vous avoir vue, défier tous les Chevaliers, & Roland même. L'univers vous devra un héros de plus, peut-être le premier de tous, si vous daignez envisager, comme autant d'hommages, toutes les actions de ma vie.

Clarice, qui déja s'intéressoit à lui,

& qui trouvoit l'occasion de l'en instruire, sans oser trop, en lui fournissant celle de s'honorer, lui répondit naïvement : si vous regretez les jours passés dans la mollesse ou dans l'indolence, mes Chevaliers seront flattés de vous aider à réparer le temps que vous avez perdu; il n'en est point qui ne s'honore de se mesurer avec vous.

L'éclair est moins prompt à partir que ne l'eût été la réponse de Renaud; mais les Chevaliers parurent, & sa langue resta suspendue. Il regarde Clarice, & se tournant vers cette cour brillante qui venoit la joindre : Chevaliers, dit-il, d'une voix forte & assurée, votre courage m'est connu; je viens vous prier d'éprouver le mien. L'envie, la vengeance ni l'orgueil n'arment point mon bras contre vous : la gloire, dans toute sa pureté, est le motif qui m'anime. Répondez à mes desirs.

Les regards de la troupe entiere furent autant de réponses, & il put juger que chacun d'eux brûloit de le satisfaire le premier. Il n'y avoit pourtant rien que d'honnête dans leur mouvement

prompt & altier. Mais parmi ces nobles courtisans de la beauté, il existoit un homme » démesurément superbe ; » que l'amour brûloit de ses flammes les » plus véhémentes ; & il fit à Renaud cette » aigre & mal gracieuse réponse. Je te » ferai connoître, à cette heure, avec » quelle adresse je sçais manier cette » lance, & combien il s'y trouve de fer- » meté ; je t'apprendrai aussi quelle erreur » commet celui-là, dont le jugement » n'est pas assez solide, pour savoir bien » entreprendre selon la mesure de ses » forces. »

La réponse de Renaud fut le mouvement de sa lance ; & sa vengeance, la mort assez prompte de l'insolent. Les Chevaliers, excités par sa victoire, ne le laissèrent pas respirer long-temps ; & lui-même ne voulut point mettre d'intervalle entre ce premier triomphe & ceux qui devoient le suivre. Si nos extraits n'avoient pas presenté souvent des tableaux de ces combats plus extraordinaires qu'instructifs, nous nous livrerions ici au plaisir d'étonner l'imagination, en peignant un homme qui se

bat pour la premiere fois, successivement aux prises avec trente autres qui n'ont presque jamais cessé de se battre, plus fort, plus adroit que tous, vainqueur de tous, aussi tranquille, aussi frais, aussi entier après tant de combats, que s'il avoit fait une simple partie de volant. Mais on nous dispense de ces descriptions qui ont déja produit tout leur effet, & qui ne peuvent d'ailleurs ni exciter le courage par l'exemple, ni le modérer par le ridicule, parce qu'on est sûr que de pareils foux n'ont jamais pu exister.

Nous dirons plus naturellement & plus volontiers que Clarice, témoin de tant de triomphes, & plus vaincue que ceux qui en étoient l'objet, voulut que le combat finît. Les Chevaliers qui restoient, le proposerent eux-mêmes. Ils mêlerent leurs complimens à ceux de la beauté; Renaud répondit à tous en vainqueur très-modéré qui regarde la modestie comme un devoir encore plus indispensable que la réputation. Ses yeux attachés sur Clarice sembloient lui dire: c'est vous que je voudrois combattre, c'est

vous que je voudrois vaincre ; voilà le seul triomphe dont mon ame superbe ne me donne pas le droit de me flatter. Clarice, qui avoit le don suprême de lire dans le cœur, & qui savoit dissimuler le secret du sien, jouissoit de sa peine en la partageant, & cherchoit à l'adoucir par ses regards, sans se compromettre par ses discours. Elle croyoit balancer l'empire de l'amour par le mystere de sa conduite. » Pauvrette » qui ne considere pas que de même que » la flamme brûle avec une bien plus » grande véhémence, & peut causer un » tout autre effet, si l'on la tient ress» serrée dans une fournaise, qu'ainsi les » flameches d'amour se rendent bien » plus vives & plus cuysantes, si elles » demeurent encloses dans le silence. » Bon Dieu ! combien se trouve-t-il de » femmes qui portent toujours peint sur » leur visage un aspre & vigoureux dé» dain, desquelles toutefois le cœur ten» dre & délicat ne sauroit résister au » moindre trait que leur descoche l'a» mour ! Trop simple peut-on appeler » celui-la, lequel fonde un jugement

» assuré de ce que récelent leurs cœurs, » sur ce qui apparoît en leurs visages; » car elles usent de l'artifice de celui, » lequel faisant semblant de fuyr, attire » son ennemi à l'écart, afin d'avoir meil- » leur marché de sa défaite ».

Le Paladin, duppe de la fuite, se laissoit conduire au château, sans prévoir, sans desirer du moins les fêtes agréables qu'on se proposoit de lui donner. Il n'étoit pour lui qu'un seul prix de ses actions, qu'un seul bien dans le monde. Déja l'amour lui disoit, plaire ou mourir, ou rester ignoré dans l'univers, quand on aime; il cherchoit à expliquer ses pensées par ses regards, & quelquefois par ses expressions; Clarice lui parloit de sa gloire, & paroissoit ignorer son amour. Mais la beauté sage est contrainte quelquefois de regretter d'avoir été trop sévere; il est un art pour adoucir la rigueur des maximes, & il n'est pas souvent permis de le négliger. Le Paladin prend intérieurement son parti. On lui annonce des fêtes au château, dès qu'il y aura fait son entrée. Il se promet de n'y pas entrer, & d'aller cueillir

cueillir de nouveaux lauriers pour mériter le cœur qu'il croit trop peu touché de son premier hommage. C'étoit ainsi que pensoient ces hommes qui avoient une si haute opinion des grandes vertus & des nobles travaux; ils croyoient que l'amour, dont l'origine est divine, ne se devoit qu'à la sublimité des idées, & devoit tôt ou tard se rendre à la grandeur des sentimens. Ils trouvoient dans ce principe, si consolant & si utile, le courage d'espérer sans cesse, & de mériter toujours. Les rigueurs de la beauté étoient, pour ainsi dire, des bienfaits de l'amour. Aujourd'hui qu'il y a peu d'amour, & beaucoup moins d'ames élevées, on offense quand on aime, on commande quand on desire, on se fâche quand on attend, on s'emporte quand on doute, & l'on ne songe jamais à mériter ce qu'on croit difficile d'obtenir. Le plus honnête est celui qui ne finit pas par mépriser, ou par vouloir rendre méprisable ce qu'on ne lui a fait attendre que pour mériter son estime.

Arrivé à la porte du château, le

Paladin paroît vouloir continuer sa route. Clarice étonnée s'examine, & se juge; sa réflexion est un éclair. Elle a poussé trop loin le devoir de se déguiser : elle n'a pensé qu'à elle; & l'amour l'en punit. Sans devenir trop foible elle invite, elle prie, elle presse. Renaud, ferme dans sa résolution, résiste à tout ce qu'elle peut lui dire, & la laisse avec ce cruel regret qui tourmente tant de femmes qui ont mal expliqué les maximes de la sagesse.

Mais ce premier moment est aussi terrible pour l'amant qui s'éloigne, que pour l'objet qu'il délaisse. Chaque pas qu'il fait lui coûte un effort qu'il ne peut comprendre. Il s'arrête; il soupire, il est prêt à retourner; s'il pouvoit varier un moment sur le principe qui le conduit, il auroit des regrets; il s'accuseroit de s'être exagéré son devoir.

La situation & les pensées de Clarice étoient encore plus tristes. Elle n'avoit pas les consolations qui alloient soutenir la constance du Paladin. Une vertu commune avoit été le motif de sa conduite; elle en avoit altéré le mérite en la pous-

sant trop loin, & elle pouvoit en perdre le prix, puisqu'elle pouvoit ne plus revoir Renaud. Nous aurions ici de très-belles choses à lui faire dire, si nous voulions donner une leçon aux jeunes personnes qui ne considerent pas assez que la pruderie n'est pas la décence; & qu'il ne faut jamais risquer d'envoyer au bout du monde, par un excès de rigueur, un homme qui plaît, quand il s'exprime de maniere à ne pas effaroucher la vertu; mais cette leçon n'est plus nécessaire aujourd'hui, où l'on voit la foiblesse & l'étourderie poussées beaucoup plus loin que la dissimulation.

Le fils d'Aymon suivoit tout pensif le chemin qu'avoit pris son cheval. Il n'eut pas fait deux lieues, qu'il trouva sous un *feuilleux branchage* deux guerriers assis sur le tapis émaillé de fleurs que le plus amoureux mois de l'année venoit d'étendre sur la terre. Ils réparoient leurs forces épuisées par la fatigue d'une longue course. En appercevant Renaud, ils l'inviterent sans le connoître à partager leurs repas. Le Paladin refusa d'abord; mais ceux-ci ayant insisté, & *les prieres*

s'étant rendues maîtresses des excuses, il mit pied à terre, & se plaça à côté de l'un d'eux. La conversation ayant tourné sur des objets de chevalerie, Renaud se fit connoître, & leur apprit le dessein qu'il avoit conçu & l'espoir qu'il avoit de dompter le cheval vagabond. » Aussitôt l'un d'eux, qu'on nommoit Isolier, qui étoit tenu pour brave & courageux Chevalier, interrompit le propos du Paladin, & lui dit avec un visage tout troublé : faites enforte, Baron, que vous changiez cette pensée ; il n'y a que moi seul au monde à qui cette adventure puisse appartenir ; & vous vous montrerez bien privé de jugement si vous y persistez davantage.

Renaud souriant à l'arrogance de ces paroles, lui fit cette réponse.

» Le jour ne sera pas sitôt apperçu que je me trouverai au devant du cheval que l'on tient être si dangereux à monter; je ne permettrai jamais qu'autre que moi emporte la gloire de sa deffaite ; & je ne suis pas de si peu de courage, pour souffrir une telle honte, ny qu'il me soit fait une telle injure ».

Isolier, Espagnol de nation, avoit juré de ne souffrir jamais que personne lui parlât avec hauteur. Fidele à son serment, il tire l'épée, & dit à Renaud, tu ne partiras point de ce lieu que tu ne meures, ou que tu n'aies abandonné l'entreprise du courtier. Mais le second Chevalier, qui étoit une des meilleures têtes d'Angleterre, & qui avoit autrefois éprouvé ses forces contre le terrible cheval, accompagné de plusieurs autres Chevaliers, sachant fort bien qu'un seul homme ne parviendroit jamais à lui faire une simple égratignure, cria à Isolier » tout beau, guerrier, escoutez mes paroles, & ne ruez pas ainsi vos coups à la légere. Ne dédaignez point l'assistance d'un second, pour une si étrange & hazardeuse entreprise; encore l'honneur que vous vous acquerrez ne sera pas si petit, si n'étant accompagné que d'un seul, vous osez bien attaquer une bête si effroyable ».

Isolier incapable de se calmer quand il avoit commencé à se mettre en colere, fond sur Renaud, qui l'attendoit de pied ferme; & le combat fut terrible. Il

devint une leçon pour l'homme aux rodomontades, car il fut renversé par terre d'un coup si bien assuré, qu'il resta pendant une heure étendu sur la place sans connoissance. L'honnêteté des propos de Renaud, & la sagesse des discours du Chevalier Anglois le calmerent enfin, plus que sa chûte; lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, il comprit qu'il ne devoit pas tenter seul l'aventure du cheval, & que puisqu'il étoit trop foible pour le faire tourner à son avantage, il devoit accepter le secours d'un homme dont il venoit d'éprouver la force. Renaud, qui étoit aussi épris de la vraie gloire qu'éloigné du sot orgueil, s'étoit déja rendu au sage conseil du Chevalier Anglois. L'union des deux forces, est donc conclue. On s'embrasse, & l'on va chercher l'ennemi. Voilà comme pensent deux guerriers dont l'un n'a pas besoin d'être corrigé, & dont l'autre n'est pas incorrigible. L'Anglois, qui a d'autres projets, les salue, & se sépare d'eux.

Les deux guerriers s'avançent à pied, dans une des routes du bois où ils se

trouvoient. » A peine avoient-ils fait cent pas, qu'ils apperçurent le Courſier indomptable venir à eux, faiſant plus de mille tirades de ſes pieds, & plus de mille tours, en s'élançant furieuſement en l'air, & jetant, ce ſembloit, des flammes par les narines. Il ne pardonnoit ni aux arbres, ni aux plantes, ni aux roches, mais ſerrant les oreilles de rage, il heurtoit ſi fort ce qui ſe rencontroit auprès de lui, qu'il le réduiſoit en pieces. Sitôt qu'il eut apperçu les guerriers, on eût dit qu'il les défioit au combat avec un fier henniſſement, & un battement de pieds ſi terrible, que la terre gémiſſoit deſſous. C'étoit bien au reſte, le plus beau cheval, & le mieux formé qui ſe fût vu depuis pluſieurs ſiecles. Son poil étoit bay & chaſtain, & ce fut ce qui le fit nommer Bayard. On lui voyoit le front paré d'une belle eſtoile blanche comme argent; les cornes de ſes pieds de derriere ſembloient eſtre d'un fin nacre de perle; il avoit le poitrail large, gras & rempli, le ventre eſtroit, & la tête aſſez petite; ſon crin touffu s'alloit renverſant ſur

le costé droit, ses espaules étoient grosses & charnues, & ses jambes puissantes, & séches. Bref, tel peut autrefois avoir été *Cillare*, avant que l'Ecuyer *Amiclean* eût dompté sa férocité ; & tels étoient aussi peut-être les coursiers qui traînent le charioſt du Dieu Mars, avant qu'il eût accoutumé leurs bouches à ronger un mors. Mais bien qu'il fût ainsi que nous l'avons dépeint, & encore qu'il parust pouvoir faire davantage de mal que la plus effroyable furie qui peust sortir du centre de la terre, le Paladin n'en fit que rédoubler sa hardiesse, & l'Espagnol fit bien cognoistre qu'il n'en recevoit aucun estonnement ».

Isolier commence la scene qui va s'ouvrir. L'adresse & la force ne furent jamais mieux unies ensemble ; jamais aussi elles ne servirent moins à terrasser un ennemi. Le cheval étoit invulnérable par sa peau, & indomptable par sa vigueur. L'Espagnol vaincu lui-même, & renversé par terre sans connoissance, prouva bientôt qu'une pareille entreprise étoit aussi dangereuse que difficile.

Renaud n'en sent que mieux le prix

de la victoire qu'il se promet. Il attaque le fier Bayard que sa victoire semble animer au combat; mais il juge d'après ce qu'il a vu, que la force extraordinaire dont le ciel l'a pourvu, est le seul moyen sur lequel il doive compter pour vaincre. Maugis lui a dit que s'il pouvoit renverser l'animal, & lui faire toucher la terre de son flanc, il en resteroit à jamais le maître. Cette pensée sert à diriger ses mouvemens; & ses bras sont les seules armes qu'il emploie pendant tout le combat. Mais les sauts innombrables & les ruades terribles de Bayard semblent devoir rendre ce moyen très-inutile.

» Renaud n'en est que plus animé, & comme il est assez près du cheval pour le pouvoir frapper, il serre fermement le poing dont il lui décharge un coup de toute sa force, lequel fut si rudement poussé, que la bouche de Bayard se vit incontinent teinte de rouge; le sang vermeil en ruisseloit en grande abondance, ce qui ne lui étoit encore jamais arrivé : aussi en entra-t-il en une telle rage, que la sagette d'un Scythe,

ni le faucon qui suit à tire d'ailes la peureuse Perdrix, ne vont point avec une si grande vîtesse, comme le Coursier se vient eslancer sur le Paladin, s'efforcant par ses morsures à lui mettre le bras en pieces ».

» Le Chevalier se retire un peu, & puis en s'avançant aussi-tôt, redouble un coup de poing plus rude que le précédent, duquel il l'assena dans le milieu du front. Bayard lui tourne le derriere, & lui tire de telles ruades, & en si grand nombre, qu'elles eussent été capables de jeter une montagne par terre. Renaud esquive pour les éviter, & cependant il rassemble son jugement, ses forces & son industrie, & prend garde de quel côté le cheval tourne la tête. Il ne veut pas que le fer lui serve de défense contre sa fureur, il dessein de s'en rendre maître par dexterité. C'est pourquoi il se tient toujours à ses flancs, en telle sorte qu'il n'en peut être offensé, ni de coups de pieds, ni de coups de dents; néantmoins en avançant une jambe pour s'efforcer de le surprendre, il fut atteint d'une dangereuse blessure, car il reçut

une ruade dans le côté droit, qui lui fit une telle douleur, que les forces lui penserent faillir. Le coup pour cela ne le fit tomber à terre, bien qu'il eût toutes les peines du monde à éviter la chûte; & si cette secousse lui eût été moins favorable, elle étoit tirée d'une telle roideur, qu'elle lui eût brisé les armes & les os. Bayard augmente toujours sa furie, mais aussi le Paladin reprend de nouvelles forces, & évite un autre grand coup de jarret, qui lui fut tempestueusement élancé; ce ne fut pourtant pas en vain que ce coup fut tiré, car venant à atteindre un puissant chesne qui étoit là auprès, il le rompit tout joignant le pied, & le fit tomber avec un grand bruissement, combien qu'il fût des plus gros que se vissent, & que ses racines fussent aussi avant dedans la terre, comme ses rameaux étoient haut élevés dessus.

Renaud prend incontinent son temps, & devant que le cheval eût retiré ses jambes à soy, il les lui saisit, & les serre tant qu'il peut, de l'une & l'autre main. Bayard tasche de se dépétrer de ce qui le retient, mais les bras de son ennemi sont

trop forts, & trop nerveux; c'eſt en vain qu'il tire de ſes jambes; & c'eſt encore en vain qu'il tourne felonnement la bouche pour offencer de ſes dents; en vain il ſe ſecoue pour faire quitter priſe; & pour neant il taſche de s'élever en l'air; rien ne lui ſert de ſouffler d'une façon ſi eſtrange, ni de faire voir par un effroyable henniſſement, l'ire qu'il recele dans ſoy cachée. Le débaſt duraſt un aſſez long eſpace de temps, mais le fils d'Aymon ne laiſſe pas de s'en voir bientôt maître: avec une vigueur & une force extrêmes, encore plus avec une ſubtile induſtrie, il le fit tomber par terre ſur le coſté ».

» Comme la mer qui d'une tempeſte enragée, ſembloit menacer d'engloutir dans ſes ondes tous les vaiſſeaux qui la ſillonoient, & puis laiſſant ainſi tout ſon dedain & ſa fureur, & reprenant ſa premiere tranquillité, ſemble convier tous les noſchers de remettre leurs voyles: ainſi le deſtrier, qui par ſon cruel regard rempliſſoit auparavant tout le monde de crainte, n'eut pas ſitôt touché la terre, qu'il demeura doux & paiſible, ſe réſer-

vant toutesfois de son courage & de son port altier, pour accompagner sa douceur & sa privauté. Renaud le flatte, en lui passant doucement la main par-dessus le poitrail, & puis la repassant dessus le col, lui peigne le crin avec les doigts, de quoi Bayard fait paroistre qu'il soit bien aise, montrant par un amiable henniſſement qu'il se plaist aux caresses de ce nouveau maistre; & voyant le Chevalier, qu'il se laissoit assujettir, & qu'il ne tenoit plus rien de la rage qui le possédoit auparavant, il dépouilla son autre courſier de la riche selle qu'il portoit, & de tout le reste du harnois, qu'il accommoda dessus Bayard ».

L'Espagnol s'étant relevé de sa chute, s'approcha de Renaud & le felicita de la force extraordinaire dont il venoit de faire preuve, & dont il avoua qu'il n'avoit jamais eu d'idée. Le fils d'Aymon répondit à ce compliment avec une modestie à laquelle on reconnoît si souvent les hommes supérieurs. Ils s'embrasserent, & après quelque temps de repos prirent la premiere route qui s'offrit à eux, sans avoir aucun but déterminé que celui de voyager ensemble. Mais les

Guerriers de ce temps là ne faisoient pas de longs voyages, & n'en entreprenoient pas même de courts sans trouver des sujets de s'arrêter. Il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, qu'ils rencontrerent un Chevalier couvert d'une casaque verte, chamarrée de passemens jaunes, lequel faisoit juger à sa mine haute & fiere, qu'il étoit plein de force & de vigueur. » Sur l'escu qui lui pendoit au bras, étoit naïvement pourtraict l'Archer qui perce indifféremment les cœurs des Dieux & des hommes : ses ailes dorées étoient appliquées proprement sur son dos, & la trousse remplie de diverses sagettes, lui pendoit mignardement dessus l'espaule droite. Ses membres se voyoient si grassets & si potelez que l'on ne l'eût jamais pris pour être une peinture platte; & bien qu'il eût les yeux bouchés d'un bandeau, on ne laissoit pas de descouvrir une audace merveilleusement altiere. Dessous ses pieds le Dieu des armées se voyoit estendu & enchaîné, comme confessant que l'ombrage des myrthes avoit offusqué ses lauriers & ses palmes ».

Le fils d'Aymon admire cet écu, & conçoit le dessein de se l'approprier par les armes. Il propose au Chevalier de le lui céder, ainsi que le passage. Celui ci, qui n'étoit pas d'un caractere à se rendre aux propositions peu courtoises, lui répondit par un mouvement de sa lance qui annonçoit la plus forte résistance; & le combat commença. Il finit par la défaite de l'opposant; & l'écu resta à l'aggresseur, qui s'en servit glorieusement dans la suite, en plus d'une occasion.

Il poursuit sa route avec son compagnon. Une nouvelle aventure ou plutôt un nouvel aventurier les contraint à s'arrêter, c'étoit le Chevalier de la Sireine, qui, trompé par l'écu que porte Renaud, le prend pour le Guerrier qui l'en a privé par son triomphe, & fond sur lui pour se venger de certains outrages qu'il en a reçus. Le combat tourne encore à l'avantage de Renaud. Son adversaire reconnoît son erreur; & les excuses sont aussi promptes que les coups ont été terribles. Pour en prouver la sincerité, il y joint une confidence qui

bientôt pourra ranimer dans l'ame de Renaud le courroux qu'il vient d'éteindre. Il lui apprend qu'il eſt envoyé par Francard Roi d'Arménie, vers Charlemagne, pour demander en mariage une Beauté Françoiſe dont il a vu le portrait, & dont il eſt épris. Juſques-là il n'y a rien qui intéreſſe le fils d'Aymon. Le Roi d'Arménie peut aimer tant qu'il lui plaira une Beauté des rives de la Seine; Renaud ne ſera point jaloux de ſon bonheur; ſon cœur s'eſt donné; il ne peut aimer que Clarice. Mais c'eſt Clarice juſtement que le Monarque Arménien deſire d'épouſer. Oh! le fils d'Aymon n'eſt pas capable de la céder, non-ſeulement à un Roi Païen, mais encore au plus Chrétien de tous les Rois. Sa tête s'échauffe en écoutant les derniers mots du Chevalier de la Sireine; ſon viſage rougit; & d'une voix que la jalouſie peut ſeule prêter à un amant: « voſtre Maiſtre, dit-il, monſtre avoir l'ame bien mal ſaine, & le jugement fort aveuglé, s'il croit avec ſon eſpée, ou avec ſa lance, faire entrer de la crainte dans le cœur des Chevaliers François; qu'il vienne,

qu'il vienne nous assaillir, accompagné de toutes ses troupes coüardes, & malduites au mestier de la guerre, il verra bientôt la corne de son arrogance émoussée, & fouler dessous les pieds son orgueilleuse outrecuidance; mais s'il ne desire pas qu'un sommeil perpétuel luy tienne dans peu de temps les yeux fermés, & s'il reste encore le moins du monde de santé dans son entendement, qu'il ne parte point de son pays pour venir chercher une femme si loing; autrement les menaces qu'il nous fait seront les funestes arrêts de sa mort asseurée, que vous venez maintenant marchander de sa part. »

A ces mots le fils d'Aymon tourne le dos à l'Ambassadeur de Francard, & suit avec son compagnon, une route, indifférente, n'ayant dans ce moment aucun but determiné. Dans l'état d'accablement où le jetoit le discours du Chevalier de la Sireine, il lui eût été difficile de lier quelques idées. Il avançoit sans rien considérer, sans prononcer une seule parole, l'œil fixe, la tête baissée, la poitrine gonflée, soupirant avec beaucoup de dif-

ficulté. Clarice, dont il ne s'étoit éloigné que pour la mériter mieux, devenue plus chere par ce sacrifice, le devenoit encore plus par le danger de la perdre; il l'auroit disputée à Jupiter même; & s'il ne partoit pas sur le champ pour aller faire repentir Francard du coupable vœu qu'il avoit formé, c'étoit pour se rapprocher d'elle, & se mettre en état de la défendre, si malgré sa réponse claire & précise, l'Arménien se mettoit en état de l'enlever.

D'après ces réflexions, qui ne s'offrirent pas à lui dans les premiers momens, tant son esprit étoit troublé, il pensa à se rapprocher des rives de la Seine. Bayard alors put reconnoître son maître à la vivacité qu'il commença à exiger de lui; la course devenoit si légere, & la marche si rapide, qu'en peu d'heures on auroit fait bien des lieues; mais il se trouva arrêté par un spectacle, ou plutôt par un monument respectable & précieux pour tous les Chevaliers du monde, & auquel il étoit bien loin de s'attendre. « C'étoit deux guerriers armés de toutes pieces, qu'une docte &

laborieuſe main avoit élevés en bronze en ce lieu : ils étoient placés tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, ſemblant avoir leurs viſages remplis de menaces audacieuſes : leurs eſcus étoient eſtroitement ſerrés dans l'une de leurs mains ; & de l'autre ils tenoient en l'arreſt, chacun, une forte & nerveuſe lance, qui n'étoit pas du même métail que le reſte de l'ouvrage ; mais le même ouvrier ne laiſſoit pas de les avoir faites : ils avoient au milieu de leur eſtomac, chacun un écriteau traverſé, où ſur l'un ſe voyoit eſcrit en groſſes lettres d'or, TRISTAN, & ſur l'autre, LANCELOT. Ce bronze clair & luiſant repréſentoit leurs faces comme vivantes, où le courage & la valeur ſe voyoient naïvement ciſelez ; leurs chevaux ſembloient hennir deſſous eux, & frapper la terre de leurs pieds ; & un peu à côté d'eux ſe voyoit une belle & droite colomne, haut eſlevée, ſur le marbre blanc & poli de laquelle étoient gravés quelques vers, auſſi en lettres d'or. Renaud ſurpris d'étonnement, regarde avec grande admiration ce bel ouvrage. Il s'approche

tout auprès, & lit les vers que voici :

Lancelot & Triſtan, ces foudres de la guerre,
Eprouverent ici l'effort de leur valeur;
De leurs grands coups rués, gémirent de douleur
Cette foreſt, cet air, ce fleuve & cette terre.
Paſſant, de ces Guerriers, par un art admirable
Elevés en ce bronze, avec des traits ſubtils,
Ce ſont les vrais portraits; & tous tels furent-ils
Quand ils firent entre eux leur combat redoutable.

Les lances qu'on leur voit demeurerent entieres,
Après le rude choc de leurs corps élancés;
Auſſi ſont-elles d'os, & de nerfs amaſſés
En des pays lointains, d'aucunes bêtes fieres;
Et pour deux Chevaliers en ce lieu je les garde,
Qui les paſſent encor de force & de pouvoir:
Celui qui n'eſt point tel, ne les ſçauroit avoir;
Que de les arracher jamais il ne hazarde.

Merlin, le plus fameux des Magiciens, avoit été le ſculpteur de ces beaux ouvrages, & il avoit auſſi fait autrefois les deux lances fatales & ſans pareilles, dont il avoit fait préſent aux deux héros. L'on ſçait que tous les coups qu'ils

porterent avec ces armes enchantées, leur procurerent autant de triomphes; & quelle fut la rénommée dont-ils jouirent dans cette suite de victoires qui consacre encore leur nom! Leur lance étoit dans leur main pour animer tout guerrier qui auroit le bonheur de rencontrer leur statue; & pour devenir le prix des deux plus braves Chevaliers qui se présenteroient. Isolier, à qui l'amour propre étoit permis, trouvant une si belle occasion de se rendre justice, voulut se saisir de la lance de Tristan; mais il trouva une résistance qui s'accordoit mal avec sa sécurité. Ses efforts ne servirent qu'à lui prouver que la réputation n'est pas toujours un garant certain de la gloire qu'on croit avoir acquise, & du rang que l'on doit occuper.

Renaud, plus heureux & mieux fondé dans l'opinion qu'il avoit de lui-même, porte la main sur la lance, & la statue se baisse en signe d'approbation. L'arme docile semble vouloir se placer d'elle-même dans sa main. La réputation du héros est fixée. La lance de Tristan dans ses mains, sera désormais une preuve

éclatante de sa supériorité, & une terrible pour en augmenter chaque jour les avantages.

» Tandis que Renaud & Isolier faisoient fouler aux pieds de leurs chevaux, le superbe rivage de la Seine, ils apperçurent, à l'endroit où l'onde rapide traîne sa bouillonneuse escume, depuis sa naissante source, jusques dans le sein de l'océan, une barque venir droit à eux, qui sillonoit doucement les molles & liquides plaines de l'eau, étant secondée d'un vent assez gracieux, lequel faisoit enfler une belle toile d'argent. Cette barque étoit parée de tous côtés de fleurs, de rameaux verds, & de tapisseries relevées d'or; & dans le fond se voyoient assises dessus de riches bancs, plusieurs belles & gentilles Damoiselles, qui se montroient toutes si bonnes ouvrieres, à couler leurs blanches & délicates mains dessus les cordes harmonieuses de divers instrumens de musique, que leur agréable concert sembloit adoucir l'haleine des vents courroucé, & arrêter le cours de l'onde fiere & sourde : & les troupes escailleuses des poissons avec celles des

vertes nïades, quittoient en foules leurs demeures humides, afin d'avoir à la suite de ce vaisseau, les oreilles chatouillées par des accords si délicieux ».

Vis-à-vis cette belle & royale barque, sur l'heureuse rive du fleuve, marchoit avec une pompe majestueuse un grand char de triomphe : l'art & la nature n'eût pu réunir plus de splendeur que n'en offrit cette superbe machine, où l'amour sembloit être en sa plus grande gloire : sur ce char, on distingoit parmi nombre de mortels une Beauté plus accomplie dont l'aspect grave & majestueux imprimoit le respect; une centaine de guerriers montés sur de forts & puissans chevaux, tous couverts de riches & fines armes, suivoient leurs traces.

» Si les beautés & les graces qui se descouvroient en toutes ces courtoises & gracieuses damoiselles, pouvoient de leurs amoureuses douceurs, navrer de playes mortelles & incurables, les poitrines les plus dures & les plus insensible, voire eschauffer d'une amoureuse ardeur les montagnes les plus glacées de la froide Scythie, qui s'étonnera main-

tenant que chaque ame bien née, pleine de gentilleſſe & d'honneſteté, ſe ſente au vif touchée des poignans eſguillons de cette paſſion! Tu ne fus pas exempt des feux que tant de divins ſoleils lancerent, humide divinité qui préſides ſur les flots de la Seine; & ta froide liqueur n'eut pas la puiſſance d'empêcher que les ardentes eſtincelles n'en deſcendiſſent juſqu'au profond de tes murmurantes ondes. Ainſi voit-on l'acier ſortant de la fournaiſe, s'enflammer encore davantage, ſi l'on reſpend deſſus quelques goutes d'eau. »

« Mais Renaud, qu'amour avoit dès auparavant aſſujetti, ſent plus que perſonne les effets de ces cuiſantes flammes; ſa véhémente paſſion le fait demeurer immobile; & il n'y a que ſon cœur palpitant, qui ne peut avoir aucun arreſt, qu'il ne s'envole à toute force dans le ſein, ou ſur le viſage animé de ſa Dame. »

« Entre toutes les Damoiſelles qui faiſoient compagnie à l'illuſtre Galleranne, eſpouſe du grand Roi des François, paroiſſoit comme un aſtre, celle pour qui le

le Paladin souffroit de si fortes douleurs, laquelle s'allant promener avec les autres sur le rivage de l'eau, arrestoit sur elle seule les yeux de tous les regardans; ce qui fit sentir à Renaud de nouvelles ardeurs, l'ayant ainsi rencontrée sans y penser. Et tandis que d'une paupiere arrestée, il considere les admirables traits de son adorable Clarice; plusieurs desirs lui naissent de cette contemplation; & les diverses pensées qui l'assaillent, lui remettent devant les yeux le discours que lui avoit fait le Chevalier. L'appréhension qu'il a que cette beauté ne soit destinée pour un autre, le fait arrester longtemps sur cette pensée; & le soupçon qui le saisit va rodant tout autour de son cœur, comme s'il vouloit faire là sa demeure: le deuil n'offusque pas moins ses contentemens, que la crainte trouble ses espérances.

« Hélas, dit-il, verrai-je donc un autre être possesseur de cette beauté, en qui j'ai mis toutes mes plus saintes affections; ma vie sera-t-elle donc privée de tant de mielleuses délices, comme la séche & aride branche se voit denuée,

de vertes feuilles : ah ! cruelles & facheuſes deſtinées, & vous, aſtres malencontreux, quand verrai-je ceſſer mes maux, & tarir les ſources de mes larmes ? Ou bien ſi quelqu'un autre ſe rend jouyſſant de ce qui ſeul au monde peut cauſer en moi de l'alégreſſe, quand ſera-ce au moins, que je verrai mes jours noircis d'une éternelle obſcurité ? il eſt bien néceſſaire que je meure, puiſque la mort eſt une douce vie à ceux qui ſouffrent, en vivant, des tourmens ſi inſupportables. Puis, ſe repentant de ce qu'il venoit de dire, il reprent ainſi.

Hé quoi ! dois-je avoir recours à la mort ſi je peux apporter d'autre remede à mes facheuſes peines ? Combien ſuis-je privé de ſens de repaiſtre ainſi mon eſprit de tant de fantômes vains ! Je fais bien paroître que la lumiere de ma raiſon eſt tout-à-fait eſteinte, car que peut-il m'arriver de pire que la mort, ne m'ôte-t-elle pas tout eſpérance ? Si la fortune s'eſt montrée en ma faveur plus libérale, qu'elle ne m'ayt départi empire, royaume, ny tréſors, elle ne m'a point ôte les moyens de parvenir par

vaillance, & par induſtrie au but où j'aſpire avec une ſi grande affection. Il faut donc me réſoudre à me défaire de l'ennemi qui eſt la racine de mes triſtes affections; mais il faut premierement que Clarice demeure mienne, puiſqu'une ſi belle occaſion s'en préſente. Car quand je l'aurai maintenant enlevée de vive force, & que j'aurai puis après délivré le monde de ce maraud d'Arménie, qui ſeroit celui qui me la viendroit conteſter? & qui pourroit empeſcher que je ne me joigne à elle par un hymen ſaint & ſacré, ſuivant les couſtumes uſitées entre nous? & qu'après tout, comblé de bonheur, je n'eſteigne mes deſirs violens deſſus ſon délicieux & chaſte ſein?»

L'on prévoit qu'un terrible combat va ſuivre cette hardie réſolution. En effet l'amoureux Paladin défie les Chevaliers qui eſcortoient le char. Il compte à la vérité ſur l'aſſiſtance de l'Eſpagnol; mais qu'eſt-ce que deux lances contre cent? Nous ſommes cependant obligés de croire qu'elles ſuffirent, puiſque tant d'ennemis reſterent ſur la place, ou prirent la fuite; & que la belle Clarice

devint la proie de son heureux amant. Peut-être que les inquiétantes prétentions du Roi d'Arménie l'autorisoient à s'assurer de sa conquête par tous les moyens de la force & de l'amour. On aime du moins à l'excuser, en apprenant que pour ne pas risquer de la perdre, après l'avoir si bien acquise, il prit la résolution de l'épouser en amant, en attendant de devenir plus légitimement son époux. Ce hardi dessein alloit être suivi; Clarice enlevée, & mise en croupe sur un cheval vigoureux & leste, étoit déja au pouvoir de son vainqueur; déja elle voyoit l'outrage qu'on alloit lui faire, & le pardon qu'il faudroit accorder, lorsqu'un Chevalier qui couroit sur lui avec toute la viteſſe de son cheval, l'arrête, le défie, le combat, le terrasse, lui enleve Clarice & se sauve avec la rapidité d'un éclair dans l'obscurité des routes d'un bois épais. Pour concevoir cet événement, que la valeur de Renaud peut rendre incroyable, il faut dire que ce Chevalier malencontreux étoit *Maugis*, qui vouloit le punir d'une action mal-honnête, & le ramener aux principes de son éducation,

par la force de son repentir. Cette idée étoit digne du sage Instituteur ; mais ce n'est pas au moment que l'on perd ce qu'on aime, que l'on peut rougir d'avoir voulu s'en assurer la possession. Avant que le Paladin puisse faire d'heureuses réflexions, il aura bien fatigué son cheval à courir après le ravisseur ; & bien d'inutiles soupirs seront sortis de son sein. Les forces de Bayard sont déja épuisées, & il n'a pas encore rencontré un seul mortel à qui il puisse demander s'il a rencontré l'objet qu'il cherche. Son ame est pénétrée ; il ne peut plus courir, & il ne peut s'arrêter ; ses idées sont confuses ; les larmes sont prêtes à couler. Plus on est grand par le courage, plus on peut être accablé par la douleur. Il invoque la mort, il invoque l'amour ; ses idées se perdent pour ainsi dire dans l'abîme de sa douleur.

Tandis qu'il souffre ainsi, le son d'une triste & dolente voix, comme d'un homme grandement outré de chagrin, lui vient frapper les oreilles. Renaud pousse Bayard vers le lieu d'où part ce pitoyable bruit, & il apperçoit un fort

beau jeune homme assis à l'ombre d'un pin branchenx, l'âge duquel paroissoit être des plus propre à faire offrande à la belle Cyprienne; son menton étoit encore net & poli comme l'yvoire la plus fine, son vestement étoit à la façon d'un Pasteur, composé d'une peau blanche, semée par endroits de petites taches noires; & une couronne de laurier & de myrthe alloit entourant sa chevelure dorée : des bottines de maroquin bleu céleste servoient d'ornement à ses jambes dispotes & droites, & à ses pieds bien formés.

Ce beau Berger se plaignoit en de si pitoyables accens qu'il eût pu émouvoir à compassion les furieuses ourses, encore qu'il n'y s'y retrouve aucune humanité. Ses vermeilles joues, & ses yeux, qui par leur clarté pouvoient faire naistre un nouveau jour, étoient remplis d'une tiede rosée, & les chauds soupirs qu'il faisoit sortir du fond de son cœur, enflammoient l'air tout à l'entour.

Hélas! Amour envieux de mon repos, disoit-il, pourquoi viens-tu me pénétrer le cœur de tes cuisantes flammes? Pour-

quoi viens-tu troubler ainſi mes contentemens, & mon repos? Quelle louange, quelle gloire & quels honneurs en attends-tu? Ou bien quel triomphe magnifique & pompeux eſpére-tu, pour avoir pris en tes rets un pauvre Paſteur, lequel dès ta premiere atteinte s'eſt confeſſé ton eſclave? Je n'euſſe jamais cru que la poitrine d'un villageois eût eu ſujet de craindre tes foudroyantes ſagettes, veu que celles de Jupiter n'offenſent jamais les baſſes courtines des cabanes champeſtres, & n'adreſſent leurs coups que ſur les ſourcilleux édifices. Mais puiſque tu as voulu tellement profaner tes traits, que de les eſprouver ſur un objet ſi vil & ſi abject, tu ne devois au moins placer mon cœur en ce lieu, où toute ſorte d'eſpérance lui eſt interdite, tellement qu'il ne ſçauroit faire autre choſe ſinon de s'abhorrer ſoi-même pour ſes téméraires affections. Hélas, planettes inexorables! quand eſt-ce qu'il ſe vit jamais un tourment pareil, & une fortune ſi eſtrange & ſi pleine d'amertume? Au lieu que les autres amans prennent leur eſtre de l'eſpérance, le mien ſe nourrit &

prend ſes forces du déſeſpoir. Le ruſtique bellier ſuit la brebis ſautelante le long des herbeuſes prairies, ſecondé du doux eſpoir d'alentir le feu dont il ſe ſent brûler; le ramier ne bouge d'auprès de ſa compagne aimée, ni tandis que Phébus nous éclaire, ni durant que ſa ſœur nous départ ſes rayons; le taureau mugiſſant combat en la ſaiſon nouvelle, plein d'eſpérance de ſaillir la geniſſe qui lui plaiſt le plus dans le troupeau, il ſemble que ſa fureur en ſoit davantage allumée; & bref l'eſpérance n'abandonne jamais les lieux où l'amour découvre les effets de ſes flammes; je ſuis l'unique au monde où cette regle ſe trouve manquer; car elle ne vient nullement rafraîchir le braſier qui me conſume.

Renaud, plus malheureux que le Paſteur, l'arrête ici pour ſe plaindre avec lui du Dieu qui cauſe leurs communes peines. Si la conſolation de ceux qui ſouffrent, lui dit-il, eſt de trouver des cœurs ſenſibles & également tourmentés, le ſort vous offre en moi un compagnon d'infortunes dont les chagrins affreux peuvent adoucir la rigueur des vôtres. Un

intérêt dont je ne veux point me défendre me porte à vous demander le sujet des pleurs qui roulent dans vos yeux ; vous ne m'aurez pas intéressé en vain, si vous daignez répondre à mon attente ; le récit de mes peines sera le prix de votre confidence : si nous ne pouvons nous consoler l'un par l'autre, nous gémirons du moins ensemble quand nos cœurs nous seront mieux connus. On adoucit sa peine en la raccontant ; souvent on y trouve des charmes quand on la voit partager. Le malheur le plus extrême n'excuse pas la perte de la raison, & l'on risque de la perdre par un chagrin trop renfermé ; la confiance nous soutient, & c'est répondre à la bonté du ciel que de saisir l'occasion de communiquer le sujet de sa douleur.

Le Pasteur, qui ne demande pas mieux que de soulager son ame accablée, lui raconte son histoire, avec cet naïveté qui donne de l'intérêt aux plus petits détails. Nous craindrions de commettre une infidélité en l'abrégeant. Il s'explique en ces termes.

» Je naquis au territoire de Numance,

de l'homme le plus riche qui fût en la contrée: mais j'eus pour ascendant l'étoile la plus malheureuse de celles qui président aux nativités. J'entens parler de Numance, cette superbe cité qui se montra bien si osée que d'opposer ses forces invincibles à celles des Romains dompteurs de l'univers, & qui rendit ses campagnes humides du sang Latin, laquelle par l'injure des années ne sert maintenant que de retraite aux Pasteurs des provinces d'Espagne. »

« Non gueres loing des murailles de la ville, est situé un temple que nos Anciens dédierent à Vénus, où tous les ans, le premier jour de May, les Chevaliers & les Dames des cités voisines, aussi bien que les Pasteurs & les Bergeres des villages s'assemblent en foule pour rendre des honneurs solemnels à la Déesse; & cet ancien usage ne s'est point aboli, encore qu'à présent notre grand Prophete Mahen soit adoré dans ce temple. L'on propose des prix pour celui qui sçait lancer la barre avec une main plus puissante & plus industrieuse; pour celui qui au jeu de la luitte sçait avec une plus grande

force élever en l'air son ennemi, & puis le rabattre sur la terre ; pour celui encore qui avec l'arc & le trait peut percer le blanc où tous les autres ont en vain pris visée ; pour celui qui surpasse tous les autres à la course, & pour celui qui se montre le plus adroit à remporter au bout de sa lance, la bague plantée dans la lice. »

« Pendant ce temps, les femmes de basse condition font ensemble plusieurs danses récréatives : mais les Dames que le ciel a colloquées en un plus haut degré, & qui tirent leurs naissances des familles illustres, se donnent des baisers tour-à-tour, & celle qui assiet ses levres avec la meilleure grace, & de qui le baiser est trouvé le plus agréable & le plus savoureux, suivant le jugement de toutes ; remporte un nouvel honneur, qui sert comme d'un riche ornement à sa beauté. Et lorsque les siecles ne foisonnoient si fort en malice que fait le nostre, & que l'on vivoit en une liberté plus innocente, les jeunes hommes qui avoient atteint le gay printemps de leur âge, souloient aussi se mettre pesle-mesle dans

la troupe des belles & amoureuſes Damoiſelles, & diſputer avec elles en ce doux & plaiſant jeu : mais le temps venant à ſe corrompre, cette louable couſtume s'eſt petit à petit anéantie.

Desja la deuxieme année s'eſt écoulée, (je n'en ai pas ſeulement compté les jours, mais toutes les heures & les momens) depuis que pour mon perpétuel malheur, la gracieuſe Olinde vint au temple le premier jour de May. Cette Olinde admirable, ſeul ſubject des cruels ſupplices que dure, laquelle deſſous un viſage qui ſurpaſſe en beauté celui des Anges, cache un cœur plus ſauvage que celui d'une tigreſſe; Olinde, fille du Roi de notre contrée, qui remplit toute la terre de ſon renom glorieux: las! je n'eus pas aſſis mon regard ſur cette belle, qu'un friſſon me courut par tout les os; à l'heure meſme mon cœur ſe fit de glace, mon viſage paſlit, & peu s'en fallut que mon ame n'abandonnaſt mon corps; puis une ſoudaine flamme me ſaiſit au même inſtant, qui vint comme au ſecours de ma poitrine gelée, ſemant deſſus mon viſage une couleur de feu; tellement que

je ne pouvois trouver aucune sorte de repos. Tous ces signes apparens du mal qui s'emparoit de moi, ne me donnerent pourtant pas dès lors la cognoissance de mon humaine infirmité, car, peu advisé que j'estois, toujours attentif en la considération d'un si divin object, je donnois, de plus en plus, vigueur à mon amoureuse passion, avec une si douce & si suave nourriture. Je m'apperçus bien à la fin de ma folie; mais de quoy cela me put-il servir, puisque tous les efforts que je fis pour me dépestrer, demeurerent vains! & que toute sortes de remedes se trouverent inutiles, pour estre trop tard appliqués! Je recognoissois bien mon erreur démesurée, & voyois assez clairement combien il m'étoit mal convenable, attendu ma trop basse condition, d'avoir placé mes desirs désordonnés, dessus une Dame d'un sang si illustre & d'un mérite si relevé; je voulois bien fuir par des chemins pénibles & raboteux, avant qu'un plus grand mal s'en ensuivit; mais cet homicide Roi de nos cœurs, me contraignoit à toute force, de demeurer ferme à me causer à moi-même des tourmens & des peines.

Le cerf, las & altéré d'une fort longue courſe, ne trouve point tant agréable le criſtal d'une fontaine claire & pure, comme la vue d'Olinde m'étoit douce & plaiſante, encore qu'elle me fût mille fois plus nuiſible, que n'eût pas été celle d'un baſilicq. »

» L'heure des jeux étoit venue, & desja commençoit-on à lancer la barre, dont un Paſteur gentil & adroit remporta le prix; la luitte ſuivit par après, au combat de laquelle je courus incontinent, afin de paroiſtre plus agréable à ces beaux yeux nouveaux rais de mes deſirs; & le ſort me fut tellement favorable, que la voix d'un chacun me jugea le plus fort de la troupe. Après, les Chevaliers firent voir leur adreſſe à la courſe de la bague, puis les Dames commencerent entre elles leur jeu; & lors je vis pluſieurs Damoiſelles, qui donnoient force baiſers à celle que j'adorois, leſquelles en recevoient auſſi d'elle en contre-eſchange, de bien plus doux & plus délicieux: ſi bien que bruſlant d'une amoureuſe envie, je me formois à tout moment, par l'entremiſe de la penſée, une délectable

tromperie, d'autant qu'il me sembloit (heureuse déception) estre de la partie avec elles, en ce jeu agréable, où l'amour & les graces présidoient. »

» Finalement la course vint en son ordre, le prix de laquelle Olinde tenoit entre ses mains. Je me dispose aussi-tost pour cet exercice, & combien que le travail que j'avois pris à la luitte, m'eût grandement lassé, mon courage ne demeura pas abattu. Amour vint attacher aux talons des plumes vistes & légeres, me rendant tellement le marcher facile, & me faisant trouver le chemin si uny, qu'en peu de temps, je devançay tous les autres, & arrivai le premier au lieu où toutes les belles & courtoises Dames étoient assises. Comme je me vis si proche de mon soleil, un glaçon de crainte me vint assaillir, de sorte que je me sentois agité comme le tendre jonc à l'humide rivage de l'eau: mon ame vouloit quasi desnier le mouvement à mon corps, pour ne pouvoir souffrir une si divine lumiere: mais à la fin amour fit naistre en moi tant de hardiesse, que je satisfis à une partie de mon desir; car

avec une astuce de laquelle je m'advisay subitement, feignant d'avoir choppé d'un pied, je demeurai presque tout estendu dessus le sein de le belle Olinde. Qui pourroit jamais exprimer combien de douceurs & de plaisirs je ressens en ce petit instant? Hélas! je n'en dois pourtant pas dresser des trophées, puisqu'ils me furent si cherement vendus, & qu'ils augmenterent si fort ma bruslante passion, d'autant que si j'étois auparavant tourmenté de quelque chaleur, je n'eus depuis ce jour, endroit sur moi, qui ne fût tout feu & tout flamme. J'empoignai pour lors le prix proposé pour le vainqueur, & en le prenant, serrai doucement la blanche & délicate main qui le tenoit; ce qui me fit augmenter la couleur dessus les joues, & regarder la terre avec une humble paupiere. Voyez, Chevalier, où la témérité me porta, & si l'amour m'avoit troublé l'esprit, d'user d'une telle privauté vers une si grande & si noble Princesse, moy qui ne suis fils que d'un rustique payſan!»

» Mais desja le clair Phébus s'estoit évanoui de notre hemisphere, ce qui fit

que par ce même moyen, mon clair soleil disparut de mes yeux, & lors je restai comme enveloppé de noires & obscures ténébres : je demeurai tout froid & immobile, mon ame gênée eût voulu desnier son office à ces misérables membres, au moins ne serai-je démeuré avec des ennuys si poignans, pour souffrir puis après des peines bien plus rigoureuses : en combien & combien d'angoisseux martyres passai-je cette ennuieuse nuit ! Combien d'ameres larmes découlerent de mes yeux ? combien de soupirs ardens sortirent du fond de ma poitrine, croyant de ne plus jamais revoir les beaux yeux de mon Olinde, ni les divins attraits qui eſclattoient sur son visage. Mais je les vis neantmoins encore ; & mon cruel destin le permit pour me surcharger de malheur, ainsi que je vous vais dire.

Olinde a choisi pour sa demeure, un beau Château qui domine les plus fertiles campagnes en tout genre. La chasse est le seul exercice auquel cette princesse se plaît. Ainsi la voyoit-on sortir souvent à la même heure que le soleil com-

mençoit à quitter ſon humide couche, durant que le zéphire du matin laſchoit encore ſes fraiſches haleînes, & lorſque les herbes verdoyantes & les fleurs nouvellement eſpanouyes eſtoient encore toutes mouillées d'une roſée argentine : c'eſtoit alors dis-je, qu'Olinde paroiſſoit toute entourée de Chevaliers & de Chaſſeurs, ayant auprès d'elle une troupe de belles & robuſtes pucelles. Et en cet équipage, elle ſuivoit tantôt la piſte d'un lievre peureux, tantôt celle d'un cerf à la jambe légere ; & tantôt elle tendoit les retz pour attraper les plus cauteleux oiſeaux ».

» Je fus bientôt reçu en ſa compagnie avec l'applaudiſſent d'elle & de tous les ſiens, d'autant que je ſuis aſſez duit en l'art de vénerie, ayant paſſé la plupart de ma vie avec les plus doctes & les plus expérimentés chaſſeurs ; de ſorte que j'eſtois en eſtime d'être l'un des plus adroits & des plus ruſés en ce meſtier, & l'un des plus agiles coureurs de toute la contrée : outre que je ſçavois préciſément les endroits, où les beſtes ſauvages ſe peuvent trouver, & prendre avec plus de facilité.

Sans ceſſe je marchois, coſte-à-coſte d'Olinde, & il ſembloit que je fuſſe attaché à ſon coſté. Que je me réputois heureux de mener en leſſe le chien qu'elle chériſſoit le plus! ou de porter ſon arc doré, ou bien d'avoir l'eſpaule chargée de ſa trouſſe remplie de ſagettes proprement empennées : mais combien je m'eſtimois encore plus comblé d'heur, s'il m'étoit ſeulement permis de toucher la robe dont elle étoit parée ! Ainſi veſcus-je en ces contentemens, juſqu'à ce que l'aſtre qui diviſe les années en ſaiſons, eût ramené de rechef le premier jour de Mai.

Mais l'implacable amour, qui, tirant les hommes d'un contentement à un autre, leur laiſſe toujours un deſir altéré d'atteindre à un plus grand, & ne leur fait point gouſter un plaiſir parfait, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés au but où il les fait aſpirer, me ſuſcita de faire une entrepriſe ſi hazardeuſe, & dont l'effet me fut ſi malheureux, que de là procéderent toutes les peines & les tourmens que j'ai ſoufferts depuis. Ce cruel eſtouffa ſi bien la lumiere de ma raiſon,

que je ne pus jamais prévoir le mal qui m'en pourroit arriver ; pour le balancer avec le bien que j'y pourrois trouver. Je résolus de me déguiser d'accoustremens de femme, & de me mêler parmi les Damoiselles, lorsqu'elles viendroient à cette amoureuse & plaisante Contention de se donner des baisers l'une à l'autre, afin de pouvoir par après joindre ma bouche avec la sienne embaumée, d'où l'amour décoche un nombre infini de traits inévitables. Je me promettois bien de venir assurément à bout de ce que j'avois projeté, d'autant que le poil qu'un âge plus mûr que le mien procure, ne commençoit point encore à me brunir les joues. Si bien qu'en peu d'heures, je recouvre une robe brochée d'or, avec tous les autres ajustemens qui m'étoient nécessaires, & ne fis qu'un mien compagnon participant du secret, avec lequel j'avois toujours entretenu une amitié très estroite.

J'arrive ainsi équipé dans le temple où se faisoit ce duel amoureux, ayant un voile blanc dessus ma teste, afin que personne ne pût entrer en défiance. La troupe des Dames qui concouroient pour rem-

porter le prix de ce délectable jeu, estoit si fort nombreuse qu'il n'y en eut pas une seule qui s'enquît de mon nom, ou qui eût la curiosité de me cognoistre. Je me mesle hardiment parmi elles, voyant que mon dessein réussissoit, & que j'estois estimé fille, par les filles mêmes. J'embrasse & baise plusieurs d'entr'elles, sans y prendre gueres de gousts, & sans que mon desir y fût beaucoup porté, jusqu'à ce qu'enfin je parvins à Olinde; Olinde l'immuable objet de mes pensées, que j'accolai lors aussi estroitement comme le folastre lierre estreint le jeune ormeau; & pressai à l'instant ses levres coralines de ma bouche alterée d'amour. Je lui donnai des baisers tout de feu, que je réitérai plusieurs fois, porté par un avide desir, & poussé d'une je ne sçay qu'elle puissance cachée, de telle sorte qu'elle demeura esbahie, & toute soupçonneuse; & arresta fixement ses gracieuses paupieres sur les miennes, ce qui me fit, avec une façon timide, changer en un instant de plusieurs couleurs. La crainte qu'elle recogneut en moi, lui ayant augmenté, au double, le soupçon

qu'elle avoit desja conçu, elle me regarde encore avec un œil plus arresté, & après m'avoir bien envisagé. (Ah fortune malheureuse!) Elle vint enfin à me recognoistre. Se yeux estincelerent aussi-tost d'une extrême colere; & s'approchant de mon oreille, elle me dist tout bas, toutefois avec une parole superbe & pleine de courroux, comment, as-tu jamais pensé, traistre, de me trasmer une telle meschanceté? Comment, infame payſan, as-tu osé commettre un tel forfait? Sors de ce lieu le plus habilement que tu pourras, & fais estat de vuider hors de ce royaume, & de ne t'y rencontrer jamais plus; & si la peine que je t'ordonne est légere, au regard de ta profonde & audacieuse malice, j'en use de la façon pour ne donner subjet à personne de parler; néantmoins ta mort me seroit maintenant plus agréable que ne m'est chere la vie que je possede ».

Le malheureux berger continue son récit en disant qu'il obéit aux ordres d'Olinde sans murmurer, quoique le sacrifice de sa vie lui eût moins coûté que

celui qu'elle exigeoit. Il étoit encore trop rempli de l'inexprimable plaisir qu'il venoit de peindre, pour se dissimuler l'énormité de sa faute; & il se trouvoit cruellement puni, sans se croire trop rigoureusement jugé. Quoiqu'il sentît que conserver une léger espoir étoit un nouveau crime, il avouoit cependant que cette derniere ressource des malheureux soutenoit son ame accablée. Un vieillard touché de sa peine lui avoit appris qu'il y avoit en France une grotte, sous une coline couverte de mirthes, où l'amour rendoit ses oracles; & il venoit le consulter sur le sort que lui réservoit ou sa rigueur ou sa bonté. Renaud lui ayant déja fait pressentir qu'il n'étoit pas plus épargné que lui par le Dieu qu'il venoit implorer, il prie le Paladin de lui faire part de ses peines, & ce guerrier fidele à sa parole, ne balance pas un moment à le satisfaire. Ce recit ne retarde point leur marche; il finit avec leur course. Renaud lui fait remarquer un grand feu qui brûle devant l'entrée de la grotte; & près duquel est élevée une haute colonne

sur laquelle sont graves ces quatre vers.

Les fideles Amans peuvent de dans ces flammes
Passer assurément :
Mais elles font souffrir aux infidelles ames
Un rigoureux tourment.

Ah! s'écrie le berger, ce n'est pas pour moi que cette épreuve peut-être dangereuse. Je franchirai ce feu terrible sans en ressentir l'atteinte; & l'amour connoîtra le cœur qui vient s'offrir à ses regards. Il saute à l'instant; & la pureté de son ame semble briller au milieu des flammes. Le Chevalier, aussi irréprochable que lui, a la même confiance, & offre le même spectacle. Ils entrent tous deux dans la grotte sans difficulté; & bientôt l'oracle s'exprime en ces termes.

Poursuis, vaillant Renaud, tes desseins tous guerriers,
Amasse sur ton chef lauriers dessus lauriers,
Pour mériter Clarice.

Un jour doit arriver qu'un hymen gracieux
Te fera remporter un prix si précieux
Dans l'amoureuse lice.

Au

Au chemin de l'honneur dresse toujours tes pas
Elle t'est tout acquise, & ne t'étonne pas
De quoi tu l'as perdue.

Maugis est celui-là qui le rapt a commis,
Mais il l'a sur le champ entre tous ses amis
Saine & sauve rendue.

Et toi gentil Florinde, il te faut suivre Mars:
Il te faut désormais pousser dans les hazards,
Si tu veux parvenir à la fin desirée.

Entre les Chevaliers tu peux tenir ton rang,
Car tu n'es pas moins qu'eux sorti d'un noble sang,
Et ton renom sera d'é ternelle durée.

Ces paroles consolantes raniment leur courage, & redoublent leur amour. Renaud toujours rempli du noble desir de mériter la couronne des amans par la vertu des guerriers, propose à son compagnon d'infortune de suivre son exemple, & de substituer le titre de Chevalier à l'état de Pasteur. L'oracle ayant déclaré qu'il étoit d'un sang illustre, cette substitution

d'état parût doublement néceſſaire; & le conſeil de Renaud eſt une conſéquence de la nobleſſe de ſes principes, & de la délicateſſe de ſon amour. Florinde ſe rend ſans balancer à cette ſage inſpiration. Charlemagne vient de conduire ſon armée dans le pays des Sarrazins. Les deux armées ſont en préſence l'une de l'autre. Ce moment paroît bien propre à ſuivre les idées de Chevalerie & de proueſſes qui les occupent. Florinde, c'eſt le nom du Paſteur, obtiendra aiſément du chef auguſte de la Chevalerie l'honneur d'être reçu dans ce corps brillant & reſpectable. Ils partent pour l'Italie. Renaud en entrant ſur cette terre, qu'autrefois un guerrier regardoit comme ſacrée, prononce ces paroles pleines d'énergie & de vérité que nous nous faiſons un devoir de tranſcrire & de conſerver.

» Je te ſalue, belle & ſuperbe province, illuſtrée par tant de trophées & de palmes, & par une infinité de glorieux exploits, dont la mémoire ne ſauroit jamais vieillir. Je te ſalue encore, mere des armes & des beaux eſprits, & d'un

grand nombre d'invincibles héros & demi-dieux, qui furent faire marcher leurs redoutables escadrons dans les royaumes Hespériens, & planter leurs victorieux estendarts jusques dans les régions nabatheannes, & qui, malgré toutes les puissances ennemies, furent avec une droite justice, & une force incomparable, donner la loi à tout le monde ».

Il suivent les chemin d'Italie, remplis des sentimens que ces paroles venoient d'exprimer. Leur enthousiasme augmente lorsqu'arrivés sur une hauteur, ils voyent, de près, le camp de Charlemagne, & le bel ordre, ainsi que le mouvement général qui y regnent. L'Auteur en fait la description dans les termes qui suivent, & ce tableau qui charme, pénétre & instruit, doit être conservé à jamais.

» Les visages & les armes des soldats faisoient bien voir le courage & la hardiesse qui les accompagnoient. Il n'y en avoit pas un seul qui ne s'occupast à quelque labeur utile & profitable : car les ames viles, obscures & pesantes, qui s'esgayent à demeurer en l'oisiveté, sont

chaſſées de ce lieu ; & ne permet-on point à la déeſſe laſcive, ni à l'inſenſé fils de Semelle de faire là leur demeure, non plus qu'il ne s'y joue point aux cartes ni aux dez, ou bien à d'autres jeux de hazard infames & inutiles. Toute cette puiſſante armée eſt réglée avec une telle prudence, & une ſi grande police militaire, que l'on la prendroit pour une académie de toutes ſortes de vertueux exercices. L'un darde un traict léger de deſſus un arc courbé, & taſche à frapper la marque qui lui eſt oppoſée ; l'autre, couvert de ſon eſcu, & chargé du reſte de ſes peſantes armes, monte agilement ſur quelque montagne droite, avec une grande dextérité & une extrême force ; un autre s'élance légérement, tout armé qu'il eſt, au delà d'un large foſſé : qui tire des fleurets : qui apprend à voltiger : qui pique un cheval, & qui jouſte avec la lance : & quelques-uns feuillettent des livres de l'art militaire, où l'on voit la façon de bien fortifier des places. Bon Dieu ! Comme cette ancienne regle & cette louable couſtume ſe voyent maintenant abolies : hélas ! qu'il s'obſerve

bien une autre forme de guerroyer entre les peuples chrestiens ! L'un s'amusera toujours à yvrogner : l'autre employera le temps à dormir inutilement ; un autre aura toujours l'esprit attentif au jeu ; & l'autre esmoussera son courage & dissipera ses forces parmi les voluptés lascives, sans se soucier du service de Dieu, ni de celui de son Prince : voilà le bon ordre qui se garde aujourd'hui dans nos armées, & voilà les bons exercices qui se font sous chacune des tentes ».

Il y a long-temps que cette réflexion à été faite, & elle paroît nouvelle par l'application. Nos voyageurs, en voyant ce bel ordre, sentent toute la noblesse de leurs vœux ; & Florinde brûle d'être associé à un état dont les jeux & les amusemens sont l'image des travaux & des vertus. Il se présente à Charlemagne avec l'ardeur dont-il brûle. Ce grand Prince, qui sçait apprécier les qualités des grandes ames, lui accorde sur le champ l'objet de sa demande : il est reçu Chevalier. Alors Renaud & Florinde annoncent qu'ils sont venus pour soutenir que l'amour est l'ame du courage, & la source

des vertus; & que quiconque ne sent point le feu divin qui embrâse les amans, n'a que la moitié des qualités qui font les héros. Cette maxime trouve des contradicteurs; car il est par-tout des mortels infortunés qui ignorent ou calomnient l'amour. Il se présente des Chevaliers de ce genre; & leur férocité leur fait croire qu'ils auront bientôt terrassé des êtres qu'ils regardent comme efféminés. Le grand Charles permet le combat; & ses vœux secrets sont pour les deux Chevaliers qui soutiennent le parti de l'amour. La cause est bientôt jugée; & jamais maxime ne fut appuyée par des coups de lance plus heureux. Le combat auroit fini en moins d'une heure; mais les autres Chevaliers excités par la gloire que venoient d'acquérir les vainqueurs voulurent avoir l'honneur de se mesurer avec eux. Un nouveau combat commence, plus terrible que le premier. Renaud a le malheur de tuer Hugues, le plus vaillant & le plus aimable Chevalier; l'ami, le favori de l'Empereur. Ce grand Prince voit avec désespoir tomber l'objet de sa tendre prédilection. Quoique juste

& maître de ses passions, il s'oublie & desire de voir venger une mort dont-il ne se consolera jamais. Le bras de Roland lui paroît le plus assuré contre un Chevalier qui terrasse tous les autres. Roland ne craint point d'être vaincu; mais il s'est promis de ne plus tirer l'épée que contre les ennemis de la patrie ou de la foi. Sa réponse à Charlemagne est un refus respectueux. Combien eût-elle été plus positive, s'il avoit sçu que Renaud étoit son cousin! Le Paladin au contraire, le connoissant pour tel, & voulant mériter ce titre glorieux, desiroit vivement qu'il se rendît aux vœux de l'Empereur. Un mot qu'il dit pour le déterminer, décide en effet le héros de la chevalerie; & l'armée entiere se presse pour être temoin d'une action qui doit rassembler la force, l'adresse & la chaleur de cent combats reunis.

Nous avons évité jusqu'à ce moment d'arrêter les yeux du lecteur sur des descriptions de ce genre. Mais celle que l'on trouve ici marque un talent si supérieur, des connoissances si profondes, & fait tant d'impression sur les esprits,

que ce seroit manquer de goût & de justice que de ne la pas faire passer dans notre extrait. L'Auteur s'exprime en ces termes.

» Sçavante & belliqueuse Minerve, viens servir de guide à ma plume, ainsi que tu conduisis les mains de ces deux invincibles guerriers, car tu es aussi puissante pour secourir, en l'un & en l'autre exercice, ceux qui veulent implorer ton aide, que Mars & Apollon le sçauroient estre tous deux ensemble. Jamais dans les humides royaumes de Neptune, deux vaisseaux ennemis & bien armés ne s'entre-choquent avec une fureur si violente, que font ces deux guerriers, encore qu'ils soient tellement poussés à force de rames, ou par la véhémence du vent, qu'ils se laissent à l'un & à l'autre des marques de leur inimitié, si bien que les liquides plaines en retentissent tout autour : car avec des atteintes cruelles & horribles, ces Paladins se mettent leurs escus tout en pièces, faisant un son espouvantable à l'oreille : leurs escus, de fine trempe, étant faussés, Brideder se laisse tomber le premier à terre, & puis Bayard en

fit de meſme tout à l'inſtant : ces deux foudres de guerre ne ſont pas plus tardifs l'un que l'autre à ſe deſembarraſſer de la ſelle pour combattre à pied ; chacun d'eux ſe tient ſur ſes gardes, & appelle toutes ſes forces & ſon courage à ſon ſecours, uſant de toute ſorte d'induſtrie & de vigilance pour parer aux coups de ſon ennemi, & pour prendre le temps de l'offenſer ; l'un & l'autre ayant de a recognu l'incomparable valeur de ſon adverſaire. Roland ſe couvre l'eſtomac de ſon éſcu, eſtendant vers Renaud la main droite en laquelle il tenoit Durandal ; le fils d'Aymon eſquive & tourne diſpotement tout autour de lui ; adroit & allégre qu'il eſt, taſche de le ſurprendre par quelque lieu deſcouvert, mais il trouve toujours en teſte ce fin & adviſé maiſtre des guerriers, lequel ne change point de poſture, pour quelque feinte ou ſigne qu'on lui faſſe ; il tient toujours pied ferme, & ne dreſſe point la pointe de ſon eſpée autre part que devant ſon ennemi. Tandis que Renaud tournoie de la ſorte, taſchant toujours, mais en vain, d'offenſer ſon

cousin, il lui présente par mesgarde le sein un peu trop à descouvert : le Comte leve aussi-tost le bras, & feint de le vouloir frapper sur la teste, puis rabaisse aussi-tost l'espée, & lui porte un grand coup dans la poitrine, lequel ayant faussé le plastron & la cuirasse, lui fait une légere blessure, qui lui fit respandre plus d'ire & de dédain par les yeux, qu'elle ne lui fit verser de sang : il ne se veut plus tenir seulement sur la défensive, n'y ne veut plus tant s'amuser après les finesses; c'est hors qu'il veut desployer tout ce qu'il sçaist faire, & monstrer à descouvert toute la puissance rassemblée : il assene le Comte dessus la creste de l'armet, avec une force si desmesurée, qu'il lui fait baisser la teste par un si terrible coup ; tout chancelant, il s'en fallut bien peu qu'il ne tombast de son long sur la place. Roland toutefois se recognoît, & reprenant ses premieres forces, se met en la plus grande furie qu'il fut jamais ; il roule ses yeux enflammés, & semble qu'il fasse sortir de sa visiere de vives étincelles de feu ; le seul craquement de ses dents fait trem-

bler tous ceux qui le regardent. Bref, que ſçaurais-je plus dire, que ce ne ſoit peu pour repréſenter une rage ſi deſmeſurée. Jupiter ne ſçauroit être plus terrible lorſqu'en ſon plus grand courroux, il deſſerre ſon foudre menaçant deſſus les hautes montagnes d'Epire. Renaud qui voit venir le Comte vers lui, avec un viſage ſi plein de colere, ſe retire un peu des coups, & porte l'eſcu au devant de l'endroit d'où il apperçoit venir l'eſpée : je ne ſçais ſi ce fut pour ce que ce vaillant eſtoit tranſporté d'une trop grande furie; tant y a que ſa tranchante eſpée lui tourna dans la main, néantmoins, il aſſéna ſi rudement du plat l'eſcu qui lui eſtoit oppoſé, qu'il le fit tomber à terre tout en morceaux; de-là le coup deſcendit deſſus l'armet de Renaud, lequel il priva de ſa creſte dorée : ce caſque étoit d'un ſi fin acier, qu'il empeſcha bien que l'épée ne paſſa outre : mais le Paladin ne ſe put empeſcher pourtant de tomber les deux genoux à terre : il ſe remet incontinent ſur le pied, plus rempli de rage & de fureur qu'auparavant, & donne une atteinte ſi aſpre

dessus l'épaule de son cousin, qu'il brise les armes qui se trouvent dessous. pénétrant jusqu'à la chair, & sans doute que la cuirasse de Roland eût été rougie de son sang, s'il n'y eût point eu de *fatalité* sur sa peau, car il ne l'avoit pas moins endurcie contre le tranchant d'un coutelas, que l'eurent autrefois Achilles & Cignus. »

L'armée des Chrétiens, aussi bien que celle des Sarrazins, demeura tout étonnée de voir un combat si terrible; & l'Empereur songeoit en lui même qui pouvoit être ce Guerrier incognu: maintenant il croit que ce soit Francard; ores il pense que ce soit Mambrin, & puis il l'estime estre Clairel, l'extrême valeur duquel faisoit bruire avec sa trompette sonnante jusques au-delà du Nil & de l'Euphrate. Renaud qui se voit blessé dans le costé droit & dans l'estomac, & qui commence bien à recognoistre que c'est en vain qu'il pousse flamberge sur Roland, d'autant qu'il ne lui sçauroit faire aucune playe, veut essayer un autre moyen de le vaincre, & croit certainement que s'ils s'attachent à un com-

bat plus estroit, il en remportera l'honneur : il a la main si forte & si exercitée à la lutte, qu'il ne doute point d'en avoir le prix, s'il en peut venir là. Le Comte, qui recognoist l'intention du fils d'Aymon ne fait point le rétif, ainsi veut montrer que cette sorte de guerre luy plaist autant que la premiere. Les voilà qu'ils se joignent l'un l'autre des mains, des jambes & de visage : Roland prend son temps, & saisit son cousin par le col ; Renaud, d'autre part, fait un ceinture au Comte par dessous les flancs avec ses bras robustes & nerveux, & puis le presse, le secoue, le tourne & le souslève ; tantôt avec le pied droit, il lui lie la gauche, lui voulant faire le crochet ; ores il lui presse une espaule du menton, & en même-temps lui serre & estreint les flancs avec une extrême force, afin qu'il aye plus de peine à respirer. Le Comte pendant ce temps adjouste d'un cœur franc & hardi sa dextérité avec sa puissance démesurée ; il se pend au col du fils d'Aymon, & lui fait sentir une si pesante charge, que possible le monstrueux Tiphée ne se sent pas davantage oppressé

de la montagne qui l'accable; il ne leur est pas possible de se porter à terre, ny l'un ny l'autre, & d'autant que la vigueur leur manque, la fureur s'accroist en eux, & encore qu'ils soient hors d'haleine, & que tout baignés de leur sueur, il semble que leurs esprits soient prêts de les abandonner; ils ne laissent pas néantmoins de continuer leur bataille obstinée, bien que le desir d'aucun d'eux ne puisse réussir; mais enfin ils se quittent pour retourner à leur premier combat: ils remettent la main à l'espée qu'ils font flamboyer haut & bas comme devant, & la terre recommence à trembler de leurs coups, envoyant en l'air un son plus épouvantable que n'est le tonnere, quand il sort horriblement d'une nuée entr'ouverte.

Mais Charlemagne ne voulut pas permettre que le combat durât plus longtemps. Les complimens flatteurs qu'il adressa aux deux Chevaliers tenoient lieu à tous deux d'une victoire. Ils eurent l'honnêteté de s'arrêter, & se rendant aux vœux de ce grand Prince, autant qu'à l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre,

ils mirent le comble à la gloire qu'ils venoient d'acquérir, en s'embrassant en présence des deux armées. Les présens les plus beaux furent offerts aux deux nobles compagnons de la part du Monarque, & il adressa à Renaud la priere la plus vive de se faire connoître. Le Paladin lui répondit que son nom encore trop peu fameux ne méritoit pas d'être connu de lui; mais qu'il se flattoit de le faire distinguer un jour par des triomphes éclatans.

Ensuite, avec toutes les graces de la modestie, il demanda la permission de suivre sa destinée, & les deux amis remonterent à cheval. Il étoit tard lorsqu'ils partirent, & la nuit déploya bientôt ses voiles. A peine l'obscurité fut-elle répandue sur la terre, qu'ils apperçurent plusieurs torches allumées; « & tout incontinent, une voix lamentable vint frapper leurs oreilles. Ce pitoyable bruit croissoit de plus en plus; & comme ils se furent approchés de ces flambeaux, ils aviserent un homme desja chargé d'un grand nombre d'années, ayant atteint à-peu-près l'âge auquel la vie humaine

se termine ordinairement, couvert d'une longue robe noire & triste, avec une face larmoyante & toute comblée de deuil, lequel, à ses angoisseuses actions, faisoit bien paroistre qu'il étoit tourmenté par des afflictions bien griefvès. Il gémissoit & soupiroit, en jetant de grands cris ; il se plomboit le sein, s'arrachoit les cheveux & se défiguroit le visage. Celui-ci étoit le père du défunct Hugues, lequel bien que fort vieil, pesant & inhabile à porter les armes, ne laissoit pas de suivre les escadrons François avec son fils, esmu à ce faire par l'amitié paternelle qu'il lui portoit. L'estoile qui présidoit à sa naissance jeta bien sur lui ses œillades plus louches, puisqu'il vit de ses propres yeux, l'accident déplorable advenu à son miserable fils ; & le voyant, son deuil en fut beaucoup plus amer & beaucoup plus facheux à supporter. »

« Comme ce bon homme apperçoit le corps tronqué de celui qu'il aimoit avec une affection si tendre, lequel sembloit estre au milieu d'un ruisseau de sang, il se laisse soudain tomber dessus, ou il

s'afflige démesurément ; il lui prend & lui serre les bras, & lui presse le costé gauche avec la bouche, à l'endroit même où estoit la plus grande blessure. Ainsi ce pauvre pere demeure estendu sur son fils, presque aussi privé de ses sentimens comme pouvoit estre le trespassé : mais à la fin les esprits lui revinderent, & par mêmes moyens ses plaintes & ses soupirs recommencerent, lesquels lui firent alors lascher ces tristes paroles, avec une voix qui correspondoit bien à son amere douleur. »

» Mon cher & unique fils, sujet de tous les contentemens que je prenois n'aguere au monde, & maintenant cause de tant d'ameres douleurs qui m'y assaillent : hélas ! fils bien-aimé ! je te vois privé de ta belle ame, & encore, (ce qui m'est le plus grief) pour une cause si légere ! O vœux, que j'ai tant de fois faits en vain ! ô trompeuses pensées ! ô prieres jetées aux vents ! ô décrets du ciel, méchans & injustes, s'il est loisible de vous appeler ainsi ! O Dieu ! comme le permites-vous ! Las ! que vous êtes heureuse, chere compagne de mon

lit, qui l'avez engendré avec moi, d'avoir payé le tribut à la nature, avant qu'un tel accident fût arrivé! La mort vous exempte de souffrir de si cuisantes peines, & moi tout au contraire, hélas! je me vois réservé pour des supplices qui n'ont point leurs semblables. Mais où est le chef séparé de ce corps sans vie! Ah! possible que quelque scélérat l'aura osté. Quoi, je ne verrai donc point ce visage tant aimé! Je ne baiserai point cette face qui me fut si chere! Et disant ces paroles il tient quelque temps ses yeux attachés en un endroit, & voit la teste de son fils demi-couverte de sang & de poussiere; il court viste au lieu où elle estoit, & l'ayant tirée de dedans le casque avec impatience, la baise plus de mille fois, & la lave toute de ses pleurs; ce chef estant ainsi découvert faisoit encore voir, lors, je ne sçais quoi de fier & de terrible: le pere se l'approche à tout moment de la bouche, sans en prendre aucune horreur; oh combien tu es puissant amour paternel. »

» Qu'est devenue, disoit-il, la lumiere de ces beaux yeux? Où s'est retiré l'hon-

neur de ce gracieux aſpect ? Hélas ! comme ces joues & ces levres ſe voyent maintenant privées de leur grace & de leur fraiſche couleur ! Eſt-ce bien celle qui me fit autrefois ſentir tant de joye & tant d'allégreſſe ? Las ! il n'eſt que trop vrai que c'eſt elle-même : voilà, mon fils, les derniers offices que je te rends & que je devois, à meilleur titre, recevoir de toi. Voilà que je te ferme les paupieres avec cette miſérable main ; demeure donc en éternel repos, & ſi ces mains tremblotantes ne ſont pas les vengereſſes de ta mort, ne m'en accuſe pas, mon fils, le ciel ne l'a pas voulu ainſi permettre, puiſqu'il les a privées de leur force & de leur vigueur premiere, avec ſon cours pluſieurs fois recommencé. »

Renaud, meurtrier du Héros pleuré ſi tendrement par ce vieillard, ouvrit ſon cœur à la douleur dont il étoit témoin. Que dis-je ? il l'avoit partagée dans le premier moment. Il eût voulu pouvoir ſe précipiter aux pieds de ce malheureux pere. Mais il ſentoit que ce plaiſir de la pitié lui étoit interdit par l'humanité

même. Il ſongea à s'éloigner, & en partant, il s'écria, ô gloire, que je chéris & que je cherche, pardonne-moi de te reprocher les larmes que tu fais quelquefois répandre!

Après le triſte ſpectacle dont on vient d'être témoin, Renaud arrive dans le palais de la courtoiſie. Il y reçoit un accueil très-conforme au préjugé que fait naître cette dénomination galante. Cet incident ingénieux & froid eſt un cadre dans lequel le Taſſe a voulu placer le portrait de quelques Princes & Princeſſes d'Italie, à la Maiſon deſquels il étoit dévoué. Le portrait eſt ſans doute flatté; mais en fait d'Ecrivains Hiſtoriens, il vaut mieux des flatteurs que des ingrats.

Quoique touché des bontés & des graces de la Dame de ce lieu enchanté, les Chevaliers pourſuivent leur route. Après quelques jours de marche, ils apperçoivent ſur le tapis émaillé d'une raſe campagne, un pavillon auſſi ſpacieux qu'un grand palais. Ils approchent, & ne trouvent aucune difficulté pour y pénétrer. « A l'entrée ils trouvent un haut

pilier d'albatre, élevé au milieu de la place, dessus lequel étoit entaillée une jeune Dame, qui n'étoit vêtue que d'une simple juppe, ayant la tresse toute éparpillée sur les épaules : plusieurs sacrifices se faisoient au-devant de cette image. Renaud ayant fixement arrêté la vue dessus, la reconnoît sans peine : il soupire en voyant les beaux yeux, d'où l'amour lui avoit décoché le premier trait, duquel il sentoit encore la blessure. Il reconnoît ce front serein, ce visage gracieux, cette bouche emperlée, close d'un corail animé, & ce ris mignard, autour duquel les amours voloient comme des abeilles sur des fleurs. » Tandis que ce brave Guerrier se ravit en la contemplation de l'aimable objet de ses pensées, un Chevalier de ceux qui étoient dedans le pavillon, d'une grande & puissante stature, & d'un aspect hautain, tourna sa face orgueilleuse vers le Paladin, avec une action superbe & un regard plus rempli de fierté & d'audace, que ne seroit celui d'un lion furieux, & lui tint ces paroles pleines de menaces & d'injures.

» Guerrier incivil, pourquoi ne mettez-vous pas pied à terre, pour adorer cette divine Image? Comment êtes-vous si téméraire que d'asseoir en ma présence un fixe regard sur cette merveille des yeux? Sus, confessez & reconnoissez votre erreur, si vous n'êtes desireux d'avancer votre mort; descendez de cheval, & faites aussi descendre votre compagnon, afin de faire en ce lieu des sacrifices avec moi; je veux que vous avouyez aussi que de tous les mortels, nul autre que moi ne mérite de placer ses affections sur une si parfaite chose; voire que personne au monde n'est digne d'avoir souffert des peines & des travaux pour des beautés si accomplies.

« Qui êtes-vous, lui répondit Renaud, & quels sont les mérites dont vous vous vantez si fort? au moins faites que je le sache. Je ne vous contredirai point la premiere partie de votre discours, car les beautés exquises qui se voyent en ce portrait, me contraignent d'avouer qu'elles doivent être adorées; mais quand à votre second point, il n'est pas possible que j'en demeure d'accord. Si tu ne le

sais, repliqua l'autre Chevalier, je suis Francard, Roi d'Arménie, & que cela te suffise.

» A ce nom de Francard, le fils d'Aymon devint tout de feu; son sang bouillant se rassembla tout au tour de son cœur, lequel se dilatant après jusques à la face, y répandit une couleur de vive flamme, tellement qu'il fit au Païen une réponse convenable à l'arrogance de ses paroles: je soutiendrai par-tout, dit le Paladin, que tu es l'homme du monde le plus indigne de placer tes pensées en un lieu si haut, & ne tiendra qu'à toi que cette épée ne te montre présentement que je ne te dis rien que la pure vérité.

» Le ver ne ronge point un bois vieil d'une telle sorte, comme Francard se sentit prendre de colere d'ouir les paroles piquantes de Renaud, ce qui le fit mettre sa cappe à l'entour de son bras, & attaquer le Paladin tout désarmé qu'il étoit, sans avoir rien que la seule épée à la main. Renaud se prit à sourire comme par dedain, & lui dit: allez prendre vos armes, Chevalier, & ne vous présentez

pas au danger avec une telle impatience. Cette meurtriere épée, repliqua l'autre, suffira seule pour me venger de ta folle témérité. Non, repartit Renaud, il me seroit mal convenable de combattre de la sorte, d'autant que je n'y acquerrois pas de l'honneur.

» Le Païen, sans vouloir davantage attendre, tire de grandes estocades contre le Paladin, mais celui-ci tourne vivement Bayard un peu à l'écart, & dit: Guerrier, je ne combattrai point contre vous, que je ne vous voie couvert de vos armes: je suis Chevalier, comme vous pouvez voir, & votre procédé mal-honnête ne sauroit en rien faire diminuer ma franchise.—Tu te trompes, répond le Sarrazin, si tu penses m'appaiser par des paroles: & en même-temps il poursuit Renaud de telle sorte, qu'il eut bien de la peine à esquiver les coups qui lui furent rués.

Renaud tombe sur le téméraire, & le met bientôt hors de combat. D'autres Chevaliers paroissent & veulent venger leur Chef; ils éprouvent le même sort que lui; de nouveaux se présentent encore;

Renaud

Renaud n'a pas attendu ce moment pour s'unir à Florinde. Leurs épées paroiſſent enchantées; chaque coup fait mourir un Chevalier. Il tombent tous dans la pouſſiere.

» Quand Renaud vit que pas un de ces combattans ne paroiſſoit plus ſur le champ, il prend & arrache la belle image de deſſus le pillier d'albaſtre, lui donnant mille baiſers ardens. Il ne s'apperçoit pas de ſa délectable tromperie, tant il a l'eſprit offuſqué par la vaine erreur qui l'abuſe. Il contemple la figure d'une paupiere arrêtée, ſe l'imaginant auſſi vivante que celle de Pigmalion, & tient pour aſſuré que l'ombre eſt le vrai corps, & que le faux eſt la vérité même. Il recognoiſt pourtant à la fin l'erreur où il ſe plonge, dont il s'afflige, & eût bien voulu demeurer toujours aveuglé de la ſorte. »

Qui croiroit qu'une paſſion auſſi vive ne peut empêcher Renaud de reſſembler un moment aux amans ordinaires; il emporte cette image adorée, il l'a ſans-ceſſe devant les yeux, elle eſt gravée dans ſon cœur; l'objet qu'elle repréſente n'aura jamais d'égal pour la beauté; il perdroit

mille fois la vie, plutôt que de renoncer aux doux espoir de la posséder; & cependant... ô foiblesse de l'homme, ô pouvoir de l'imagination! ô femme que nous osons juger, dont nous osons nous plaindre!... Mais arrêtons nos réflexions, & n'anticipons point sur l'ordre des événemens.

» La Déesse qui naquit en déle, avoit déja fait voir deux fois sa face en sa rondeur; & le Dieu qui enlumine la terre, avoit passé à travers de deux signes, en dissipant, à son accoutumée, le voile des sommeilleuses ténébres, depuis que le fils d'Aymon & Florinde avoient occis les guerriers du pavillon, quand il trouverent au milieu d'une large pleine, où une infinité de petits arbrisseaux faisoient un suave & gracieux ombrage, plusieurs dames assemblées en une troupe, auxquelles un grand nombre de guerriers faisoient escorte: elles unissoient à leur naturelle beauté, l'éclat & la richesse des habillemens; toutefois l'une d'entr'elles paroissoit par dessus les autres, comme fait Diane en la brigade de ses nymphes bocageres ».

C'etoit Floriane la belle Reine de Médie, faite pour l'amour; elle aimoit de préférence les hommes nés pour la gloire. Frappée du noble aspect de nos deux Chevaliers, qu'elle apperçoit d'assez loin, elle les fait inviter à s'approcher; & comme elle juge que deux guerriers seront bien aise d'éprouver par les armes leur droit aux plaisirs de la cour, elle leur fait dire que les Chevaliers sont tous prests à rompre quelques lances avec eux.

Les deux Héros répondent à l'ambassade par l'empressement, & à l'invitation par la victoire. La moitié des braves de la cour éprouve que la Reine ne pouvoit pas mieux recevoir les deux étrangers qu'en leur offrant l'occasion de se battre; & l'autre moitié a la modeste sagesse de ne vouloir pas marquer par un carnage, un jour qui doit finir par une fête. Le combat fut donc interrompu.

» Il n'y avoit pas une Damoiselle qui ne parlât avec honneur des Chevaliers inconnus, & qui ne publiât tout haut la merveille de leurs prouëlles; mais la Reine par dessus toutes, ne les sauroit assez admirer à son gré; il lui semble

qu'il n'y a point de gloire entre les hommes assez grande pour eux ; elle ne leur a pas vu faire une seule action qu'elle ne l'estime être un miracle de quelque dieu ; & leur vaillance la rend tellement contente & satisfaite, qu'elle ne croit pas qu'elle puisse recevoir de comparaison. Néantmoins, comme présageant ce qui lui devoit arriver, ses affections inclinent bien davantage vers le fils d'Aymon. Cette belle Princesse éprouve en son cœur les légers commencemens, & les divers effets d'un nouvel amour. Elle tressaille d'allégresse, aux doux mouvemens de cette naissante passion, sans en connoître bien la cause ; & s'il arrive quelquefois que l'ennemi de Renaud l'atteigne par hazard de quelque coup, la crainte la fait pallir à l'instant, & tout le sang lui glace dans les veines : toujours elle assied sur lui une œillade plus arrêtée, & toujours elle lui découvre de nouvelles perfections ; mais elle brûle de desir de voir si les beautés que le casque tient cachées sont pareilles à celles qui apparoissent au dehors, jusqu'à ce qu'enfin la fortune lui fut tellement à

souhait, que le dernier Chevalier renversé sur la place, lui fit sauter l'armet de la teste. Il sembla lors à cette Princesse que le Paradis s'ouvroit pour elle; & elle apperçoit en lui plus de beautés que mille autres ensemble n'en sçauroient réunir; une prompte vivacité qui augmente encore la grace d'un homme durant la fleur de son adolescence, & sert comme d'ornement à ses autres perfections; un port assez altier avec une douce fierté unis ensemble par un admirable mélange. Qui s'étonnera donc si cette belle Reine, née avec une de ces ames de feu qui demandent un aliment continuel, sent son cœur devenir une nouvelle fournaise, & la flamme s'y augmenter de moment en moment. Chérissant son mal, elle se plaît en ces ardeurs, & ne peut permettre que Renaud s'éloigne d'elle; enfin elle prend le chmin de la cité, pour lui faire un accueil conforme à sa magnificence, & plus conforme à son amour; le fils d'Aymon la conduisant sur son cheval par l'une des rênes de la bride ».

» Sitôt que la Reine fut arrivée devant la porte de son Palais, Renaud la

met à bas, en l'embraſſant par deſſus les aiſſeles ; elle en treſſaillit de joie, & peut s'en fallut que ſon ame ne ſortît libre de ſa belle terreſtre priſon : mais quelle mort plus douce le ciel lui eût il ſceu faire ſentir, ſi la vie l'eût quittée entre les bras de celui pour lequel ſeul elle vouloit déſormais vivre ! Floriane avoit la coutume de ſe montrer fort courtoiſe envers les eſtrangers qui paſſoient ſur ſes terres ; mais elle déploya toute ſa courtoiſie & toute ſa magnificence à la réception des deux Chevaliers. Les premiers momens furent accordés à ces entretiens qui ne ſont rien pour les cœurs tranquilles, mais qui diſent tant a ceux qui commencent à plaire & à aimer. Floriane ne s'épargna pas dans ce doux exercice, & elle cherchoit vivement dans les yeux à qui elle parloit le retour des penſées qu'elle exprimoit par ſes regards. L'heure du repas étant arrivée, tout le monde s'aſſit à table, & la belle Floriane prit place à côté de ſon amant ; elle ne ſonge point à repaître ſon corps ; une faim plus grande la porte à nourrir ſon ame penſive & agitée, d'une vaine &

fausse nourriture que l'amour lui fournit.

Musée ne cessa de jouer de la lyre tant que le repas dura ; secondé des faveurs d'Apollon, il unit avec tant de charmes, les doux accens de sa voix, aux accords harmonieux de son instrument, qu'ils eussent pu pénétrer le cœur le plus féroce.

» Après le souper fini, les divers propos & les gracieux devis qui se tinrent, sembloient attirer insensiblement les heures de la nuit ». Cependant la Reine, très-éveillée, attiroit l'amour au profond de son cœur, & le buvoit à longs traits, non moins par les oreilles que par les yeux. Tantôt elle s'enquéroit de plusieurs choses qui concernoient l'Empereur Charles & son état ; tantôt elle demandoit si les prouesses de Roland, dont la rénommée rempliſſoit toute la terre, n'avoient point mis au jour quelque nouvel acte de valeur & de courage ; puis elle s'enquéroit encore des propres actions du Paladin Renaud, d'autant qu'il lui avoit déja assez pleinement découvert de quels parents il étoit issu. Pour Dieu, apprenez-moi, lui dit-elle, ce que vous fîtes, estant encore jeune

enfant, pour la défense de votre mere, de laquelle l'honneur alloit être perdu, si votre valeur ne le lui eût recouvert, j'ai déja oui parler de ce que vous ôsâtes lors entreprendre, toutefois je ne sçais pas si j'en ai bien conservé la mémoire, & si j'en ai bien appris la vérité; mais j'étois en la compagnie du feu Roi mon pere, alors qu'un Gentilhomme, venu de la Cour de France, lui en fit le récit.

» Le Paladin, pour se montrer obéissant à cette Princesse, commença ainsi ».

» Gyname le Mayençois, de Bayonne, fut rival de mon pere le Duc Aymon, durant la recherche qu'il fit de la Duchesse Béatrix ma mere : ses yeux lancerent également leurs douces flammes dedans les cœurs de ces deux Chevaliers. Après diverses querelles sur le sujet de leurs amours, il en viennent à la fin sur le pré, où Gyname, surpris d'une vile crainte, céda à mon pere l'a Beauté contentieuse entre eux; & se confessa vaincu. Néantmoins il se réserva toujours contre Aymon une haine cachée, qui sans cesse lui rongeoit le cœur; & comme c'étoit l'ancienne coustume de ceux de

sa race, il rechercha tous les moyens dont il se put aviser pour le faire mourir traitreusement; mais son desir demeura toujours sans être effectué. Longtemps après, il arriva que le grand Charles ayant fait publier une joute solemnelle, tous les Barons du royaume se rendirent à Paris. Le Roi étant un jour à table dans la grande salle de son Palais jeta les yeux sur la cour, en lui adressant ce discours; noblesse généreuse, troupe invincible de mes plus fideles sujets, la force & le soutien de mon royaume & de mon sceptre, je voudrois que chacun de vous se vantât maintenant de quelque chose qui soit à mon profit, & à l'utilité de ma couronne.

Alors chacun des Barons se donna la gloire de quelque chose : l'un se vantoit d'une superbe façon, l'autre y usoit de modestie, jusqu'à ce que mon pere s'avança pour se vanter comme les autres, & dit qu'il avoit trois fils doués d'un esprit excellent, qui commençoient déja à donner des preuves évidentes de leur vertu, lesquels serviroient toujours avec lui d'un ferme rampart contre les en-

nemis de l'église & de l'Empire François. Cette sorte de vanterie plut grandement à l'Empereur, lequel fit bien paroître devant tous combien lui avoit été agréable ce qu'Aymon venoit de dire, d'autant qu'il lui présenta de sa main propre le verre où lui seul avoit accoutumé de boire. Gyname, cousin de Gannelon, & qui ne lui cédoit nullement à mal faire, se sentit le cœur profondément touché de l'action du grand Charles envers mon pere; & le traitre, & méchant qu'il étoit, ne put souffrir qu'Aymon eût plus d'honneur que lui. Ce nouveau sujet allume & accroit davantage son ancienne haine; & Dieu permit que la fureur & la colere lui troublerent tellement l'esprit, qu'avec un mauvais & soudain conseil, il prononça ces paroles d'un sourcil renfrogné.

Il ne m'est pas possible d'endurer, Aymon, que tu tires de la gloire de ce qui ne fut jamais tien: sçaches que les volontés de Béatrix se sont toujours rendues conformément aux miennes; & que bien souvent nous avons alenti ensemble le feu de nos communs desirs,

sans que tu t'en sois apperçu ; si bien que de nos doux embrassemens, ces trois enfans ont pris naissance, que je peux, à bon droit, dire miens : ta femme me pardonnera si j'ai été contraint de te découvrir, devant une aussi grande compagnie, les choses secretes qui se sont passées entre elle & moi, & qui devoient être ensevelies dans un perpetuel oubli ; comme tu la dois aussi tenir pour excusée, car elle le mérite bien, puisqu'elle a donné l'être à un si noble & si beau fruit. Je te prie donc de me rendre mes enfans, tu ne leur dois plus départir la nourriture, puisque tu sçais maintenant qu'ils ne sont pas à toi. Je n'en voulois jamais publier le secret, mais tu m'as donné l'ambition d'être recognu pour leur pere ; cette considération a eu plus de pouvoir sur moi, que toutes celles qui m'ont fait taire jusqu'ici.

Le discours effronté de Gyname irrita ce sage monarque, mais il blessa mon pere jusqu'au fond du cœur, & tout bouillonnant de colere, il mit l'épée à la main, en défiant le courage de ce lâche calomniateur.

Ah! repliqua le rusé Gyname, ce sont là des moyens qui doivent être les derniers ; & j'en ai d'autres que je veux employer auparavant, qui attesteront en ma faveur. En disant cela, il mit en vue de tous les Barons deux riches bagues qu'il avoit fait dérober à ma mere, pour s'en servir possible, à quelqu'autre effet ; & étendant la main où elles tenoient, se prit à regarder mon pere avec un rire moqueur, & lui dit : ne cognois-tu point ces bagues, Aymon, voilà les marques infaillibles des faveurs que Béatrix m'a départies ; tu ne les sçaurois désavouer, puisque tu vois bien que ce sont des présens que tu lui fis, alors que tu l'épousas contre son gré : aussi sont-ce des témoignages assurés que tu as eu grand tort de m'outrager, néantmoins je te pardonne, la peine que tu reçois maintenant, suffit assez pour la punition de ta faute. Mais que regardes-tu, malheureux! Les voilà, prens les, & les manie ; considéres les bien, & avoue maintenant ce que tu ne sçaurois plus dénier.

Qui pourroit jamais dire ce que mon

pere devint lors, & comme son ame fut saisie de douleur! Il partit à l'instant, transporté de rage, & d'une soudaine fureur, se disposa d'aller tuer ma mere; mais plusieurs personnes lui en ayant à l'heure même donné avis, elle se retira de la maison, pour éviter l'impétuosité de ce premier mouvement, & emmenant avec elle mes deux freres & moi. La maison de son pere nous servit de retraite, jusqu'à ce qu'elle put faire connoître son innocence. Maugis, qui étoit son neveu & notre cousin, la vint trouver bientôt après, & lui conseilla de nous envoyer à la cour, mes freres & moi, enfin que je pusse provoquer Gyname au combat, comme un déloyal & un traitre; mais avant que de me laisser partir, elle me jura de n'avoir jamais souillé la couche de mon pere, & en prit à temoin le Roi des Cieux, en mettant main dessus les évangiles sacrés. J'avois quinze ans alors.

Arrivé à la Cour, je défiai cet imposteur, lequel vouloit déja traiter avec moi de la sorte que si j'eusse été son fils; mais je le pousse rudement en

arriere, lui faisant connoître à mon visage le dédain que mon tœur ressentoit. Ce méchant qui me voyoit encore si jeune, se réjouissoit en lui-même, de me voir ainsi précipiter à la mort ; & néantmoins il faisoit contenance d'en être bien affligé. Moi qui brûlois du desir de combattre, & à qui toute sorte de retardement déplaisoit, je reçus l'ordre des Chevaliers des mains de l'Empereur, comme semblablement firent mes freres ; & puis j'allai défier Gyname pour une seconde fois, l'insultant publiquement. Il comparut enfin au lieu que je lui avois assigné ; & comme s'il se fût beaucoup soucié de ma perte, il faisoit semblant de n'entrer dans la lice que par contrainte : je dressai seulement ma lance, & me laissai par après conduire la main, par la bonne cause que je sçavois être de mon côté, de laquelle je prenois une merveilleuse hardiesse ; & le remord que possible mon ennemi reçut en sa conscience, de vouloir malicieusement jeter une telle infamie sur notre maison, lui rendit le bras si foible & si débile, que son coup demeura vain ; tellement

qu'il tomba sur le pré, blessé à mort, & je restai debout sur la selle, sans avoir nullement senti sa lance. Ha! justice du Très-haut, comme vous montrez souvent vos œuvres saintes, en découvrant pleinement la vérité, & punissant la trahison & le mensonge! sitôt que je vis Gyname étendu sur la place, je courus vîte pour achever de l'occire, mais il me supplia, avec des paroles fort humbles, que je lui permisse de parler à toute l'assistance devant que de mourir : je ne fis point difficulté de différer son trepas, espérant qu'il alloit confesser sa profonde malice; ce qu'il fit en effet; ainsi l'honneur de ma mere fut conservé; & les paroles venimeuses de ce traitre ne servirent qu'à augmenter l'éclat de sa vertu.

» Pendant tout le discours de Renaud, la Reine avoit éprouvé mille sensations diverses; si-tôt qu'elle lui vit clorre les levres, elle se leve de sa place, chancelle, rougit, & enfin se retire avec un sentiment pénible : pauvrette, en partant d'auprès de ce qu'elle aime, laisse derriere elle la meilleure partie de soi-même.

« L humide nuit avoit déja fait pour

le moins la troisieme partie de son cours, & lors elle tiroit de dedans les pans de son obscur manteau, les sommeils les plus cois & les plus profonds, qu'elle épandoit sur toute la nature ; & néantmoins la Reine, (dans les veines de laquelle couroit sans cesse un amoureux poison) n'abandonnoit point au sommeil ses yeux fatigués. Elle se ramenoit en la pensée les rares beautés de son nouvel amant, sa valeur incomparable en un âge encore si jeune & si verd, tant de graces & de perfections si diversement unies & assemblées en lui ; & parmi tous ces pensers, elle se souvenoit encore de ce qu'un jour une sienne tante lui avoit prédit. Cette dame qui étoit grande magicienne, & qui connoissoit entiérement les secrets des Cieux, dit un jour à sa niece, que nul reméde ne la pourroit empêcher, qu'elle ne brusl&t d'amoureuses affections pour un Chevalier chrétien d'une beauté extraordinaire, & d'une si grande valeur qu'il n'auroit point au monde son semblable : qu'elle ne se montreroit pas sévere envers lui de sa virginale fleur, que lors personne n'au-

roit encore cueillie ; & que neuf mois venant à s'écouler, elle enfanteroit deux jumeaux, que les divines influences des astres avoient desja destinés pour mettre à fin de grandes & hazardeuses entreprises; l'un devoit être mâle, & l'autre femelle, d'un courage si viril, qu'elle surpasseroit les hommes de son temps à manier les armes avec dextérité.

Sitôt que le ciel commença de se recolorer, & que le nouveau jour vint enfin frapper les yeux de Floriane, elle prend elle même sa robe, se pare, & se coëffe, sans s'attendre au service de ses femmes; les Dames de sa suite lui semblent trop paresseuses, ce jour là, aussi leur en fait-elle une douce, mais poignante repréhension; & à peine les attend-elle pour l'accompagner, tant elle est éguillonnée du desir d'aller trouver ses nouveaux hôtes; tellement qu'elles sont contraintes de la suivre à demi habillées.

Tel que se fait voir un grand cyprès revêtu de la nouvelle robe que le printemps lui a donnée, lequel élevant sa verdoyante chevelure, par dessus les basses plantes, semble s'admirer soi-même pour

la beauté dont-il eſt paré ; tel paroît aux yeux de Floriane ſon agréable amant, qui ſe promene dans une ſalle, au milieu d'un bon nombre d'autres Chevaliers. Son beau viſage s'éleve par deſſus toute la troupe, étendant, ce ſemble, autour de ſoi des rayons de gloire & de magnanimité. D'abord elle lui donne un courtois bon jour ; & puis elle le mene paſſer le temps le long de ſa royale cité d'Ecbatane. Elle lui fait voir les ſuperbes temples que les Héros de l'antiquité ornerent autrefois de pluſieurs palmes glorieuſes ; mais en vain cherche-t-elle à entretenir la curioſité du Paladin, ſon cœur tiraniſé par un ſentiment impérieux, ne lui permet aucun ordre dans les idées ; ſa parole expire ſur ces levres, & ne rend qu'un ſon interrompu, ſes pieds frappent rudement la terre, ſon viſage ſe décompoſe, ſes yeux ſe noient de larmes, & la honte empêche qu'elles ne coulent en abondance ; puis tout à coup elle jette un regard fier vers le Ciel, dont elle implore l'aſſiſtance, & quitte dédaigneuſement le Paladin.

Enfin cette infortunée, ne pouvant

réſiſter au tourment qui la dévore, elle ſe réſout de découvrir à ſa nourice le martire qu'elle endure.

» Chere Elidonie, lui dit-elle, qui donnâtes autrefois la premiere nourriture à mes membres encore fluets, & qui de votre ſang me ſçutes ſi bien entretenir la vie, que n'ayant point maintenant de mere, il me ſemble n'en avoir jamais eu d'autre que vous, ſecourez votre enfant de vos prudens & ſages conſeils, contre les deſirs envenimés qui lui vont dévorant le pauvre cœur; car bien que mon mal fâcheux ne me ſoit encore bien connu, je le ſens néantmoins ſi fort inſupportable, que je me vois réduire juſqûes ſur le bord du tombeau. Miſérable! toutes les douleurs qui m'aſſaillent procédent de l'un de ces deux étrangers que j'ai logés chez moi, mais c'eſt ſur-tout de celui qui eſt de la plus haute taille. Ne voyez-vous pas comme ſa beauté, ſa grace & ſa valeur, ſurpaſſent celle de tous les autres mortels! Hélas! comme ſa belle image tient une place ferme dans mon ſein? Comme toutes ſes actions me ſont préſentes?

Et comme ſon gracieux langage me ſonne en la penſée ? Rien ne ſçauroit charmer mes oreilles que la douceur de ſa parole; & rien ne peut contenter mes yeux que la vue de tant de rares perfections. Je paſſe par deſſus toute honte pour vous dire, fidele mere, que je me ſens poindre d'un deſir véhément de donner du rafraîchiſſement aux ardentes affections qui me travaillent : mais que dis-je, inſenſée! que la terre s'ouvre plutôt pour m'engloutir dans ſes plus profondes entrailles, avant que je te faſſe injure, ô ſainte honnêteté! que ſi cette paſſion me doit ôter la vie, me voici prête à recevoir la mort.

Madame, répond la nourrice, vos mortelles forces demeureroient vaines, ſi vous les vouliez oppoſer contre le Ciel, ainſi qu'elles ſe trouveroient freſles & inutiles, ſi vous vouliez arrêter, au milieu de la mer, les orgueilleuſes haleines des vents courroucés. Aſſurez-vous qu'il ne vous eſt pas poſſible d'outrepaſſer d'un ſeul point les bornes que votre deſtin fatal vous à marquées. Ne ſavez-vous pas que la ſage Magicienne, votre tante, vous

à promis qu'un souverain bien seroit la récompense de votre erreur : n'enviez pas à vous-même, ni à nous, que deux illustres demi-dieux naissent des amoureux embrassemens de ce Chevalier chrétien & de vous.

» Tel fut l'avis de la vieille nourrice, laquelle par ses paroles lâcha la bride à la passion de Floriane. Alors elle songea à donner un entier contentement à ses chauds desirs, & à jeter, par quelque moyen dans le sein du fils d'Aymon, quelque étincelle du feu cuisant qui la dévoroit.

» Elle tenta premierement, avec une fort accorte maniere, de l'attirer en sa folle & superstitieuse créance, lui faisant porter parole que s'il vouloit sacrifier à ses Dieux, elle l'accepteroit pour son époux, & le feroit seoir sur le trône des Rois de Médie; d'autant que le feu Roi son pere, en passant de cette vie en l'autre, lui avoit donné une entiere liberté de se marier à qui bon lui sembleroit. Mais voyant que cela ne pouvoit émouvoir la fermeté de la sainte foi que le Paladin avoit jurée au baptême,

elle rechercha d'autres moyens, de nouvelles inventions, pour parvenir à son amoureux dessein. Elle employe tout l'artifice & toute l'industrie dont elle se sçauroit aviser, pour faire que sa naturelle beauté ait encore un plus grand éclat; elle agence sa chevelure dorée d'une folâtre mode, passant une grande partie de la matinée à se parer, & puis toute contente prend à témoin le cristal de son miroir, si elle n'a pas assez d'attraits pour donner de l'amour aux plus insensibles. Alors elle fait paroître au Paladin, tantôt par des soupirs, tantôt par des regards, combien sont profondes les plaies que l'amour lui a faites, & combien ses yeux puissans ont versé dans son cœur de cuisans desirs & de brûlantes affections. Le foible Renaud, malgré l'amour qui le possede ailleurs, ne peut s'empêcher de lui découvrir par ses regards arrêtés malgré lui sur ses charmes, qu'il est hors de son pouvoir de la faire souffrir long-temps. Le souvenir de Clarice l'embarasse plus qu'il ne le touche; il voudroit ne la pas tromper, mais il ne peut vouloir mépriser une occasion si

douce : bref, c'eſt un combat dans lequel il n'apporte aucune envie de triompher. Floriane qui l'examine, commence à ſentir qu'elle ne riſque rien à oſer davantage, & il lui vient une idée qui peut mettre une prompte fin à tout ce débat intérieur.

« Derriere le palais royal étoit un jardin aſſez ſpacieux, où Flore avoit étalé toutes les richeſſes de ſon tréſor, auquel il n'y avoit point d'entrée que par l'endroit où étoit logé Renaud, & par celui où ſe retiroit la Reine. Elle alloit ſouvent en ce lieu ſe promener durant la fraîcheur de la matinée; & toutes les fois qu'elle y entroit, ou bien qu'elle en ſortoit, elle-même refermoit la porte après elle, car elle ſe plaiſoit grandement d'y demeurer ſeule. Un jour entre les autres, y étant entrée, elle venoit d'achever une guirlande de roſes qu'elle s'étoit miſe ſur le chef, quand elle ſe vint jeter ſur l'herbe, auprès du gracieux murmure d'un clair ruiſſeau, & deviſant avec ſes penſées, dit en paroles pleines d'amour : Ha! quand ſera-ce, brave Renaud, que tes ardens baiſers alentiront le feu de

mes desirs ? Le Paladin arrive là-dessus, qui entendit fort bien l'agréable discours que venoit de tenir sa belle maîtresse. Mon Dieu ! comme les visages de tous deux se virent changer en un instant ! Chacun d'eux est bien époinçonné d'un semblable desir, & néantmoins ils demeurent muets & pantelans, en se regardant l'un l'autre : une tremblante splendeur sort de leurs humides paupieres, pareille à celle du soleil, quand il jette ses rais sur l'onde ; l'un connoît sur le visage de l'autre, les chaudes affections & l'aspre douleur que son cœur recele ; Vénus leur sourit, & comme libérale & courtoise, verse sur eux tous les plaisirs, les jeux & les amours qui ordinairement l'accompagnent

Renaud jouit pendant plusieurs jours du bonheur qui s'étoit offert à lui. L'usage des plaisirs peut-être n'eût ramené que fort tard la réflexion, car Floriane dans ce genre d'exercice avoit, pour ainsi dire, l'art des enchantemens, & d'ailleurs son extrême beauté, & son violent amour la dispensoient de recourir à l'art. Mais une aventure, ou plutôt un incident terrible

rible détruisit en un moment l'illusion, l'espoir & le bonheur.

» L'étoile avant courière du jour déployoit sa luisante chevelure, tout entourée de clairs rayons, & le soleil commençoit à s'armer le chef d'une nouvelle lumiere, afin de paroître plus beau du côté d'orient ; lorsque Renaud qui donnoit le repos à son esprit & à ses membres, enveloppé dans un profond sommeil, apperçut en songe une jeune Dame, vêtue d'une longue robe blanche, & dont les actions paroissoient merveilleusement tristes & douloureuses : mais une si grande splendeur ne laissoit pas de luire sur son visage, & une telle sérenité paroissoit sur son front, que de prim'abord le Chevalier la croyoit être l'aurore, qui vient ranimer le nouveau jour. Néanmoins la regardant d'une œillade plus arrêtée, combien que ses yeux supportassent, à toute peine, la clarté qu'elle rendoit, il lui sembla voir assûrément sa Clarice, sans être abusé par aucun phantôme vain : il croit voir les attraits de sa belle face, & croit ouir les accens de sa douce voix ; l'un, ce lui semble, lui éblouit la vue,

l'autre lui vient frapper les oreilles de la sorte:.

Hélas! quelle sincere affection & quelle pure foi pour un Chevalier, si l'on doit donner un titre si honorable à un homme qui se plaît à user de trahison & de fraude envers une personnne qui l'aime plus que sa propre vie! Hé quoi, Renaud, as-tu bien le courage si lâche, que de bannir de ta souvenance celle qui porte toujours ton image empreinte dans son cœur? Comment perfide, une autre beauté s'est rendue la maîtresse de tes desirs; tu ne fais plus de compte de tes premieres amours, combien que sans vanterie, les dernieres n'approchent point de leurs mérites! Pour Dieu, retourne cher Renaud, retourne, douce lumiere de mes jours; je ne fais que languir sans cesse pour ton amour. Hélas! les larmes ameres que tu me vois maintenant épancher, te peuvent servir de fideles témoins des facheux supplices que j'endure. Mais, cruel, si tu ne peux avoir pitié de mes douleurs, & si mon amour n'est plus agréable à ta pensée, au moins sois touché par ton propre honneur que tu lais-

ſes négligemment anéantir. Chacun dira de toi, ſans doute, Renaud employe maintenant ſes jours inutilement dans le royaume de Médie, croupiſſant dans l'oiſiveté, & retenu entre les bras laſcifs d'une Païenne, qui l'a fait changer la loi de ſes peres, & pour laquelle il a mis en oubli l'uſage de l'épée & de la lance. Puis ayant ainſi mis fin à ſes paroles, elle ſe retira de devant les yeux du Paladin, & diſparut en ſe diſſipant dans l'air. »

Pour un cœur honnête, un pareil ſonge devient une vérité. Renaud rougit & ſoupire. La révolution eſt prompte; il ne cherche point une excuſe dans ſa ſéduction; il laiſſe cette reſſource aux ames qui veulent échapper au remord, ou en balancer l'empire. Il ſe voit auſſi coupable qu'il l'eſt, & ſur le champ il eſt rendu à ſon devoir. Mais s'offrira-t-il à Floriane pour s'accuſer de l'avoir trompée, & lui demandera-t-il ſon éloignement comme le châtiment de ſon crime? Ce parti ſeroit trop dangereux; quand on veut rompre & qu'on aime encore, il faut fuir. Clarice mérite le ſacrifice de Flo-

riane ; mais cette Reine charmante ; prete à recevoir le coup qui doit l'immoler, peut encore embrâſer le cruel qui veut lui ravir la vie ; & la prudence lui preſcrit de redouter ſon honnêteté même. Il partira ſans la voir, & il part en effet.

Floriane, à ſon reveil, apprenant cette affreuſe nouvelle, doute de ſon malheur, le ſent augmenter en cherchant vainement la cauſe, & éprouve bientôt toutes les fureurs de l'amour. Eſt-ce la ſatiété des plaiſirs qui l'éloigne ? Eſt ce la crainte lâche de ſuccomber aux plaiſirs que lui annonce la paſſion d'une femme à jamais éperdue ? Eſt-ce le défaut de ſentir qui l'humilioit au ſein d'un bonheur dont tout autre eût été enchanté ? Elle ſe fait mille queſtions, & ne peut répondre à aucune. Elle ſouffre, elle gémit, elle pleure, elle ſe déſeſpere.

Elle ne ceſſe, tant que jour dure, de cheminer le long des rues de ſa royale cité d'Ecbatane, non point avec un grave port, tel qu'il ſeroit convenable à une grande Reine, car elle ne prend pas garde ſi elle tient ſa gravité ordinaire, ou non ; ſon corps paſſe vîte, tranſporté de la

fureur qui la conduit, & ſon ame dont toute ſorte d'allegreſſe eſt bannie, ne peut gouter ni aucune trêve, ni aucune paix. De même en eſt celui, au corps duquel ſe retire quelque mauvais démon, qui fait une guerre perpétuelle dans ſon intérieur, ſans lui laiſſer prendre un moment de repos : encore qu'il coure furieux, tantôt de çà, tantôt de-là, il porte toujours avec ſoi celui qui cauſe ſon tourment. O puiſſance d'amour! à quoi ne nous forces tu pas? Hé! comme tu remues notre raiſon aveuglée! Néanmoins cette Princeſſe reveille ſes eſprits, & veut exécuter ce qu'elle penſe pouvoir ſervir pour le ſoulagement de ſa miſere. Elle envoye pluſieurs Guerriers de côté & d'autre, tant par mer que par terre, avec charge d'employer toute leur éloquence, ſi d'aventure ils faiſoient rencontre du Paladin, afin de le perſuader de revenir vers elle : & ſi leurs paroles ne le pouvoient émouvoir à rebrouſſer chemin, elle leur enjoignit de l'y contraindre par la force des armes. Son cœur demeure auſſi pentelant, & ſes penſées auſſi douteuſes, en attendant le

retour de ſes Guerriers, comme un priſonnier enfermé dans une ſombre foſſe, lequel attend la ſentence de ſon élargiſſement ou de ſa condamnation : ſon viſage penſif fait bien paroître combien de ſoucis habitent dans ſon cœur ; ſes dolentes actions, & ſes paroles entre-coupées ſont des ſignes évidents des grieves afflictions que ſa poitrine recele. Ce nuage obſcur des aſſauts de la fortune, qui fut ſuivi par après d'une plus grande tempête, perſécuta pluſieurs jours cette dolente Princeſſe. Ha ! qu'une longue attente, encore qu'elle la trouve bien ennuyeuſe, eût été bien meilleure pour elle, que le retour de ſes Chevaliers. Vivez, Reine infortunée, vivez en cet état, & goutez hardiment les douceurs que cette attente vous fournit ; car vous trouverez beaucoup d'amertume au retour de vos Guerriers. »

» Et en effet ils arriverent pour mettre le comble à ſon déſeſpoir. Madame, dirent-ils en l'abordant, nous avons atteint les deux Chevaliers, combien qu'ils piquaſſent à toute bride ; leſquels nous avons taché de ramener vers vous, pre-

mierement par humbles & douces prieres, puis avec des âpres menaces, & enfin nous en sommes venus aux mains; néanmoins tous nos efforts sont demeurés inutiles. Renaud ayant oui nos premieres paroles où nous n'usames que de douceur, se purgea d'une façon fort éloquente, de l'erreur qu'il avoit commis en sa départie seurette; puis il ajouta qu'il vous avoit quittée avec tout le regret que l'on se sauroit imaginer, & que pour rien il ne vous auroit laissée, sans une affaire importante qui le pressoit de faire un voyage en la Cour du Roi Charles. Il ne laissa pas encore de se montrer courtois aux menaces que nous lui fîmes; car il rendit une réponse fort douce & honnête à nos séveres & outrageuses paroles; mais quand il nous vit user de main mise, il s'enflamma de fureur & de dédain; & se fit connoître si fier, & si terrible qu'en peu de temps nos forces semblerent de la neige aux rayons du soleil. Et après qu'il nous eût tous réduits en son pouvoir, nous ayant ôté les moyens & de nous défendre & de prendre la fuite, il nous dit: certes votre

entrepriſe arrogante mériteroit que je vous puniſſe de la mort, toutefois l'affection que je porte à tous les ſujets de la Reine à qui vous êtes, & le deſir que j'ai de la ſervir, me forcent de pardonner à votre témérité, joint que je ne veux pas accroître davantage ſon mécontentement.

Ces paroles ayant traverſé l'oreille de Floriane, lui paſſerent juſques dans le ſein pour y bleſſer ſon cœur; tellement que ſa belle ame s'étant dépétrée des liens qui la retenoient, ſortit à cette heure-là de ſon agréable priſon, où elle ne revint qu'avec des aîles tardives, & après être démeurée errante quelque temps. Ce fut à ce reveil que cette princeſſe commença d'ouvrir les yeux; & jetant autour d'elle une œillade languiſſante, elle vit que l'on l'avoit portée dans ſa chambre & miſe ſur ſon lit, durant ſon évanouiſſement. Ses Damoiſelles étoient auprès d'elle, qui toutes avoient les paupieres baignées de larmes, auxquelles elle commanda de ſortir, feignant de vouloir repoſer. Et comme elle ſe vit ſeule, s'étant regardée dans un miroir, elle ap-

perçut son visage & son sein marqués des ruisseaux de ses pleurs. Ce fut pour lors que rassemblant son esprit troublé en un soupir, elle le poussa du profond de son cœur affligé; & se pressant, en même-temps, les deux mains l'une contre l'autre, & tournant contre elle-même un colérique regard, elle dit :

Ha! Que je suis insensée, que j'ai peu de courage de m'abandonner ainsi à la plainte! Dieux! que les larmes sont mal-séantes a une Reine! Laisse Floriane, laisse les ames basses & les cœurs pusillanimes décharger leurs afflictions par des pleurs, & fais connoître par de courageux effets le sang royal dont tu tires ta naissance; la fortune t'a toujours libéralement départi ses faveurs, & le Ciel n'a jamais traversé tes contentemens, pendant que tu prenois un soin extrême de conserver en son odeur le bouquet de ta chasteté, tu vivois, lors, heureuse & contente, honorée & estimée parmi tes sujets, & chez les étrangers; mais maintenant que le Ciel & la fortune semblent avoir conjuré ta ruine, & que ton honneur a reçu une si grande tâche, meurs, malheu-

reuſe, meurs, & n'ait pas à contre-cœur de ſortir de cette ſombre & douloureuſe vie, laquelle d'autant que tu la devois tenir chere, avant qu'elle fût marquée d'aucune infamie, d'autant te doit-elle être ennuieuſe & amere, à cette heure qu'elle à perdu ſon principal ornement. Et toi, grand Dieu! ſi ta bonté ſe ſentit jamais émue par une ame ſenſible, fais que le cruel qui me cauſe la mort, reçoive la peine que mérite ſa perfidie: fais, juſte Roy, qu'il engage ſon cœur à quelque Dame ſans pitié, qui prenne à jeu ſes larmes & ſes peines; & qu'il voye préférer à lui quelque autre amant moins parfait que lui, & de qui les flammes ne ſoient pas ſi vives que les ſiennes: je demande ſeulement ce foible renfort à ma cuiſante douleur: c'eſt peu de choſe, pitoyable pere: ha! la requête que je te fais eſt trop petite, ſon énorme forfait attend, pour punition, un tourment bien plus étrange; la mort qu'il me donne veut bien une plus ſanglante vengeance. Toi, Seigneur, qui ſçais mieux que perſonne de quelle façon les fautes doivent être punies, châtie ce traî-

tre selon la grandeur de la sienne ; car je ne me sçaurois pas imaginer un supplice égal à son péché & à mon desir. Mais pourquoi donné-je une si longue suite à mon discours! Il est temps de mourir ! Que ma parole demeure étouffée, mon action amortie, & que le cours de ma vie voye maintenant son terme. En prononçant cette derniere parole, elle mit, furieuse, la main sur un poignard qu'elle avoit autrefois pris à Renaud ; & l'ayant tiré de son fourreau, arrête son regard dessus. Son effroyable rage sema lors ses joues de rougeur, & avec une assurance non pareille, elle continua ainsi son discours.

O pitoyable fer, qui viens de la main d'un homme sans pitié, que je te vois propre à guérir mes maux ; prive ce cœur de vie ; &, lors, sans jeter une seule larme, elle leva la main pour se donner le coup meurtrier ; mais le poignard, plus pieux & plus benin que non pas elle, lui tomba de la main, & à l'instant même la fenestre de la chambre s'ouvrit ».

C'étoit Médie, sœur du pere de la Reine, qui venoit à son secours. Par ses

enchantemens elle l'endort, l'enleve & la transporte dans une isle où coule le fleuve Léthé. Ses eaux, dont elle boit sans le sçavoir, calment sa douleur toujours profonde; & bientôt elle oublie le nom du perfide qui la causoit.

Cependant les deux Chevaliers poursuivent leur route; ils ont pris le chemin de la France, & nulle aventure ne les arrête pendant long-temps. Pour arriver plutôt ils s'embarquent; mais le ciel trompe leur espérance: le vaisseau, assailli d'une furieuse tempête, échoue sur des rochers. Renaud, qui a prévu cet accident, a cru pouvoir se sauver avec son ami dans la chaloupe attachée au vaisseau; il a fait entrer Bayard, & déposer ses armes ainsi que le portrait de Clarice; le meilleur Marinier doit conduire la chaloupe; mais ce scélérat coupe la corde, au moment que Renaud & Florinde alloient s'y jeter, & il s'éloigne à force de rames, avec ce butin, dans l'espoir d'en tirer un grand avantage. Le vaisseau se brise bientôt après; le Paladin & son ami s'attachent à une planche, mais la force de Florinde est

insuffisante ; il est précipité dans l'onde ; Renaud seul est sauvé.

Il suivoit tristement la premiere route qui s'étoit offerte à lui, regrettant son ami & pleurant la perte du portrait de Clarice.

A peu de distance, il rencontre un Chevalier monté sur Bayard, & revêtu de ses armes. Il juge que le Marinier infidele l'a enrichi de ses dépouilles, en les lui cédant pour de l'or. Il aborde poliment le Chevalier, & réclame le bien qu'on lui a ravi. Le Chevalier le soumet à l'épreuve des armes ; il est terrassé dans un moment, & Renaud remonté sur Bayard, trouve bientôt dans ses hennissemens redoublés le prix le plus doux de sa victoire. Mais son écu est rompu ; il s'empare de celui du Chevalier vaincu, & il continue sa route. Cet écu qu'il envisage comme un témoin glorieux de son triomphe, sera bientôt le sujet d'une grande douleur. L'image d'une beauté étrangere y est empreinte, & Clarice qu'il rencontrera bientôt y portera les yeux.

Après quelques jours de marche, Re-

naud arrive au camp de Charlemagne, qui n'étoit qu'à une lieue de Paris. Sa bonne grace, sa riche armure, la beauté de son cheval le font remarquer de loin. Un Chevalier va au-devant de lui, & lui dispute le passage, s'il ne convient pas que Clarice est la plus belle personne du monde. Renaud sait bien qu'on lui propose de convenir d'une vérité; mais le ton & le motif de celui qui lui parle lui paroissent également choquans. Sans répondre, il présente la lance, & sans se battre, pour ainsi dire, il terrasse son ennemi.

L'Empereur fait complimenter Renaud. Les Chevaliers s'approchent, le félicitent, le reconnoissent & l'embrassent. Les Dames s'approchent aussi, parlent moins & disent encore davantage, par l'embarras de s'exprimer.

« Mais Clarice, s'étant un peu retirée à l'écart, soupire fort amerement, & la jalousie en est la cause. Elle considere, toute pentelante, les gracieux accueils que les autres Dames font au fils d'Aymon, & cependant elle arme ses beaux yeux de fierté, s'enflamme le cœur de

colere, voyant la honte qu'il avoit faite au Chevalier qui défendoit la gloire de ſes charmes, & voyant auſſi qu'il portoit gravé ſur ſon écu, le portrait d'une Dame inconnue. Ne te devoit-il pas ſuffire, cruel, diſoit-elle en elle-même, de rompre les ſacrés liens de notre amour, ſans me préſenter devant les yeux ton crime & le ſujet de ma douleur? Qui ta meu, perfide, à employer tes armes pour obſcurcir la gloire que l'on me donnoit. Hélas! ainſi que le ſerpent ſe cache ſous les fleurs, la courtoiſie & la beauté qui ſe font voir en toi, couvrent un cœur plein d'inhumanité, tu ne fais compte de ma pure foi, & mépriſes mes ſinceres affections. Fuyez, Dames peu fines, hélas! fuyez ce gracieux ſemblant, & ces regards qui paroiſſent ſi humbles & ſi pleins de douceurs, ils donnent la mort à autrui, alors qu'ils lui promettent la vie, & ſont des gardes infideles, autour d'un cœur rempli de foi. Mais folle, que je ſuis, pourquoi ſoupiré-je de la ſorte, & pourquoi m'abandonné-je ainſi à la plainte, puiſque me plaindre & ſoupirer ne peuvent

plus servir de rien, s'il est devenu léger & perfide? Veux-je demeurer encore aussi fidelle & constante comme j'étois auparavant. Ha! cela ne passera pas ainsi; je lui veux bien faire connoître que je n'ai non plus de constance & de fidélité que lui. Et ayant achevé de dire ces choses à part soi, elle se résout de montrer déformais à Renaud un œil rempli de cruautés. »

» O fille d'amour & de crainte, cruelle fille qui souvent causes la mort à celui qui t'a engendrée, en mêlant ton fiel & ton poison amer parmi ses plus agréables douceurs; peste qui infectes de ton venin les ames sur lesquelles tu peux avoir quelque prise, retourne maintenant dans les enfers, entre les cris lamentables, les tourmens & les supplices éternels, sans plus venir troubler des affections si pures & si saintes, car tu ne mérites pas de faire à la Cour d'un Roi magnanime, & dans le cœur d'un objet charmant, ta résidence odieuse. »

Le Paladin qui depuis son arrivée n'avoit cessé de tenir les yeux arrêtés dessus ceux de sa belle maîtresse, apperçut,

de la même sorte que l'on voit le ciel troublé lancer ici-bas mille éclairs, son visage courroucé, foudroyer sur lui mille dédains, sans qu'il pût imaginer la cause de son âpre courroux.

Renaud s'épuise à chercher les raisons que peut avoir Clarice de le bouder ; & nous aurions voulu qu'aisément il comprît que l'image tracée sur son écu, étoit la cause du mauvais accueil qu'il éprouvoit. Lorsqu'il s'est long-temps tourmenté en vain, il prend le parti si simple d'interroger Clarice. Elle refuse d'abord de répondre, parce qu'elle regarde ses questions comme de nouveaux outrages ; il doit rougir & non pas interroger. Il insiste toujours ; & enfin lasse de cette audacieuse importunité, étonnée de l'entendre se plaindre, elle répond : « Chevalier, que celle-là donne le secours au mal que vous dites endurer, laquelle vous augmente les forces & la hardiesse afin d'en user à mon désavantage, & de laquelle vous portez le visage, non-seulement gravé dans votre cœur, mais encore au beau milieu de vos armes. »

Il est clair qu'elle lui reproche, non-

seulement le portrait gravé sur son écu, mais le combat qu'il a soutenu pour ne pas avouer qu'elle étoit la plus belle. Aussi bien instruit qu'il peut l'être après cet aveu, il se livre aux douloureuses réflexions que son etat entraîne; & successivement il imagine & il employe tous les moyens raisonnables pour adoucir un courroux qui n'est juste qu'en apparence, puisque les crimes qu'on lui reproche ne sont qu'apparens; mais Clarice paroit inflexible, quoiqu'au fond elle commence à éprouver des dispositions plus favorables. Le sort va le maltraiter encore davantage.

L'Empereur ordonna un grand bal pour l'amusement de sa Cour. Il y a dans cette Cour une jeune personne, nommée Alde, que Clarice aime beaucoup, & qui a un très-grand pouvoir sur son esprit. Pour se la rendre favorable, il imagine de l'inviter à danser. Rien n'est plus simple en soi; cependant cela tourne encore contre lui. Clarice trouve dans cette invitation un sujet de jalousie. De plus, un Chevalier brutal, amant secret d'Alde, piqué de la voir

prête à danser avec lui, l'aborde insolemment, le traite de bâtard téméraire, & le force de lui passer son épée à travers le corps, devant le Roi. Ce meurtre, très-juste en lui-même, offense la majesté de Charlemagne; & Renaud est banni sur le champ de la Cour & du royaume.

Le Paladin, dans l'accablement où cet arrêt le plonge, veut du moins trouver une consolation dans l'expression de sa douleur. Il écrit à Clarice, & il espere que le tableau de son état, & la tendresse de ses adieux lui arracheront quelques marques de pitié. Vain espoir! cette amante éprouve intérieurement toutes les horreurs d'une séparation qui peut-être n'aura point de terme, mais elle est loin de croire que Renaud les sente comme elle; les nouveaux soupçons qui agitent son cœur, depuis l'invitation faite à son amie, ne le lui présentent plus que comme un inconstant qui céde à toutes les occasions nouvelles. Les soins de son amour ne paroissent plus que des piéges & des impostures; plus il tente pour sa justification, plus il paroît confirmer son caractere, & vouloir jouir de la crédu-

lité qu'il trompe; voilà la jalousie. Clarice, qui est en proie à toutes les erreurs qu'elle entraîne, s'écrie, après avoir lu la lettre de Renaud: « mon Dieu! comme il sait bien feindre la vérité, de me crier merci avec des paroles si humiliées. Ah! déloyal flatteur! ah! cruel & traître abuseur, c'est donc ainsi que tu te moques de ma pure foi? C'est donc ainsi que l'on trompe un cœur plein de fidelité? Celle-là seroit bien malheureuse & bien privée de jugement, qui te voudroit encore croire maintenant après tant de perfidie: mais qui pourroit ne pas ajouter foi à ces soupirs & à ces doux tournoyemens de paupieres, *je vous aime & brûle pour vous*, ce me dis-tu avec les yeux: hé! que ces yeux ont été infideles guides de mon amour; misérable, je les crus trop légerement, car je les vis bientôt faire autre part leurs pernicieux effets: les douces œillades d'Alde ne tarderent gueres à t'enflammer d'un nouveau feu. »

Elle dédaigne donc de répondre à la lettre qu'elle a reçue; & le Paladin que ce refus accable & jete bientôt dans le

déſeſpoir, obéit à l'ordre du Roi, en demandant au ciel d'abréger une vie qui ne peut plus être qu'un long tourment, quelque courte que ſa bonté puiſſe la rendre. Pendant les premieres heures de ſa marche, il ne fait aucune réflexion ſuivie, il ne ſuit aucune route déterminée: ſon Cheval le conduit; il ſoupire, il ne forme aucun projet, il ne prononce aucune plainte. Le ciel qui l'éclaire, la terre qui le porte, ſont étrangers pour lui; il exiſte ſans ſçavoir qu'il vit; il ne lie aucune idée, il ne ſent aucun beſoin. Il ſe trouve enfin au bord de la Seine, où ſon cheval s'arrête. Il voit, il regarde l'onde fugi ive, & il penſe que ſon bonheur a fui comme cette onde. Il ſe débarraſſe de ſon écu, le tient à la main, y tient les yeux long-temps fixés, & s'écrie à la fin.

» O cruel ennemi de mon repos! Pertubateur de mes contentemens & de mes aiſes, méchant & malh ureux écu, ſource féconde de mes maux, emporte avec toi dans le fond de ces vagues, les amères douleurs que tu me cauſes: mais, hélas! tu ſeras ſeul englouti par les on-

des, car la douleur qui me saisit ne se sçauroit séparer de moi.

Alors il jette l'écu : & étant descendu de cheval, il tombe sur l'herbe, où il reste plus d'une heure sans ouvrir les yeux, ni prononcer une seule parole. Après ce temps de lethargique immobilité, que Bayard mit à profit pour réparer ses forces épuisées ; il sentit lui-même le besoin de la réparation. Quelques fruits qui pendoient, pour ainsi dire, au-dessus de sa tête, inciterent sa main à les cueillir. Il les porta machinalement à sa bouche, en se disant intérieurement : je ne veux plus vivre, dois-je prendre soin de moi ! Cependant ses forces reviennent ; il remonte à cheval, & poursuit sa route, ou plutôt il continue à s'égarer.

» Pendant huit jours entiers il suit des routes incertaines & qui lui étoient inconnues, jusqu'à ce qu'il apperçut une obscure & ombrageuse vallée, à laquelle un droit & uni sentier conduisoit. Un homme d'une figure étrange faisoit sa demeure en ce sombre vallon, lequel s'appuyoit le menton dessus son coude, & jetoit les yeux vers le Ciel tout baignés

de larmes, avec une façon merveilleusement triste & ténébreuse. Sa bouche étoit toujours ouverte aux plaintes & aux regrets, dont l'air retentissoit fort piteusement autour de lui ; & remarquoit-on en toutes ses actions, qu'il falloit qu'un deuil & un souci cuisant le travaillassent. A mesure que le Chevalier s'approchoit de cette vallée, ses douloureuses peines s'accroissoient de plus en plus, tellement que son ame se trouva si fort oppressée de tristesse, qu'à peine pouvoit-il respirer ! Néanmoins il chemine toujours, sans faire aucun arrêt, le long de cette voye malheureuse, qui le conduit en ce lieu ténébreux, jusqu'à ce qu'étant parvenu près de cet homme, & ayant arrêté son regard dessus lui, il sentit son martyre & ses peines augmenter de telle sorte, qu'elles surmonterent en un moment toutes les forces de son esprit. Cette vallée étoit située entre deux hautes montagnes, lesquelles la cachoient presque toute, épandant sur elle un ombrage presque noir & horrible ; si bien que l'air y étoit ténebreux durant la plus grande clarté du jour, & en toute sai-

ſon elle étoit de la même ſorte que le reſte de la terre, durant que le ſoleil ne l'éclaire plus. Le terrein ne laiſſoit pas néanmoins d'être couvert d'herbes & de plantes, mais elles étoient toutes noires & funeſtes, & les arbres étoient de forme horrible & inconnue, ſur leſquels ne ſe perchoient que des oiſeaux malencontreux, & de mauvais augure, qui ſe répondoient à toute heure l'un à l'autre avec un importun criaillement, dont le ſon étoit conforme à ce déplaiſant ſéjour; & ce bruit ennuieux venoit auſſitôt toucher le cœur de celui qui l'entendoit, tellement que ce lieu ſembloit bien être le val de douleur.

» Renaud n'eut pas plutôt poſé le pied dans cette ſombre vallée, qu'il ſentit ſon cœur preſque ſe partager en deux, pour la triſteſſe qui ſoudain le ſaiſit: il deſcend de cheval, & s'aſſiet en un recoin, exhalant des ſoupirs & des plaintes en abondance; & en quelque part qu'il jette ſes yeux troublés, il ne découvre rien qui qui ne ſerve à accroître ſes grieves afflictions; il ne peut regarder aucune choſe ni près ni loin, qu'il ne la voie porter

des

des marques de triſteſſe, & de deuil. Hélas! diſoit-il, après avoir long-temps couru, je fais enfin rencontre d'un lieu où je pourrai ſuffiſamment lâcher des plaintes. Ha! Combien cette obſcure & mal gracieuſe demeure eſt convenable à l'état ſoufreteux où je me vois réduit; c'eſt ici que m'a voulu conduire ma mauvaiſe deſtinée, afin que j'y écoule amérement les jours qui me reſtent encore à vivre : je mourrai en ce triſte lieu, pour être fait, après mon trépas, la miſerable proye des corbeaux carnaſſiers, & ſeulement pour te trop aimer, impitoyable Clarice.

» L'affligé Chevalier employa tout le reſte de la journée avec la ſuivante en de ſemblables lamentations, lui apparoiſſant à toute heure, devant les yeux, diverſes formes terribles, & épouventables : mais à l'heure que les rayons de la vermeille avancouriere du jour commençoient à diſſiper les ombres de l'humide nuit, il apperçut fort près de lui un Chevalier armé de pied en cap, lequel avança la main deſſus la bride de Bayard, diſant : viens-t'en maintenant avec moi,

aussi bien ton maître est-il indigne de posséder un si bon coursier, puisqu'il n'a pas la constance que devroit avoir un brave guerrier, ains qu'il se laisse davantage vaincre par la douleur, & verse plus de larmes des yeux que ne feroit une simple femme : & en disant ces paroles, ce Chevalier inconnu emmena viste Bayard, droit vers la sortie de la sombre vallée. Renaud le suit transporté d'ire & de fureur, combien qu'il fût plongé en un deuil extrême ; néanmoins il ne lui eût pas été possible de le discerner parmi cette épaisse obscurité, ses yeux n'ayant pas assez de force pour pouvoir pénétrer cet air grossier & trouble, sans la lueur des armes, qui jetoient de si clairs rayons, que la profonde nuit en étoit illustrée. Renaud double tant qu'il peut le pas, le long du chemin, éclairé par la splendeur des armes, sans varier ni deça, ni delà, jusqu'à ce qu'il se trouva hors de cette obscure & fâcheuse vallée ; & tout à l'instant il se sent allégé des aspres angoisses qui l'oppressoient ; & commença à goûter quelque sorte de plaisir. Alors cet inconnu,

duquel les armes luiſoient ſi fort, & qui tournoit auparavant les épaules avec tant de vîteſſe, s'arrêtant tout court, dit au fils d'Aymon : reprenez maintenant votre cheval, guerrier, & ne retournez plus dedans cette ſombre & douloureuſe demeure; tournez à main droite, & me croyez, car ce chemin haut élevé vous conduira en un lieu agréable, & délicieux : & à l'heure même il ſe met à courir le long du chemin qu'il venoit de montrer, avec une telle promptitude, que l'on en perdit incontinent la vue.

» Renaud pique tant qu'il peut vers le ſentier qu'il avoit vu tenir au Chevalier inconnu, lequel il trouve toujours plus facile & plus uni : tant plus il s'avance, & tant plus y rencontre-t-il de choſes agréables qui lui égayent la vue : quelque débonnaire puiſſance lui remplit le cœur d'eſpérance & de hardieſſe, & tel après il arrive au pied d'une petite colline, laquelle élevoit ſa verdoyante cîme aſſez avant dedans l'air, d'où l'on voyoit découler avec une courſe tortueuſe, une onde claire & paiſible, qui venoit arroſer les herbes & les fleurs de

la plaine voisine. Ce liquide cristal égayoit les yeux de tous ceux qui s'en approchoient, par les richesses & les raretés que l'on y pouvoit remarquer : ses humides sablons n'étoient que poussiere d'or ; les poissons qui nageoient dedans étoient d'un argent pure & fin ; ses gracieux rivages étoient émaillés, tout de leur long, de mille diverses couleurs, & le doux murmure de ses claires eaux sembloit inciter chacun à danser.

» Le Paladin alléché par tant de choses délicieuses, monte sur le haut de la colline, porté sur les ailes de son desir, & voit que plusieurs arbres odorans y étaloient leur perpetuelle verdure, & lui servoient comme d'une couronne, entre lesquels la terre se voyoit couverte de toutes parts d'herbes fraîches & touffues, où une infinité de fleurs précieuses se voyoient éparses & semées ; mais la verdure des herbes y étoit si vive, qu'elle empêchoit les autres couleurs de beaucoup paroître à leur égard. L'air clair & serein s'y sentoit alors échauffé des rayons de la nouvelle saison ; & les feuilleuses ramées retentissoient des chants d'un mil-

lion d'oiseaux de plumages divers : si bien que Renaud, enchanté par cette céleste musique, oublia toutes ses pensées aigres & fielleuses; l'espérance lui venant encore, d'abondant chatouiller les esprits, & la généreuse hardiesse reprenant place en son ame, plus qu'elle n'avoit jamais fait.

» Tandis que le Chevalier se repaissoit les yeux à la vue de tant de délectables choses, & que l'allégresse qu'elles lui donnoient éclaircissoit l'obscurité de ses troubles pensées, il apperçut une dame vetue d'un luisant damas verd, laquelle se promenoit sur ce tertre ; & c'étoit celle qui commandoit dans ce séjour délicieux. Elle tenoit les yeux élevés vers le Ciel, comme si elle eût été ravie à la contemplation des faveurs que la divinité distribue aux mortels : son visage étoit riant & serein, ses regards doux & raviſſans, & son muet silence sembloit exprimer un grand nombre de paroles dorées; ses rayonneuses paupieres, d'où sortoit un nouveau soleil, faisoient paroître une grave assurance mêlée d'un ferme espoir; tellement que les cuisans soucis, & le triste deuil se dissipoient

devant elle, comme fait la frileuse neige devant les rayons que Phébus élance; & Renaud éprouvant cette vertu sentit en la regardant les plaisirs & les contentemens s'emparer de son ame : diverses gaies pensées lui viennent flatter les sens, de sorte qu'il lui semble qu'il ait déja réduit la belle Clarice en son pouvoir, & qu'il recueille entre ses bras aimés, l'inestimable fruit de ses longs & douloureux travaux; & si quelquefois les vigoureux dédains de cette belle lui repassent en la mémoire, les liesses & les plaisirs futurs qu'il s'imagine, temperent cette aigre souvenance.

» Les yeux de Renaud étoient satisfaits à la vue de tant d'agréables diversités; mais la faim commençoit à l'oppresser, pour ce qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit songé à réparer ses forces. Les fruits qu'avoit produits la féconde nourrissiere des hommes, dessus les arbres d'alentour, furent les viandes délicieuses, avec lesquelles il refit son corps attenué; & l'onde pure du prochain ruisseau satisfit la soif avide qui le travailloit. Mais le bruit d'un horrible chamaillis

d'armes lui vient frapper les oreilles. Le lion affamé qui n'a depuis plusieurs jours ensanglanté ses ongles & ses dents, est à l'instant épris de rage & d'un furieux desir, s'il voit auprès de lui le meuglement d'un troupeau de bœufs cornus; la flamme sort de ses louches regards, ses nazeaux exhâlent une épaisse fumée; & une écume enragée rend ses levres blanchies : il bat de sa grande queue, hérisse son crin touffu, & puis court vîte comme la foudre, pour faire de sanglantes attaques, & pour avoir sa proye. Ainsi le visage du Paladin devient tout de feu, au son de cette furieuse alarme. Le cœur lui tressaut, & reprend son ardeur guerriere; il brûle d'impatience qu'il n'est déja au milieu de la mêlée; le repos & l'oisiveté lui sont odieux, & lui semble que flamberge s'est rouillée dans le fourreau, faute de l'avoir mise en œuvre : cette pensée le rend ardent à sauter sur Bayard : il pique vîte vers l'endroit d'où il entend venir la rumeur; & étant descendu au bas de la colline, il voit un Chevalier seul de son côté, qui combattoit contre un grand nom-

bre d'autres armés de toutes pieces, huit desquels il avoit déja jetés par terre ».

Ce Chevalier, si inégalement attaqué étoit, Florinde. Renaud ne soupçonne pas qu'il va défendre son ami, qu'il croit mort; mais il pense qu'il va secourir un brave homme que la bassesse & l'inhumanité assassinent, & cela lui suffit. Les laches ont bientôt éprouvé les sentimens de son cœur & la force de son bras. Ils succombent, ou fuient. Un d'eux paroît les avoir conduits à cette action horrible. Il est terrassé, & il respire encore. Renaud l'interroge. Il lui apprend qu'il étoit envoyé par le grand Mambrin, sous les loix duquel tremble une grande partie de l'Asie; que ce monarque devenu amoureux d'une belle Françoise, nommée Clarice, sans la connoître que par son portrait, étoit venu d'un pays si lointain avec une armée formidable, pour l'enlever, & qu'elle étoit déja en sa puissance; qu'ayant d'ailleurs appris qu'un Chevalier nommé Renaud étoit cher à cette belle, il lui avoit ordonné de le chercher accompagné de plusieurs guerriers, & de l'attaquer par-

tout où il le trouveroit, secondé par leurs armes ; il ajouta qu'ayant pris pour l'objet qu'il cherchoit, celui qu'il avoit rencontré, il l'avoit attaqué pour remplir les ordres qu'il avoit reçus. Le lache expira en prononçant les derniers mots de son aveu.

D'un autre côté, le Paladin s'étant approché du Chevalier qu'il avoit secouru, & l'ayant interrogé, apprit bientôt par lui qu'il étoit Florinde ; qu'ayant été jeté sur un rivage par le mouvement des vagues, après avoir long-temps lutté contre la mort, il avoit été secouru par un Chevalier beaucoup plus âgé que lui ; lequel l'ayant fait transporter dans un château voisin, l'avoit bientôt reconnu pour son fils ; que ce pere, Paladin distingué, se nommoit Lélio ; qu'il étoit Romain ; que des événemens, qu'il lui raconteroit un jour, l'avoient obligé d'éloigner son fils dès sa naissance, & d'envelopper son berceau des ombres du mystere ; & qu'enfin lui, Lélio, long-temps Pasteur sous le nom de Florinde, & maintenant guerrier, sous son véritable nom, avoit quitté son pere

pour chercher son illustre ami, s'il vivoit encore ; & le cherchoit en effet lorsqu'il avoit été rencontré par les assassins dont il l'avoit délivré sans le connoître.

Renaud attendri par ce récit touchant, & transporté en embrassant un objet si cher, qu'il croyoit mort, & à qui il venoit de sauver la vie, se livra d'abord aux délicieux sentimens dont son cœur étoit rempli. Mais bientôt se retraçant ce qu'il venoit d'apprendre de Mambrin, le crime d'avoir enlevé Clarice, ses projets de vengeance contre lui, « le sang de toutes ses veines se retira à l'entour de son cœur affligé, laissant ses extrémités froides & glacées : il semble presque qu'il ait de la peine à se soutenir droit, d'autant que tous les membres lui tremblent, de la même maniere que l'on voit tremblotter les ondes quand un zéphir gracieux les caresse de son haleine paisible, & puis soudain son visage se trouble, il devient tout de feu ; & avec ses fiers regards pleins de colere & de menaces, paroît plus enflammé que les traits allumés que Jupiter lance. Il supplie Lélio de l'assister, & pique

ferme Bayard vers le lieu où peut être encore l'armée de l'odieux usurpateur. Jamais sur la terre, dans la mer, ou parmi les airs, les cerfs légers, les dauphins agiles, ou bien les promptes sagettes des Parthes, ne coururent, ne nagerent, ou ne volerent avec une si grande vîtesse, comme fut celle des deux Chevaliers à courir; si bien qu'en peu de temps ils se trouverent fort éloignés du lieu d'où ils étoient partis: & néanmoins les jambes de leurs chevaux leur paroissoient par trop lentes, encore que les ailes du vent ne fussent pas si soudaines. L'on eût dit que ces braves coursiers étoient portés dans l'air, tantôt par haut, tantôt par bas, & ne voyoit-on point leurs fers imprimés sur la terre; leurs robustes membres fumoient de tous côtés, sous les poignans coups d'éperons, incessamment redoublés dans leur flanc; leur poitrail étoit tout dégoûtant de sueur, leur bride toute blanchie d'écume, & leurs jambes toutes grises de poussiere. Ni rocher, ni tronc d'arbre, ni l'échine brisée d'une haute montagne, ni les larges & profonds précipices ne sont

capables de leur boucher passage, & brider leur violence terrible : jusqu'à ce qu'à la fin, un grand torrent, lequel, de ses rapides secousses avoit peu auparavant renversé un vieil pont qui le traversoit, arrêta la course impétueuse de ces Chevaliers. Notre amant, bien que tout brûlant de hardiesse, ne sait plus maintenant que faire; car de s'exposer à un péril si évident, ce ne seroit pas un acte de courage, ce seroit plutôt un assûré témoignage d'une raison bien pervertie, d'un appétit bien déréglé & d'un desir effréné de courre à la mort, de gaieté de cœur. Néanmoins quand il considere que toutes sortes de moyens lui manquent, il aime encore mieux mourir, que de manquer de secourir le cher objet de ses pensées qu'un raviſſeur emmene. L'impatience où il est ne le sauroit laisser en une place; il tourne les yeux tantôt deçà, tantôt delà, sans être encore bien résolu à ce qu'il doit faire. Mais tandis qu'il est en ces inquiétudes, il apperçoit venir du côté de la source de ce torrent, un Guerrier dessus un grand bâteau, lequel poussé par le roide courant de l'onde, fendoit son

humide sein avec plus de vélocité que les oiseaux portés sur leurs légeres plumes ne fendent les subtiles campagnes de l'air. Renaud pense le recognoistre, & croit à le voir, que ce soit le Chevalier qui le retira de l'obscure vallée : il implore son secours, & le conjure avec les plus humbles paroles de le vouloir passer à l'autre rive. L'autre, feignant de ne le point ouir, poursuit toujours son chemin, entraîné par le rapide flot, tellement que s'étant déja éloigné de beaucoup, le Paladin perdoit quasi toute l'espérance qu'il avoit eue de ce côté-là : néanmoins il redouble sa voix & ses prieres, à mesure qu'il le voit retirer de lui ; & s'efforce de le gagner par belles offres & promesses, à quoi l'étranger prête enfin l'oreille, & s'en retournant lui dit : s'il est vrai, Chevalier, que vous desiriez de passer ce torrent sur mon vaisseau, il faut que vous me promettiez une chose, avec un tel serment que je puisse m'asseurer que vous n'y contreviendrez pas. Je ferai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me rendiez à l'autre bord, répond Renaud avec im-

patience ; de sorte que l'inconnu approche sa barque de la rive, & y fait entrer les deux Chevaliers. Ils passent, & comme ils furent à l'autre côté de l'eau, l'étranger jetant les yeux sur le fils d'Aymon, lui parla ainsi :

Guerrier, ce que je desire de vous c'est que vous permettiez que je vous accompagne au furieux combat que vous allez entreprendre, & où votre desir violent vous presse de courir si à la haste ; & afin que ma requête soit entiérement par vous entherinée, elle s'étend encore à ce que vous ayiez agréable de vêtir d'autres armes meilleures que celles que vous portez ; si bien que vous pouvez prendre celles que vous voyez sur ce pin, qu'il y a déja long-temps que je vous réserve, & laissez les vôtres en la place.

Le Paladin, saisi d'étonnement, éleve sa vue au haut de la tige de l'arbre, où les armes étoient pendues, & voit comme elles étoient de couleur verte, relevées de deux rayes d'or, qui éclatoient sur les extrémités, & qui les rendoient resplendissantes comme de la flamme ; en même temps elles ne lui semblent pas moins

fortes & de bonne trempe, qu'elles ne paroissent belles à sa vue. Joyeux, il les dépend & s'en arme, usant de grands remercimens au Chevalier qui vient de les lui donner. Et l'Etranger fit encore présent à Lélio d'un courtier, lequel avoit les jambes aussi noires que du charbon éteint; sa queue, avec le crin qui lui pendoit dessus le col, étoit de la même couleur; & toute sa peau étoit blanche comme de la neige, semée néanmoins de petites taches noires. Il ronfloit, & se tournoit si impétueusement çà & là, que l'on eût dit qu'il eût voulu défier les vents à la course. Le gentil Lélio le monte agilement, & le pique & le houssine fort & ferme, en lui lâchant le frein: les deux autres Chevaliers font le semblable de leur part, & ainsi courent ensemble avec la plus grande vîtesse qu'il est possible, sans se donner aucun repos ni au corps ni à l'esprit.

„ Bientôt on découvre la puissante armée de Mambrin; & lors Renaud redouble tellement les coups d'éperon dans les flancs de son cheval, qu'il s'avance de beaucoup, devant les autres, & fond

le premier, avec une roideur extrême, la presse des ennemis, au milieu desquels il vit tout ce que ses yeux pouvoient souhaiter de voir : il découvrit cette belle Clarice, agréable sujet de ses travaux, prisonniere entre les mains d'une troupe d'infideles, laquelle sembloit recevoir la punition des rigueurs dont elle usoit envers les fidelles ames que ses divins attraits rendoient esclaves de ses perfections. Il la vit, mais elle tenoit une contenance si triste, que les roses de son teint sembloient à demi ternies ; & la crainte l'avoit tellement troublée, qu'à peine se pouvoit-elle tenir sur son cheval. La pitié que prit le Paladin de voir ces barbares Païens avoir fait perdre la liberté à cette Reine des libertés, alluma dans son cœur un brasier de fureur & de rage ; il sembloit que ses yeux décochassent des traits empoisonnés, & qu'ils lançassent des flammes ardentes ; de sorte qu'il pousse son coursier dans le fort de la troupe, pour donner commencement à un cruel combat ; & malheureux, peut-on bien dire, qui s'avança le premier pour s'opposer à cette véhémence.

« Vainquereſſes de temps, Muſes qui arrachez d'entre les mains de l'oubli, les actions qui méritent d'être conſervées à la poſtérité, dites-moi maintenant les Rois, les Princes & les Ducs, deſquels Mambrin étoit lors entouré, & deſquels la foudroyante épée de Renaud envoya un grand nombre viſiter le ſombre manoir de Pluton. Apprenez-moi les deviſes que chacun de ces ſuperbes Sarrazins avoit peintes ſur ſes armes, ou brodées ſur ſa caſaque ; d'autant que le grand nombre d'années qui ſe ſont écoulées ou depuis, ne m'ôte pas ſeulement la connoiſſance des marques qu'ils portoient, mais encore de leurs geſtes & de leurs noms propres.

» Ce puiſſant Roi d'Aſie portoit ſes armes enchantées toutes peintes de couleur rouge, & ſon chef orgueilleux étoit ceint d'une pompeuſe couronne d'Empereur ; il portoit gravé au milieu de ſon écu, un grand lion, lequel regardoit d'un œil louche, une plaie ſaignante qu'il ſembloit avoir n'aguere reçue, avec ces paroles tracées au deſſous : *je ne pardonne jamais, & ſais qui m'a bleſſé.*

Nous supprimerons la longue description qui suit, ainsi que le récit du terrible combat auquel on s'attend, & dont on s'est fait d'avance une juste idée. Mambrin y perd la vie. Renaud pressé de s'approprier le bien qu'on lui vouloit ravir, vole à l'endroit où l'on gardoit Clarice, & d'où elle avoit vu le combat; il la saisit, la place sur son cheval, & n'a que le temps de lui dire: » n'ayez pas désagréable, Déesse à qui j'adresse tous mes vœux, d'accepter le prompt secours de celui qui chérit plus, mille fois, la conservation de votre honneur, qu'il n'aime celle de sa propre vie. »

Il l'enlevoit, après avoir prononcé ces énergiques paroles, mais il est enveloppé au même instant par une troupe de Chevaliers déterminés à périr ou à venger la mort de leur maître. Il falloit que le Paladin succombât; heureusement Maugis étoit caché sous les traits du généreux Chevalier qui l'accompagnoit, & ses enchantemens vont le faire reconnoître. Il éleve par son art un grand feu entre les bouillans vengeurs de Mambrin, & son protégé; &. l'enlevement

de Clarice ne trouve aucun obstacle.

Maugis alors se montre sous ses véritables traits, & ce moment termine la longue suite des peines de Renaud. Il emmene les deux amans dans un superbe château qui n'est pas éloigné, & où il fait sa demeure ordinaire. Là, il leur conseille de s'unir sans attendre l'aveu de leurs parens, dont il répond. Clarice que les actions & les discours de Renaud ont disposée à l'hymen en rétablissant la confiance, Clarice qui pense que l'on doit un prix à l'amant qui a voulu acheter son bonheur au prix de sa vie, & qui sent qu'il est plus doux peut-être d'accorder ce prix, que de l'obtenir, regarde le Paladin tendrement, & lui dit plus tendrement encore, *à présent je puis vous croire à moi, & me donne à vous.*

» Le ciel montra bien approuver cette fête, car l'air paroissoit embaumé du parfum des fleurs. Déja Cynthie s'étant entouré le chef de ses rayons argentés versoit ici bas la perleuse rosée, & sans être offusquée d'aucun nuage, pénétroit de sa froide lumiere le voile sombre de la nuit. L'hymen vêtu de sa robe jaune,

accompagné de mille petits amours, ſemoit la chambre des mariés, de fleurs & de verdure, & les cieux réſonnoient d'un agréable concert de muſique, quand la belle Cyprienne conjoignit de ſa propre main Renaud & Clarice. »

LA DUCHESSE D'URBIN,

HISTOIRE,

Qui comprend les amours de Rosariæ & du Prince Charles de Château-Marine.

Extrait d'une Chronique en vieux langage Napolitain.]

UN des objets les plus curieux de cette collection est de donner la notice des manuscrits les plus ignorés. La France, avec toutes ses facilités typographiques, n'a pas encore fait connoître tous les siens. Il n'est donc pas étonnant que les autres nations en possedent d'inconnus pour nous, puisque nous ne connoissons pas tous les nôtres. Les Erudits devroient

quitter le Grec & le Latin, nous l'avons dit bien des fois. Ces deux langues n'offrent rien de neuf à notre curiosité, & la chimere de l'antique ne doit point avoir d'attraits pour un siecle philosophique.

Feu M. le Marquis de Paulmy, dont la bibliothéque sera toujours régrettée des vrais amateurs, voulut bien nous communiquer en 1785, un manuscrit cousu à une chrônique de la Reine Joanne de Naples, & à d'autres pieces en rimes provençales. Ce recueil, numéroté 33, étoit placé dans la seconde galerie de sa bibliothéque au rang des livres Espagnols, où il doit se trouver encore. Nous en prîmes dès lors une notice exacte; mais nous n'avons pas eu occasion d'en rendre compte jusqu'aujourd'hui.

Les maîtres qui enseignent à nos dames l'Italien Toscan, ne leur parlent que de sa richesse & de ses graces; & ne leur apprennent point combien il est borné dans son usage. Il y a même des personnes instruites qui le regardent comme le pere de toutes les dialectes d'I-

talie. Cependant elles ſont toutes plus anciennes que lui, qui n'en eſt pas même la fleur la plus délicate ; c'eſt un langage particulier qu'on s'eſt accoutumé à nommer collectivement Italien, & dont l'univerſalité n'eſt en Italie même, que comme celle de la langue Françaiſe en Europe. En beaucoup d'endroits il ne ſert que de reſſource pour entretenir les étrangers ; dans le familier on s'en tient à la dialecte locale, plus ſcrupuleuſement encore que dans nos villes de Languedoc, de Catalogne & de baſſe Bretagne. On pourroit croire qu'au moins la bonne compagnie ſait le Toſcan par-tout ; & ce qui eſt vrai, c'eſt que *Vénéroni* lui-même, hors de Florence ou de Rome, ſeroit inintelligible ; & que rien n'eſt ſi rare en Italie qu'un homme qui parle bien l'Italien.

La multiplicité des langues eſt une ſuite de la multiplicité des gouvernemens, & de la diſtinction phyſique des lieux. A peine a-t-on franchi les alpes, que le voyageur inſtruit par les grammaires n'entend preſque rien nulle part, & remarque un changement de langage preſque à chaque

journée. Le Piémontais eſt bien différent du Vénitien ſans doute : & ni l'un ni l'autre ne donne la clef du Mantouan, du Boulonois, du Bergamaſque, &c. &c. On reprend quelque lumiere à Florence, & on la perd à Rome même. C'eſt bien autre choſe à Naples & dans le fond de la Calabre; ſur les côtes de la méditerranée & de l'adriatique; ſur les montagnes & dans les Iſles.

La plûpart des dialectes Italiennes ſont démeurées brutes, pauvres & obſcures. Après le Toſcan, on ne diſtingue bien particulierement que le Vénitien, le Napolitain, le Génois, avec le Sicilien & le Sarde, deux langages qui furent autrefois bien chéris des muſes : tous ont fourni des productions littéraires. L'ancienne comédie contribua beaucoup à en répandre la connoiſſance, en les introduiſant au théâtre ſous ſes divers coſtumes, & ſouvent tous à la fois dans une même piece. On ſait que dans cette comédie qu'a réformée le génie de Goldoni, le Pantalon eſt toujours Vénitien; le Zanni, le Brighele, le Capitan, Napolitains; le marchand, Sicilien; l'homme d'affaires

d'affaires, ou quelquefois le traître de la piece, Génois; l'Arlequin, Bergamasque; le Scapin, Romain, &c. &c. Et les soubrettes rélevées, telles que la Colombine & l'Argentine, de même que l'amoureux & l'amoureuse y parlent toujours Toscan; c'est-à-dire le langage le plus poli, le plus propre aux sentimens conventionnels; & qui, parce qu'il a moins de caractere, devient toujours celui de la belle société.

Quant au Napolitain, il se ressent encore aujourd'hui des vieilles mœurs républicaines oubliées depuis si long-temps. Jamais on n'a pû l'assoupir, ni lui substituer l'Espagnol même, qui est bien assurément tout aussi fier. Le peuple & surtout la classe des *Lazaroni* lui conservent son caractere qui est rude comme l'indocilité, & bien différent du Vénitien, qui est mignard & flatteur comme la servitude. Rien n'extenue en effet les ames & les langues, comme le despotisme des nobles & des riches.

La dialecte Génoise a une dureté qui sent encore la grossiere franchise; mais elle la doit à l'habitude de la mer, plu-

tôt qu'au goût de la liberté : le Sicilien eſt tout plein de fleurs, de trop de fleurs comme le pays, & le Sarde, autrefois tendre, poétique & charmant, n'a plus de ce caractere, que ce qui reſte aux jadis jolies femmes, en qui l'on revoit avec un ſentiment de tendreſſe & de regret, la trace d'une beauté paſſée.

Le Napolitain, donc toujours rebelle, n'a pas même voulu ſe prêter aux arts. Il a pourtant l'abondance & la netteté, & il s'enrichit de figures comme les langues les plus littéraires. C'eſt ce qu'on peut appercevoir dans une traduction en vers très-eſtimée de la Jéruſalem du Taſſe, & dans une foule de chanſons qui peignent auſſi fidélement les mœurs de ce peuple, qu'elles découvrent les reſſources ſingulieres de ce langage preſque ignoré. Nous en avons encore pour monumens des chartres, des chroniques, & ces rôles couſus aux vieilles comedies, dont nous parlions tout à l'heure. Il n'a ni grammaire ni dictionnaire que nous connoiſſions, & il n'eſt poſſible d'en avoir l'intelligence, qu'avec beaucoup d'application, & de ſagacité dans la ſcience des analogies.

Toute dialecte eſt en quelque ſorte un langage de famille qui ne s'apprend que dans la maiſon, ou le mot ſecret des initiés qui ne ſe révele qu'aux amis, & que les candidats n'entendent jamais parfaitement.

Si l'on dit que l'éclat d'une langue lui eſt réfléchi par celui de la puiſſance, comment le Toſcan l'a-t-il emporté? Les Vénitiens, les Génois, les Rois de Sardaigne, & la maiſon d'Autriche avoient bien autant de puiſſance que les Médicis. D'où vient donc cette ſupériorité de leur influence, à l'égard d'une langue qu'ils ont parlée? Il faut le dire de leur reſpect pour les arts, les lettres & la liberté. C'eſt ce reſpect des Souverains pour la nature, & le génie qui fait qu'une langue s'enrichit & ſe polit ſous la lime des eſprits divers : elle devient auſſi utile que célébre parmi les nations; & il faut dire au contraire que ce ſont les langues qui attachent aux couronnes des fleurons immortels. Les Romains ne durent qu'à la leur la ſoumiſſion de l'univers, & ne ſe firent que des ennemis par leurs armes.

Marie d'Urbin, Ducheſſe de Ferarre, parut dans ſon ſiecle comme un météore compoſé de tous les tréſors de la nature & de la fortune. Elle avoit, à l'époque de cette hiſtoire, la beauté, le courage l'eſprit, vingt-deux ans & ſept couronnes ſur la tête.

Une guerre ſanglante fut le fruit de cette immenſe ſucceſſion. D'habiles généraux remporterent beaucoup de victoires de part & d'autre; après quoi, ſelon l'uſage, les deux puiſſances ennemies ſe trouverent également couvertes de gloire, & également épuiſées de ſang & d'argent. La politique ſe joignit à l'amour pour entamer les préliminaires d'une paix qui ne fut pas difficile à conclure.

La Ducheſſe aimoit le Roi de Naples, ſon ennemi. L'image de ce Prince aimable étoit entrée dans ſon ame par la voie de l'eſtime univerſelle : mais Léopold étoit alors plongé dans un amour qui devoit la contrarier étrangement. Le monde n'avoit point encore vu d'objet

si charmant que celui de cet amour, d'autant plus opiniatre, qu'il étoit honnête & malheureux.

C'étoit une jeune Demoiselle célebre sous le nom de Rosaria : une simple Demoiselle, & non pas une grande Dame ; un bouquet de graces, & non pas un miracle de beauté. Elle avoit été élevée avec le Roi, sa sœur & le Prince Charles de Château-Marine, dans cette liberté si douce à des enfans du même âge, & si funeste à des enfans de pretentions différentes. L'amour ne tarda pas à mêler son dangereux charme à l'innocence de leurs jeux ; les deux Princes s'y livrerent en même-temps. Mais Rosaria, fixant son choix avec trop de modestie, prépara dès lors autant de tourmens au Prince Charles, que de larmes à elle-même.

On dit que rien ne pouvoit égaler la douceur de sa figure, sinon celle de son ame. Cependant avec tant de douceur, elle eut un cœur d'acier pour la constance ; & Léopold, qui ne se vit jamais flatté d'un regard assez doux pour s'en croire l'objet, se résolut à nourrir sa peine

en silence. Il se déguisa long-temps avec une force de caractere qui, dans une si tendre jeunesse, ne pouvoit que présager sa gloire. Personne n'auroit eu plus de grandeur que lui, sans cet amour si messéant à la Majesté Royale. Mais la belle ame de Léopold a couvert cette foiblesse, & il n'en a pas moins laissé de longs souvenirs de sa probité, de sa générosité, ainsi que du bonheur des peuples, sous son regne.

Au moment de conclure une paix nécessaire, il fut arrêté qu'on la confirmeroit par l'hymen de Léopold & de la Duchesse Marie. Cette Princesse ignoroit un amour si fatal à ses vues; mais il ne faut qu'aimer pour écouter de tristes pressentimens; on diroit que les amans ont peur de manquer de peines, quand on les voit si prompts à s'en forger de chimériques. Marie craignit de ne pas trouver un cœur libre; sa fierté en fut alarmée: tout ou rien; c'est en effet la devise de tous les grands cœurs.

Lorsque le Prince de Château-Marine, revêtu de sa renommée déja brillante & des pouvoirs les plus amples,

artiva dans Ferrare; pour terminer, Marie sentit redoubler ses craintes; & l'esprit qui ne l'abandonna jamais, lui fournit une idée aussi hardie qu'ingénieuse, pour se procurer des lumieres sur cet article de soupçons aussi importants à son bonheur qu'à sa dignité. Elle fit répondre au Prince qu'il ne pouvoit espérer de la voir, ni de l'entendre : mais qu'il s'expliqueroit en présence de Madame Claude. C'étoit la favorite de la Duchesse, comme le Prince étoit celui du Roi de Naples.

Il ne s'en montra pas moins offensé, disant qu'il n'apportoit pas une couronne pour la remettre à une suivante, & qu'il méritoit un accueil plus honorable, tant par sa commission, que par sa personne même. On reconnut la justice de sa plainte, en l'assurant que néanmoins il ne parleroit qu'à Madame Claude; de sorte qu'il fallut s'accommoder à cette bisarrerie.

Ce qui n'étonna pas moins le Prince, ce fut de voir paroître Madame Claude, sans pompe, il est vrai, mais avec l'éclat suprême de la beauté, & de l'entendre, du ton le plus noble, dire : que tout ce

qu'il avoit à faire voir ou à faire entendre, on le tenoit pour vu, entendu & duement examiné; qu'on acceptoit la paix générale & constante, mais qu'on avoit une raison de différer l'hymen sans le refuser; qu'en attendant, on ne parleroit à aucun Ambassadeur, ni au Roi lui-même; qu'on vouloit être aimée sur parole, puisqu'on n'avoit pas autrement fondé les sentimens qu'on avoit pris en faveur du Roi; qu'on ne permettroit point cette superbe curiosité, qui fait examiner une Reine comme une marchandise, & qu'on persisteroit à se couvrir d'un voile impénétrable, pour éviter jusqu'à la surprise des pinceaux.

Madame Claude adoucit ensuite ce que la conduite de la Duchesse pouvoit avoir d'offensant. Elle combla le Prince des marques de son estime, & elle se fit un organe fidele de l'Ecuyer du Prince, qu'elle interrogea beaucoup sur les amusemens galans de la Cour de Naples, & sur ceux qu'on attribuoit au Roi. Cet Ecuyer ne lui fit qu'un récit touchant des tendres amours de son maître & de Rosaria; & Madame Claude l'en récom-

pensa par un diamant de grande valeur, qui causa les plus tristes événemens dans la suite de cette histoire.

Point de force contre l'amour, & point de résistance contre la vertu. C'est l'héroïsme de l'honnêteté. Le Roi de Naples, toujours innocent comme dans son enfance, avoit senti que son amour troubleroit bien des cœurs, & il le renfermoit, en s'efforçant de se persuader que si les Rois ne sont pas capables de vaincre leurs passions, ils doivent au moins les gouverner par des regles plus sévères que les autres hommes. Il cherchoit à s'effrayer aussi par l'image de l'innocence alarmée, de l'amitié trahie, de sa dignité compromise ou par un hymen sans gloire, ou par des attentats contre la foiblesse & la vertu.

Qui peut répondre de son innocence avec un diademe au front? Le Roi ne put résister long-temps encore à la séduction d'un de ses courtisans qui s'offroit, & paroissoit très-propre à servir ce malheureux amour. Le Comte Robert s'étoit élevé dans sa confiance avec plus d'adresse que de mérite. C'étoit un de ces

hommes trop connus dans les cours, & qui savent se rendre nécessaires sans se faire aimer ni estimer. On les voit voguer sur ces mers, heureusement poussés par le vent de la flatterie : les orages des passions les élevent à leurs plus grands succès ; ils n'ont à redouter que le calme de la raison qui vient seulement ouvrir l'abyme de leurs disgraces.

Le Comte forma le projet de nourrir l'intérêt qui divisoit le Roi du Prince, son ami, & de faire perdre à celui-ci ou sa faveur ou sa maîtresse. Mais c'est ici que Léopold va découvrir sans-cesse la foiblesse de son cœur, & la grandeur de son caractere.

L'aimable Rosaria cachoit à tout le monde ses charmes & ses inquiétudes, depuis l'absence de son amant. Les bois, les eaux, les doux animaux des solitudes invitent avec amitié les ames tendrement occupées : les douleurs nous ramenent à l'innocence & à la simplicité. Rosaria s'étoit fait une habitude d'aller rêver dans un des boccages les plus silentieux du Palais. Le Roi, qu'un même besoin poussoit vers les mêmes consolations, ne

faisoit plus qu'errer autour des fontaines, & se perdre dans l'obscurité des feuillages. Cependant il n'eût pas rencontré l'asile où Rosaria recueilloit ses pensées, si le Comte, dont l'objet étoit de la montrer par-tout aux yeux du Roi, ne se fût avisé d'y adresser les pas de cet amant malheureux.

Rosaria relisoit une lettre charmante du Prince lui même qui lui promettoit d'être prochainement à ses pieds, & peut-être bientôt dans ses bras, si le Roi, qu'il venoit de marier à la Duchesse de Ferrare, daignoit consentir à ce double hymen. « Cependant, ajoutoit-il, je ne » suis pas sans crainte. On ne peut pos- » séder sans alarmes un trésor comme » celui de votre cœur; je ne suis point » jaloux: je ne pourrai jamais renoncer » au bonheur de croire à vos sermens; je » ne crains point votre légereté; mais je » crains de ne pas vous plaire toujours; » je crains que parmi tant d'hommages » que vous attirent vos charmes, il ne » s'en trouve de plus flatteurs que les » miens ».

La tendre amante se plongeoit avec

trop de délices dans les réflexions que faisoit naître une pareille lecture : elle ne s'apperçut de la présence du Roi, qu'au moment où il lui dit avec une étincelle de jalousie. — Je serois indiscret sans doute, si je vous demandois de qui est cette lettre qui paroît vous être si précieuse. — L'innocente ne put absolument répondre, qu'en laissant paroître son trouble sur cette figure aussi naïve que timide. — Les Rois, ajouta-t-il d'un air touché, me semblent sur-tout à plaindre, en ce qu'ils ne peuvent espérer de pénétrer dans les secrets des ames : ils effraient le doux sentiment au fond des cœurs, & n'ont jamais vu le sourire de l'aimable sincérité. On se cache d'eux comme des méchans.

Comment soutenir la pensée d'affliger la bonté. Rosaria voulut donner quelque satisfaction à un homme qui se réduisoit à la plainte, lorsqu'il pouvoit commander. Elle lui dit donc, avec un artifice mal caché, que la lettre étoit de... de son pere. — Alors, Mademoiselle, reprit le Roi, il vous est indifférent de m'en permettre la lecture. — Autant

qu'à vous-même de l'avoir lue, Sire. La voilà, si c'est votre plaisir. — Quand vous mettez, lui répondit le Roi, une grace si charmante à me l'offrir, j'aurois la plus mauvaise grace à ne pas vous la rendre : je ne la prends de votre main que pour avoir le plaisir de l'y remettre avec ce baiser, qu'il ne m'est pas permis de donner à la main même. Profiter d'une permission qu'on a démandée, poursuivit-il, c'est une tyrannie ; on a forcé la volonté des gens, & il ne me convenoit d'arrêter mes yeux sur cette lettre, que dans le cas où vous auriez vous-même prévenu ma curiosité.

Rosaria reprit sa lettre avec tant de plaisir, qu'elle ne put s'empêcher d'enchanter le Roi par ces paroles : — Ah, Sire ! quand on ne vous aimeroit pas, & par devoir, & pour toutes vos qualités aimables, on y seroit forcé en voyant des effets si délicats de votre galanterie. — Le Roi ne put se moderer à son tour. — Non, non s'écria-t-il, ne me tenez point de semblables discours, vous ne savez pas jusqu'à quel point ils pourroient m'égarer : peut-être jusqu'à prendre pour

un aveu trop follement desiré, ce qui ne seroit que l'expression d'une politesse affectueuse & naïve, comme votre jeune ame.

C'en étoit bien assez pour porter l'alarme jusqu'au fond de l'ame de Rosaria : elle avoit bien remarqué les efforts que fait un amour vertueux pour dissimuler. Nulle femme n'est assez ignorante, pour ne pas s'appercevoir quand elle est aimée. Elle l'est presque toujours trop pour échapper aux suites de ces amours couvés long-temps, & long-temps malheureux. Rosaria ne conçut des craintes, que lorsqu'elle se vit ouvertement menacée.

Le Roi se découvrit d'une maniere bien plus frappante, à l'arrivée du Prince de Château-Marine. Il étoit encore avec Rosaria dans les appartemens de l'Infante, sa sœur, à l'annonce du Prince, de son ami, du plus habile de ses généraux, de son principal ministre, du protecteur de sa couronne; il s'arracha comme un éclair de cet appartement, où il n'auroit pu voir, entendre que Rosaria, & se trahir devant des yeux qu'il redoutoit. On est tout-à-fait perfide, si

l'on n'eſt pas honteux en face de ceux qu'on a ſecrétement offenſés.

L'Ecuyer Thomas parut le premier, & reçut tout auſſi-tôt pour remerciment de ſon heureuſe nouvelle une bague qui brilloit au doigt de Roſaria; maudits ſoient donc tous ceux qui diront mal de ces amours, dit l'Ecuyer? Comment ils ne font pleuvoir que des diamans autour de moi. — Autre mot d'alarme qui perça d'un petit trait de jalouſie le plus doux & le plus tendre de tous les cœurs.

L'entrevue de deux amans, après une abſence, eſt une de ces ſcenes que le pinceau ne peut que refroidir. Où ſont en effet les hommes qui n'ont jamais aimé? Et ne conſervaſſent-ils que des ſouvenirs de ces momens délicieux, ils ſeroient encore bien au-deſſus de ce que peignent les livres. Cependant ce moment ne fut pas ſans amertume. Roſaria parut cent fois plus belle au Prince, comme il lui parut cent fois plus aimable; ordinaire effet de l'abſence, quand elle n'a point éteint l'amour; & tous les deux ſe laiſſerent frapper par la crainte de ſe

perdre, au moment où le plaisir les rassembloient.

Le Roi ne tarda pas à se laisser ramener par le Comte, qui lui dit, que les deux amans ne songeoient point à se séparer. — L'amour doit se taire quand le devoir parle, répondit-il; je veux honorer le Prince publiquement. Je m'étonne pourtant qu'il ne pense pas de même, & qu'il s'oublie dans un entretien d'amour, quand il me doit un compte plus important. Ah, Comte! je gagerois que c'étoit sa lettre que j'ai surprise sous les yeux enchantés de Rosaria.

Il entra sur ces mots, le Prince s'arracha des genoux de sa maîtresse pour se jeter aux pieds de son maître. Mais le Roi frappé de l'idée triste & tendre que ces amans étoient fait l'un pour l'autre, & qu'il alloit devenir le tyran de deux ames innocentes, se détourna brusquement, indigné contre lui-même, & égaré par sa funeste passion. Le Comte perfide lui représenta qu'il faisoit affront à un Prince digne d'un autre accueil. — Comte, dit-il, la raison reprend ses droits sur mon ame. Soyez bien averti

que je pardonne leur entrevue, leurs discours, leur ivresse, leur attitude insolente, comme des choses tout-à-fait naturelles & innocentes. Comment ne pas se mettre aux genoux de cette fille angélique; & comment ne pas être charmé d'y voir le plus grand homme du Royaume? Songer près d'elle à d'autres devoirs qu'à celui de plaire, seroit, je crois, un crime. Ce n'étoit point au Prince à venir au-devant de moi: songez-y, Comte, c'est aux Rois d'aller au-devant d'un homme, couronné par l'amour de Rosaria.... Soyez le bien arrivé, Prince, ajouta-t-il, en revenant de son côté.

Comment, lui répondit le Prince, accorder avec un tel accueil une parole si pleine de bonté?—Ne pensez jamais que je puisse vous retirer mon estime, Prince.... Si je me suis distrait en vous voyant, c'est parce que je vous ai vu occupé tendrement, & que j'ai voulu vous donner le temps de retrouver le ton de dignité qui doit en ma présence, vous distinguer de tous mes autres Courtisans. Oui, certes! vous m'avez étonné! Quoi, mon ami

Charles à mes pieds, quand mes bras lui sont ouverts aussi bien que mon cœur?

Le Prince voulut s'excuser sur ce qu'il n'avoit point été averti que le Roi eût desiré de l'admettre en sa présence; mais il lui fut encore répondu qu'on devoit craindre en amitié le moment où les justifications paroissent nécessaires : que les amis étoient comme Dieu, qu'on doit avoir toujours présent devant les yeux, à qui l'on s'adresse dans tous les momens, & vis-à-vis duquel on ne se justifie jamais sans être indigne de lui. Ensuite, il lui fut demandé compte de son ambassade à la Cour de la Duchesse d'Urbin. Le Prince avoit été précédé de lettres, qui ne lui laissoient plus rien à dire que sur l'article de l'hymen qu'il avoit conclu.

Au premier mot, le Roi se leva comme extraordinairement alarmé. — Que dites-vous? s'écria-t-il. — Que vous êtes marié, Sire, à la plus grande beauté de l'univers, à l'héritiere de sept couronnes, à la femme la plus éminente en grandes qualités, & la plus rare en vertus aimables. — Mais, Prince, vous avois-je donné mes ordres pour me marier? —

Mais, Sire, ne m'avez-vous pas revêtu d'autant de pouvoirs que vous-même, pour faire tout ce qui importeroit au bien de vos états? — Maudit soit donc le pouvoir que je vous ai donné, s'il faut qu'il m'en coûte mon bonheur & ma vie. — Sire, la vie ne vaut pas l'honneur, & je me flatte que vous sentirez de quel poids est la parole d'un homme tel que moi.

Ces derniers mots irriterent le Roi, qui se retira brusquement. Ce départ irrita le Prince, qui, cédant à sa jalousie, s'en prit à Rosaria de cette contrariété. Cette injustice irrita la plus douce des ames, & y fit naître des soupçons, qui n'étoient pas moins injustes. Le Le Comte seul, content de ces divisions, se promit de les nourrir. Avec quel soin les ames honnêtes éviteroient de se laisser aigrir, si elles gardoient toujours présente l'idée que les tourmens qu'elles se procurent, sont la joie & le succès des méchans qui les entourent.

Le Comte s'empara si bien de l'esprit du Roi, que celui-ci commençoit à flotter moins entre les conseils de son amour

& ceux de sa vertu. Qu'on est coupable aux yeux des amans, quand on ne seroit même qu'inutile à leur amour! Le Prince n'étoit pas loin d'être tout-à-fait odieux, puisqu'il étoit importun. Le Comte représentoit sans cesse quelques images du bonheur de ce rival, & ne perdoit aucune des occasions, où il pouvoit en frapper les yeux du Roi, qui enfin laissa égarer sa pensée, jusqu'à croire que l'honneur n'étoit pas plus délicat que la loi; & qu'étant libre de poursuivre un même but avec son sujet, on ne pourroit l'accuser de tyrannie à l'égard d'une fille qu'il arracheroit à un amour légitime, ni de perfidie à l'égard de l'amitié, ni d'oubli à l'égard de la dignité royale & personnelle.

Il n'abandonnoit presque plus les traces de l'infortunée Rosaria, qui souffroit ces importunités pour écarter la vengeance d'une tête qu'elle chérissoit. Son dépit la poussa néanmoins jusqu'à se faire informer par l'Ecuyer du Prince, quoiqu'elle tremblât d'apprendre des choses qui ne pourroient que lui faire répandre des larmes intarissables, puisque rien au

monde ne seroit capable de détruire son amour.

D'abord elle essaya d'arrêter ses soupçons sur la Duchesse, & ne pouvoit croire que son amant ne l'eût pas seulement vue. Mais enfin elle se laissa frapper au récit de la beauté de Madame Claude, elle voulut faire avouer que le Prince en étoit charmé, qu'il avoit même donné de l'espoir, & un espoir qu'on avoit récompensé par le don d'un diamant, qu'elle exigeoit que Tomas lui montrât, s'il ne l'avoit pas encore remis à son maître.

Tomas ne s'excusa point de montrer le diamant qu'il avoit reçu pour le garder, & sans que son maître en eût aucune connoissance. — Et Madame Claude n'a pas trouvé le Prince aimable, poursuivit-elle?—Pardonnez-moi, mademoiselle, & j'ai entendu moi-même l'éloge de mon maître sortir de ses levres: mais après-tout, elle est à Ferrare, & le Prince est à Naples sous vos yeux. — Et tu me soutiendra que le diamant n'est pas pour lui? C'est de quoi je doute autant que si tu me disois qu'il n'a pas regardé Madame

Claude. — Il eſt clair qu'il n'a pas fermé ſes yeux : mais vous avez la tête prompte à former des fantômes. Il ne faut que ce vice pour gâter le plus heureux caractère : on ne nuit pas ſeulement à ſon bonheur par cette ſuſceptibilité, & l'on empoiſonne encore les plaiſirs de tout le monde. —

Le malheur voulut que le Roi & ſon confident paruſſent à cette heure même, où Roſaria examinoit encore le bijou de l'Ecuyer, & ſoutenoit qu'un bijou ſi précieux ne pouvoit avoir été donné que pour le Prince de Château-Marine. Le Roi fit de cette pierre fatale, toutes les louanges qu'elle méritoit ; & ne manqua pas d'obſerver, avec toute l'amertume de la jalouſie, combien la main de l'amour ajoutoit de valeur à ces merveilles de la nature. Véritablement perſonne ne pouvoit croire qu'un diamant de ſi grand prix, ne fût qu'un don de la libéralité ſimple & ſans intérêt de cœur, ni autre de même importance.

Tomas, preſque auſſi déſeſpéré que Roſaria, réclama ſi ingénuement ſa propriété, que le Roi feignit alors de le

croire ; & voyant au même instant arriver le Prince que ramenoit une égale jalousie, il saisit cette circonstance pour offrir le diamant à une amante éperdue, qui, dans son trouble, laissa prendre sa main sans résistance. On ne sait comment pardonner un jeu si cruel à un Roi connu par tant de bonté. Il remercia l'Ecuyer, lui promit de le satisfaire avec magnificence, & se retira d'un air tranquille, après avoir lancé ce coup de foudre dont nos deux amans demeurerent anéantis.

Le Prince paroissoit terrible dans son immobilité. Tomas entreprit de lui parler pour justifier Rosaria ; mais l'amant indigné contre cette effronterie d'un vil complaisant d'amour, ne répondit qu'en faisant briller son épée dont il alloit le percer. Rosaria courut innocemment à sa défense. Ah ! Prince, lui dit-elle, vous m'effrayez enfin par vos premieres fureurs, l'amour n'en a point tant qu'il est tendre & sincere ; & quand il lui faut perdre sa confiance, il n'a que des larmes à donner à la douce illusion qui le fuit & qu'il chérit encore.

Le doux son de sa voix, des larmes qu'elle répandit en effet, briserent assez la colere de son amant pour le réduire à des plaintes. Ah, Sirene! s'écria-t-il, prétends-tu donc m'assassiner de ton charme? Non, perfide; j'ai entendu, j'ai vu, tu ne trouvera plus en moi que des oreilles & des yeux rebelles.... Je ne sais si c'est un songe, tant cette trahison me paroissoit impossible de la part de Rosaria. Hélas, tout l'univers eût été séduit comme un foible amant! Le ciel s'ouvre par ses yeux, l'innocence ne peut avoir un autre langage, ni l'amour des traits plus enchanteurs. Horribles masques d'imposture! hier encore elle m'élevoit à la plus grande gloire d'un amant, elle me reposoit dans le sein des délices; aujourd'hui, sans pitié, sans pudeur, elle me rend le témoin de son infidélité; & la plus tendre des femmes sait jouir du supplice d'un homme qui l'adoroit. Quel pouvoir a donc pu, cruelle, changer votre ame avec cette facilité? Hélas! vous le voyez; le reste de mon amour m'égare encore. Je suppose que vous m'avez aimé, &, comme toutes les autres femmes, vous n'avez

n'avez sû que goûter l'orgueil d'être aimée ; sû qu'abuser, cacher des desirs volages, masquer des trahisons, distribuer quelques faveurs insidieuses qui nouent notre chaîne & dénouent la vôtre, & flatter une crédule victime jusqu'au moment de la sacrifier à votre inconstance.

Ainsi donc les femmes seront toujours outragées par des hommes sensibles à l'excès, qui ont la vertu de les idolâtrer, & qui ne peuvent perdre qu'avec désespoir l'erreur qui divinisoit à leurs yeux des créatures douées seulement de quelques perfections humaines.

Le Prince de Château-Marine emporta le reste de sa colere loin de Rosaria. Il lui reprochoit encore une dissimulation qui l'avoit exposé à la vengeance de son maître, à compromettre son honneur aux yeux des jaloux; le Roi lui-même, à s'éloigner d'un hymen aussi utile à sa gloire qu'à son bonheur, en se livrant à un amour qui alloit rallumer le feu de la guerre, & replonger le royaume dans tous les maux qui suivent les armes, les plaisirs & la mauvaise foi.

Voilà donc la plus aimable de s f

mes, la plus ingénuement tendre & vertueuse, transformée en un de ces monstres que le Destin irrité, nourrit quelquefois près des trônes dont il a marqué les désastres; & c'est l'effet ordinaire de deux passions secretes qui rivalisent. Rosaria vécut trop long-temps chargée de cette odieuse renommée; & que faisoit-elle durant ces troubles dont la cause étoit si légere? Egalement persécutée par le Roi, par son amant & par le Comte séducteur, elle offroit patiemment ses douleurs à l'image du Prince de Château-Marine. Elle imploroit un rayon de vérité qui vînt montrer à cet ingrat un cœur outragé, toujours plus fidele; se croyant trahie & délaissée pour Madame Claude, elle se reprochoit avec excès un léger mouvement de jalousie, sans songer à se plaindre de l'excès du châtiment qu'elle éprouvoit sur le plus vain des soupçons, & qu'un homme généreux adoucit encore après l'évidence même.

Tels sont les aimables sentimens qu'on recueille de ses lettres & de ses complaintes, qu'elle datoit de sa *très-grande soli-*

rude en l'année de ſes diſgraces. Cette ſolitude a été conſacrée par l'ignorante piété du peuple, qui la nommoit la tour du Roſaire, & qui faiſoit ſervir à l'image la plus révérée des Catholiques un ornement profane long-temps arroſé des larmes de l'amour. On a cru du moins que le ſaint diamant de la vierge *del Carmine* étoit le même qui mit à l'épreuve la patience & les autres vertus de Roſaria.

Tandis qu'elle gémiſſoit dans ſa ſolitude, & que la diſgrace du Prince, ſes fureurs faiſoient penſer à tout le Royaume qu'elle triomphoit par l'amour du Roi, la Ducheſſe, Marie d'Urbin, réſolut de ſuivre ſon projet, & vint à la Cour de Naples, pour éprouver le cœur de l'époux qui lui étoit deſtiné. Elle ſeule pouvoit réparer les maux qu'elle avoit faits, & ramener la raiſon & la joie dans les ames que ſon funeſte diamant avoit égarées. Elle arriva, ſous le nom de Madame Claude, & ne put refuſer ſes oreilles à tout ce qu'on lui raconta d'abord des amours du Monarque. Elle en gémit d'amour & de fierté. Mais le caractere de la beauté eſt, comme

celui des héros, d'être aiguilloné par les obstacles, & de les surpasser, en s'opiniâtrant contre l'impossibilité même.

Le Roi reçut les plus vives alarmes, & pensa qu'on venoit le sommer de la parole qu'il avoit donnée par son Ambassadeur. Ses ressentimens s'en aigrirent contre le Prince; mais celui-ci reprit de l'espoir sur la grandeur connue du caractere de son maître: il se flatta que le respect de ses devoirs & de sa couronne rentreroient victorieusement dans son ame. Quant à Rosaria, sa chronique n'exprime ici que des craintes. Ce fut alors qu'elle pleura son rigoureux amant, & qu'elle se crut immolée sans retour dans un cœur séduit par la faveur & la beauté de Madame Claude.

Toute la Cour étoit en effet prévenue par le renom de sa beauté; & cependant lorsqu'on la vit paroître, on fut encore dans l'admiration d'un si grand éclat. Mais elle ne demeura pas moins frappée des qualités extérieures du Roi, qui lui parut aussi bien qu'elle, enrichi de de tous les dons de la nature. Leur entrevue, qui se fit publiquement, est digne de remarque.

Elle remit ſes prétendues lettres de la Ducheſſe, qui ne contenoient rien qu'une recommandation d'honorer Madame Claude ſur le pied de la Ducheſſe elle-même, & de l'arrêter à la Cour de Naples, auſſi long-temps qu'elle n'auroit point à montrer des ordres contraires. Après avoir lu, le Roi lui fit un compliment ſur l'avantage de poſſéder à ſa Cour une telle merveille de beauté, & lui aſſigna les appartemens de ſa ſœur, l'Infante. Puis il voulut ſe lever enſuite, & terminer la cérémonie.

— Pardonnez, Sire, lui dit Madame Claude, & ſouffrez que je ſupplée de mes diſcours à ces lettres trop ſuccintes : j'en ai des ordres particuliers. Jamais les femmes du rang & du caractere de ma maîtreſſe, ne traitent de leur mariage de bouche ni par écrit. C'eſt par ma voix qu'elle veut expliquer ſes intentions. Et je commence par accuſer votre Majeſté de bien peu d'égards pour la Souveraine que je repréſente devant vous. —

Le Roi répondit aſſez ſechement. — Et pourquoi donc, Madame Claude? — Parce que c'eſt un oubli indigne d'un

Prince aussi grand & aussi galant que vous, de ne pas vous faire informer du premier de tous les points dans une affaire de la nature de celle qui m'amene. — Qu'ai-je donc oublié, Madame Claude? — Eh, mais, Sire, de demander des nouvelles de la santé de ma maîtresse.

Le Roi sourit de bonne grace, & demanda si par malheur elle ne se porteroit pas bien? — Pardonnez-moi, Sire, mais il eût été plus gracieux de prevenir mon observation. Je remarque d'ailleurs tant de réserve dans vos paroles, que je pourrois y voir le signe de quelque répugnance à parler d'elle. — Le Roi, qui se sentoit prêt à se déclarer, crut terminer un entretien qui le fatiguoit, en assurant qu'il estimoit trop la Duchesse pour en parler avec peine. Quelle femme au monde supporteroit tant de froideur?

— Sire, dit Madame Claude, il me semble que c'est ne vous acquitter que d'un devoir commun à l'égard de ma maîtresse. Sa beauté, son mérite, les sept couronnes qu'elle vous offre, suffisent pour lui donner un droit sur l'estime de l'univers. Instruit, comme vous

l'êtes, du choix qu'elle a fait de vous parmi tant d'autres Souverains, à la seule condition de voir au moins des marques de votre galanterie; vous pouviez l'aider à se tromper à la veille d'un hymen, & je m'étonne que vous ne l'ayez pas fait.—

Le Roi perdit alors toute patience & toute considération, disant qu'il eût été capable d'amour même, s'il avoit pu se croire digne de la Duchesse; mais que cet hymen ayant été projeté sans son aveu, & engagé sans ses ordres, par le Prince de Château-Marine, il se croyoit quitte envers la Duchesse de tout autre égard que ceux qu'il devoit à son rang & à son sexe. Madame Claude se leve à cette réponse, avec la plus grande dignité; ajoute qu'elle n'a pas besoin d'autre réponse; que la Duchesse avoit en effet soupçonné que le Prince de Château-Marine l'abusoit; & que son voyage n'avoit eu pour but que de vérifier cette odieuse conduite: qu'un plus long séjour devenoit inutile; qu'elle rendoit à la fois les paroles de paix & d'hymen, & qu'elle sauroit punir le traître ministre, malgré l'appui d'un monarque de mauvaise foi.

— C'en eſt trop, s'écria le Prince de Château-Marine! Et par où a-t-on pu croire que j'endurerois encore d'être offenſé dans mon honneur, quand on m'a ravi le prix de mes ſervices & le bonheur de ma vie? Quoi, c'eſt vous, Sire, qui vous êtes fait le compagnon de mon enfance, qui m'avez confié, avec vos armes, les plus honorables entrepriſes; avec vos ſceaux, les ſecrets les plus importans de votre royaume, & ſouvent les rênes mêmes, avec tout votre pouvoir; vous qui me diſiez: « tu ne fais que pour toi, » en travaillant pour mes peuples & ma » renommée; ſers ton ami, & ne me « laiſſes de la qualité de maître que la » puiſſance d'uſer avec toi de toute ma » généroſité; » C'eſt vous, dis-je, qui voulez me déshonorer au prix d'un menſonge, vous qui déliez la langue audacieuſe d'une femme pour me nommer traître à vos oreilles. Quel génie de corruption s'enhardit donc juſqu'à empoiſonner la bouche des Rois, & à tranſformer leurs paroles en un vil langage de ſéduction?

Malheur en effet, pourſuivit-il, à

l'homme qui se fie sur un autre homme; les sages le réprouvent, & le ciel le châtie par son erreur. Ne croyez pas pourtant, Sire, qu'il soit en votre puissance de m'ôter un atôme de ma loyauté & de mon honneur. La renommée publie la honte des Rois en même-temps que le malheur de leurs victimes. Oui, l'on s'entretiendra de la honte de votre choix, ou de la honte de votre injustice; & ma conduite vous laissera sans excuse au tribunal de tous les grands cœurs. Je connois la cause de votre ingratitude; vous auriez trop à rougir, si je la révélois, & vous aurez encore une grace à rendre à mon amitié du silence qu'elle m'impose; mais vous souffrirez que j'atteste ici, devant Madame Claude, afin qu'elle le rende à sa Souveraine, que je ne suis point un traître, & que je ne suis malheureux que pour l'avoir trop bien servie. —

A ces derniers mots qui touchoient une blessure trop vive, le Roi, qui avoit attendu avec modération la fin de ce discours, ne put enfin se contenir, & donna l'ordre de se saisir de la personne du Prince, de le faire mourrir sous les

poignards.... Le Comte perfide obéit auſſi promptement que l'éclair pour voler à la pourſuite du Prince qui s'échappoit. Cette promptitude déſarma le Roi qui révoqua ſon ordre avec vivacité, & couronna ſa clémence par cette belle parole. « Perſonne ne mérite châtiment » pour ſe livrer indirectement même à » ſes douleurs. Les grands hommes ſe » ſentent trop : mais les Rois ſe croyent » trop auſſi. »

Le Prince dévoré de jalouſie, de colere, & croyant ſa perte sûre, réſolut de ſe perdre en amant, ou de ſe ſauver en homme de courage. Il vole en déſeſpéré à la ſolitude de Roſaria qui le voit, qui palpite de plaiſir & qui pleure. — Il eſt temps, Madame, de terminer vos maux & les miens; remettons autre part votre juſtification ou la mienne; ma tête eſt pourſuivie : ſi vous préférez une couronne à mon amour, je vous approche du Roi par le don de tous mes biens, & ne vous demande que de veiller au reſpect de ma mémoire, ſi vous préférez ma miſere.... Il ne fut pas poſſible à cette généreuſe amante de le laiſſer pourſuivre. Elle tombe

à ſes genoux, fondant en larmes. — Et quand, lui dit-elle, de cette voix ſi touchante, quand m'avez-vous vue balancer entre une couronne & vos rigueurs? Quand m'avez vous vous vue aſpirer au prix de ma perſonne, plutôt qu'à la récompenſe de mon amour? Ah, ſi votre naiſſance eût été humble comme la mienne, cher Prince, ſi vous euſſiez été pauvre, j'euſſe été plus heureuſe en vous aimant. Mais j'oublie tout; j'oublie que vous m'avez long-temps oubliée: dites-moi, ce qu'il faut faire. —

Alors il lui déclara qu'il falloit fuir; emporter de ſa patrie l'indigence & l'opprobre, & ſe condamner à vivre juſqu'à la mort, fugitifs & proſcrits de terre en terre étrangeres. Mais qu'en fuyant, il falloit renvoyer à l'ingrat, au ſéducteur, au tyran ce diamant vil qui troubleroit toujours ſa penſée tant qu'il ſeroit en la puiſſance de Roſaria. Puiſqu'il ne pouvoit ſe venger autrement du perſécuteur, il vouloit le confondre par cette reſtitution qui lui apprendroit qu'un homme de cœur ſait ſoutenir ſes droits contre la

vengeance armée de tous les pouvoirs du monde.

Rosaria, qui n'avoit reçu ce bijou funeste que par respect, le rendit avec délices ; mais le Comte Robert avoit suivi de ses yeux maudits la trace du Prince ; il étoit revenu pour avertir le Roi qui luttoit encore contre l'esprit & la beauté, contre sa parole & son intérêt, c'est-à-dire, contre Madame Claude. Ils arriverent tous au moment de la plus douce ivresse de Rosaria. C'est une jouissance vraiment surnaturelle que celle d'un amant qu'on retrouve après l'avoir cru perdu. C'est un trésor dans quelqu'état qu'on le retrouve ; les sacrifices ne coûtent rien, on aime mieux encore le retrouver accablé de disgraces ; car on aime bien peu, quand on n'aime que le bonheur de son amant ou de sa maîtresse.

Quel surprise, ô ciel ! Rosaria tenoit la main du Prince ; elle plaçoit le diamant à son doigt, & lui disoit : « écrivez » au Roi que je l'ai reçu pour gage de » sa protection sacrée, & que je vous l'ai » rendu comme gage de mon inviolable » fidélité. »

Tous l'entendirent ; les yeux du Roi étincelloient de jalousie, le Comte se crut au moment d'abîmer le Prince. — Modérez-vous, Sire, dit-il, deux insolens ne doivent pas troubler votre tranquillité. — O passion, s'écria le Roi ! puisque ta puissance est si terrible, je veux m'en délivrer. Charles, sois donc le possesseur de ce trésor, puisque tu en es affamé ; je t'en conjure, laisses-moi ma gloire entiere & sans mélange de foiblesse. Et vous, horriblement ingrate au plus tendre amour, vous, trompeuse image de la douceur & de la sincérité, trop simple & trop céleste, puisque vous n'êtes pas née pour unir votre cœur au mien, ingrate Rosaria, donnez à l'instant même votre main à votre amant.... Ne vous troublez point, les airs ont déja dispersé mes fureurs... Je suis tranquille : donnez votre main au Prince de Château-Marine.... Et toi, Charles, tu parois trembler ! trembles en effet de laisser écouler ce moment. Comme tu vas te repentir de m'avoir insulté, quand tu verras que le sacrifice que je te fais m'aura coûté la vie. —

Cette crise de générosité fut prolongée, comme on peut le croire, par les soins de la Duchesse, & dura tout le temps qu'il fallut pour la célébration de cet hymen si inattendu. Mais on a vu des malades en frénésie se jeter dans les flammes ou dans les précipices, & retrouver des douleurs plus aigues que celles qui leur paroissoient insupportables. Le Roi ne tarda pas à se repentir & à s'accuser d'avoir rendu lui-même son état irrémédiable.

D'un autre côté, ces deux époux, qui avoient tant desiré d'être unis, vivoient plus malheureux qu'ils n'avoient encore été. Les soucis qui dévoroient le Roi n'étoient qu'un foible retour de ceux qu'il donnoit au Prince. Le serpent de la jalousie s'étoit irrité dans son ame; & l'on savoit que depuis plusieurs mois d'un hymen funeste, l'infortunée Rosaria n'avoit pas encore goûté la douceur de se voir toucher la main par son époux. Ils soupiroient l'un à côté de l'autre, & ne se parloient point : quel supplice que de se taire & d'aimer!

Ces bruits étoient encore exagérés par

le Comte aux oreilles du Roi toutes les fois que la passion les lui livroit. Il osa flatter un amant trop foible, jusqu'à lui faire entendre que nulle femme n'étoit simple sans un artifice; que Rosaria surtout étoit très-habile en ne se donnant point pour entendue; que, n'ayant pu raisonnablement espérer d'être élevée jusqu'à la couronne, elle n'avoit recherché un mariage honorable que pour échapper à l'opinion qui poursuit les amours libres; qu'elle avoit même encouragé l'amour du Roi en ne le rebutant point, & qu'un amant moins aveuglé d'héroïsme auroit compris tout le mystere de cette conduite. Voilà par quel art il vint à bout de rendre au Monarque le plus coupable espoir; & voilà Rosaria menacée de bien plus grands périls par un amour qui a rejeté le frein de la délicatesse.

— Oui, oui, s'écria le Roi; je hais le Prince & j'adore son épouse, je ne dois plus balancer entre la perte de ma vie & la conquête de cet objet charmant. — Songez pourtant, lui dit le perfide, que vous trouverez toujours un obstacle invincible dans la présence de l'époux: &

comme votre Majesté n'a point une de ces ames pusillanimes qui ont besoin de se circonscrire dans le cercle des opinions, j'oserois ajouter à l'idée qu'elle vient d'énoncer sur l'alternative de périr ou de triompher. — Et qu'ajouteriez-vous? — Sire, que vous ne devez pas même balancer entre vos jours sacrés & ceux d'un sujet indocile, ingrat, déja rebelle dans le cœur, & assez puissant pour lever l'étendart contre vous. —

On ne peut s'empêcher d'admirer ce Léopold, ce grand Roi de Naples, & de le plaindre d'avoir été une des victimes de la plus-désordonnée des passions.

« L'amour ne demande que des conseils déraisonnables : l'honneur n'en » donne que de séveres. Malheur à tout » insensé qui se laisse conseiller selon » son goût. Un sujet loyal fait son honneur de celui de son Roi, & brave sa » disgrace plutôt que de souffrir qu'il » s'avilisse aux yeux des autres nations. » Quel cas peut-on faire de la Noblesse » d'un Royaume dont le Roi est mépriſé? » Comte, le plus honnête homme peut » être entraîné hors de soi par une pas-

» sion naturelle comme celle de l'amour ;
» mais l'idée du crime le repousse en
» lui-même. Allez dire au Prince que
» je l'attends à ma table, & ne repa-
» roissez jamais à mes yeux. »

Il ne manquoit au malheur du Prince de Château-Marine que de voir le Roi se rapprocher de lui. Ce nouvel honneur qu'on vint lui annoncer, ne fit qu'irriter sa jalousie contre cette vile astuce d'un Monarque vis-à-vis de son sujet. Sa tendre épouse savoit enfin que Madame Claude étoit innocente de toutes ses douleurs. Mais ce n'étoit pas une moindre peine pour elle de se voir exposée à des soupçons que toute sa conduite auroit dû dissiper ; & la plus vive de toutes étoit de ne pouvoir, au prix de son bonheur même, rendre son époux heureux.

Elle ne vit dans cette invitation du Roi qu'un retour à la vertu, d'où suivroit la réconciliation de deux cœurs généreux, la paix & la fin de tant de souffrances. Mais le Prince après l'avoir vue répandre devant lui, dans les termes les plus naïfs, la joie que lui causoit un tel espoir, se montra sombre comme la

jalousie même. Il la fit trembler sous son regard, & après un moment de réflexion sinistre, trop amoureux pour ne pas s'enflammer, mais trop fier, comme époux, il dédaigna de s'expliquer, & la chassa cruellement de sa présence. Elle se retira, en lui disant, que puisqu'elle avoit fait une faute, elle alloit la pleurer jusqu'à ce qu'elle lui fût pardonnée. Il demeura aussi insensible à son départ, qu'à cette douceur angélique.

Dans cette disposition d'esprit, où il envisageoit toutes les circonstances de son mariage, & où il attribuoit la générosité du Roi à la crainte de se voir enlever l'objet de sa lâche passion, Madame Claude vint le trouver elle-même, avec des vues qui tendoient à la satisfaction de tout le monde. Elle instruisit le Prince de la partie de ce projet qui le regardoit; c'est-à-dire qu'après avoir fortifié tous ses soupçons, elle lui persuada de s'éloigner promptement de la Cour avec son épouse, lui faisant comprendre qu'elle réussiroit mieux à présenter au Roi les chaînes de l'hymen, quand on auroit écarté l'objet de son amour.

Et suivant avec rapidité la même idée, elle s'empara de l'ame obéissante de Rosaria, qui, relevée par ses conseils énergiques, ne tarda point à se rendre coupable d'une faute plus réelle aux yeux de son époux. Tel est le sort de la docilité sous l'empire des passions, de se sacrifier souvent sans réussir à plaire, ou du moins sans pouvoir être flattée par l'aveu de la satisfaction qu'elle donne.

Elle vint au Palais solliciter une grace du Roi, une seule grace dans tous le cours de sa vie infortunée. Il faut que l'homme soit né cruel, puisqu'il n'éprouve qu'un sentiment personnel à la vue de la beauté dans les larmes. Rosaria parut au Roi si belle dans sa douleur, qu'il jura de ne rien accorder, si elle ne demandoit qu'une grace facile & commune.

Voici dans toute sa simplicité ingénieuse le discours de la plus fidelle des épouses à un grand Roi son séducteur.

» Hélas, Sire, daignez-vous souvenir » de votre enfance. Le Prince Charles » étoit alors votre ami. J'entrois à peine » dans l'âge de la tendresse, & je lui

» engageai ma liberté, avant que d'en » jouir moi-même. Notre innocent » amour ne fit que croître, avec un tel » accord de nos ames, que ni l'un ni » l'autre ne put se croire plus tendre, mal- » gré nos efforts pour nous donner cet » avantage. Vous nous avez unis par » votre bonté royale & par pitié sans » doute pour nos peines. Daigne le ciel » vous récompenser en une gloire éter- » nelle de tout le bonheur que votre » intention nous préparoit !

» Aujourd'hui, Sire, ce bonheur qui nous » sourioit à l'autel nous ne le retrouvons » point dans le secret du lit conjugal. Mon » époux, qui s'est montré si loyal &, j'ose » dire, si grand à votre service, doit mour- » rir, je crois, des chagrins qui sont sur- » venus à votre Majesté. Il s'en afflige » jusqu'à craindre d'y avoir contribué » de sa part, & cherche dans toute sa » conduite l'occasion où il auroit été » moins heureux à vous servir.

» Oh, Sire! mon époux n'est pas le » seul qui souffre de vos ennuis. Rendez » à tous vos sujets le bonheur qu'ils n'es- » perent que du vôtre. Une auguste

« Epouse s'offre à vous, enrichie de tous » les charmes & de toutes les vertus. » Laissez lui dissiper ces nuages qui obs- » curcissent votre grande ame; & que » tout votre royaume retrouve la joie » dans la satisfaction qu'il vous desire. » Tel est la grace que je venois implo- » rer, Sire; & que vous m'avez ac- » cordée. »

Le Roi demeura frappé de ce discours où il démêloit, au travers de toute la grace de la sensibilité, un refus ferme d'écouter jamais son amour. Déchiré jusqu'au fond de l'ame, il voulut encore lui demander avec tendresse comment elle étoit assez bonne pour s'intéresser à ce point au bonheur d'un époux qui la mépriseit. Elle lui répondit qu'évidemment on avoit trompé sa Majesté. Qu'un mari prudent respecte toujours sa femme, lors même qu'elle n'auroit aucun mérite à ses yeux, de même qu'une femme d'honneur ne se plaint jamais de son époux, pas même à lui, & se borne à déplorer son infortune. Mais ils n'étoient dans ce cas ni l'un ni l'autre. Ils s'aimoient, & les chagrins de sa Majesté méloient

seulement une amertume cruelle aux délices qu'ils éprouvoient à s'aimer.

— Allez, Madame, répondit le Roi, & dites à votre heureux époux, que le plus grand de mes chagrins est de le savoir dans une erreur qui nous outrageoit tous les trois. Céleste Rosaria, vous remportez sur mon ame le dernier de vos triomphes & le plus glorieux. Je ne m'explique pas mieux devant Madame Claude. Mais on verra bientôt si l'on a dû douter de ma sincérité, & déshonorer la cause de mes douleurs. —

Effectivement il s'irrita contre lui-même de voir qu'il lui fallût tant de secousses pour le pousser à la vertu ; & de quelle grandeur se flatteroit un enfant élevé sur les bras d'autrui. Le mérite de l'obéissance ne peut flatter qu'une ame ordinaire; & l'on n'est point grand à ne remplir que ses devoirs. Cette idée fut le germe d'un projet où la force de l'ame s'unit à toute la délicatesse des sentimens.

Cependant la plus charmante des épouses se laissoit doucement aller vers l'espoir, depuis sa démarche. Le ver du cha-

grin n'étoit pas encore rassasié dans son cœur; mais quelques rayons de gaieté commençoient à refleurir son doux visage : elle pouvoit chanter dans le silence de sa solitude; chanter comme tous les misérables qui paroissent un moment ranimés par le plaisir, mais qui reviennent à leurs larmes accoutumées à la fin de leur chanson.

Le Prince à qui elle avoit fait mystere de sa visite au Roi, & qui venoit d'en apprendre la nouvelle sans la cause, la surprit en ce moment de tendre consolation. On croiroit qu'il est une destinée qui expose les créatures les plus naïves à toute l'injustice de la prévention. Rosaria chantoit ce couplet qui avoit le plus fatal rapport à sa situation.

L'Aigle de Léopold n'est pas toujours terrible ;
Quoiqu'il soit aux affronts sensible
Il est juste dans ses fureurs.
Il fait la guerre à qui le brave :
De qui lui plaît il est-esclave ;
Une fauvette en ses malheurs
Une fauvette hélas! bien plus tendre que belle
A trouvé sous son aile
La fin de ses douleurs.

On ne sait quelle espece de fureur mêlée d'autant d'amour que de cruauté, porta le Prince sur elle avec la rapidité d'un vautour. Cette chanson étoit dans la bouche de tout le monde à l'occasion d'un acte de générosité du Roi. L'amant oublie tout ; il saisit sa femme dans ses bras, la serre contre sa poitrine avec violence, en lui fermant la bouche d'une main désespérée & meurtriere, puisqu'il faut le dire. Elle étoit presque étouffée lorsqu'il se remit, à l'arroser de ses larmes, à la couvrir de ses baisers, à pousser des cris. La tendre victime, en reprenant ses sens, appelle de l'aide par un premier cri de la nature : l'appartement se remplit de témoins consternés, & le Prince tout-à-fait hors de lui-même, ne cesse de répéter, — je dors, je dors ; il est impossible de porter la main sur cette créature divine sans un délire & sans un rêve. —

L'éclat de cette horrible scene retentit jusqu'au Palais du Roi. Il en sortit précipitamment avec Madame Claude, qui crut que la vengeance le portoit au

secours

secours d'une rivale. Elle lui représenta vivement qu'il alloit compromettre sa dignité, & violer même sa parole. — Madame Claude, lui répondit-il, n'avez vous point écrit à la Duchesse votre Souveraine? — Oui, Sire, elle sait aussi-bien que moi l'affront que vous lui faites, & pour qui vous osez le lui faire. — Vous l'avez trompée, Madame Claude. — Comment, Sire! prétendez-vous me tromper moi-même contre le rapport de mes yeux, contre celui de mes oreilles? — Vous allez apprendre que c'est vous-même qui vous êtes trompée. —

Aussi-tôt qu'ils parurent, l'épouse, éplorée vint se mettre à ses pieds pour l'accuser seul de l'attentat de son époux, rejeter hautement ses vœux & son amour, rappeler en lui jusqu'aux premiers principes de l'honneur, lui reprocher de l'avoir abusée par sa promesse, & lui demander, comme unique faveur, la disgrace du Prince Charles, & la permission de fuir avec lui au fond des provinces : c'étoit dans les champs que la sainte nature avoit placé le remede des

passions cruelles, honteuses, désordonnées : c'étoit sous un soleil libre, parmi les oiseaux du matin, les simples animaux des bois, les ouvriers sacrés de la terre, parmi tous les enfans de la nature que son époux malheureux se guériroit de la contagion des Cours, que ses pensées se purifieroient dans son ame, & qu'elle jouiroit enfin du trésor de son cœur.

Le Roi s'empressa de la relever avec des témoignages de respect & d'admiration que tous les spectateurs partageoient. — Reconnoissez enfin, Madame, lui dit-il, l'erreur où je ne me repens point de vous avoir laissée, puisque ce n'étoit qu'une épreuve d'où tout le monde vous voit sortir avec tant de gloire. Reconnoissez là votre Prince de Château-Marine; & que désormais il ne vous vienne jamais dans la pensée que vous avez besoin de me fuir. Le malheur des Rois est d'être réduits à donner moins de signes d'amitié parce qu'ils ont aussi le malheur d'être soumis à la défiance comme à un de leur devoirs essentiels. Reconnoissez aussi la vôtre, Madame Claude,

& sachez tous quelle étoit la cause de ces ennuis si cruels pour vous & pour moi parce qu'ils étoient mal interprêtés. La voilà dans ce portrait. —

Madame Claude, à qui le Roi présenta ce portrait fut la premiere & la plus agréablement surprise. C'étoit le sien. Tandis que le plaisir la tenoit en silence, le Roi prit la main du Prince, & lui dit: — tu vois maintenant, Charles, combien tu es coupable, toi qui savois que je ne donnai jamais ma parole en vain. Je serois mort pour l'acquitter, si l'original de cette peinture ne m'en avoit rendu l'exécution facile. — Sire, lui répondit le Prince, vous n'en demeurez pas moins chargé de mon honneur: qui de vous ou de moi doit l'acquitter à l'égard de la Duchesse d'Urbin. — Moi, dit Madame Claude, nous ne faisons qu'une même personne, & je tombe aux pieds de mon époux avec des sentimens qu'il m'auroit fait pleurer sans les connoître jamais.

C'est ainsi que cette aventure se termina par des surprises continuelles, fruit d'un mystere produit par l'imagination

d'une femme. Mais la plus grande doit être pour le Lecteur de voir la conduite & la noble ruse du Roi Léopold. Il ne se contente pas de vaincre son amour, moins par la considération de ses intérêts que par celle du malheur de deux sujets innocens. Il ajoute à ce triomphe sur lui-même, en rassurant la noblesse effarouchée dans l'ame d'un ami, & la fierté dans le cœur d'une femme qui doit être son épouse. Ce n'est pas assez pour lui de mettre un terme à tant de maux, il en efface la trace; il ne veut pas même que ces maux aient existé, ni qu'il reste un souvenir douloureux dans l'ame de ceux qui doivent le chérir & lui être chers désormais.

Cet acte d'héroïsme nous a paru neuf en effet; & le caractere de Léopold perpétuellement entraîné par la passion, ramené par l'honneur, toujours foible & toujours grand, nous a paru aussi très-dramatique. Ce qui nous a encore engagés à faire usage de cette chronique, c'est qu'elle renferme, à peu de chose

près, le fond d'une tragédie moderne qui jouit d'une juste célébrité. La situation du Prince de Château-Marine, est en effet la même que celle de Warwik, à l'égard d'Edouard d'Yorc, Roi d'Angleterre; & nous avons rapporté jusqu'aux discours dont la ressemblance frappera ceux qui ont Warwik à la main ou dans la mémoire. Malheureusement la Duchesse d'Urbin n'inspire d'autre intérêt que celui de la vérité historique. Elle alla en effet trouver l'époux que la politique lui destinoit, & s'en fit aimer, sous le nom de Madame Claude, souvent mentionné dans les chroniques Napolitaines. Celle-ci paroît être une rédaction de plusieurs autres, & de plusieurs chansons & romances, dont on a fait une fable au XVe. siecle. Nous l'avons encore retrouvée parmi les manuscrits de cette époque à la bibliothéque de MM. les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, sous le titre *d'Inganar sin engano*, tromper sans tromperie. C'est une autre copie où l'histoire est la même & les détails différens.

FIN.

TABLE

DES Articles contenus dans le Volume de Février 1788.

RINALDO INAMORATO; *ou Renaud l'Amoureux.* pag. 3

La Ducheſſe d'Urbin, hiſtoire qui comprend les amours de Roſaria & du Prince de Château-Marine. 165

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le volume de *la Bibliothéque univerſelle des Romans*, pour le mois de Février 1788. J'ai trouvé que le fond des Ouvrages qui compoſent ce Recueil, étoit intéreſſant, que les annalyſes étoient bien faites & curieuſes. A Paris, ce 15 Février 1789. SÉLIS, *Cenſeur Royal, Profeſſeur d'Eloquence, des Académies de la Rochelle, Amiens, Berlin, &c.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, françois, ou traduits dans notre langue, avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainſi que les Mœurs, les Uſages du temps, les Circonſtances particulières & relatives, & les Perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

MARS 1788.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue des Mathurins, N° 7.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

DIE STASELNUSZSCHALE,
AUS DER DRITTEN SAMMLUNG
DER MEISSNERISCHEN SKIZZEN.

LES COQUILLES DE NOISETTES.

ANECDOTE traduite de l'Allemand, & tirée du troisième volume des Esquisses de M. A M. Meisner.

TOUS les ouvrages de M. Meisner, ci-devant secrétaire à la chancellerie électorale de Dresden, & actuellement professeur en belles-lettres à l'université de Prague, ont eu le plus grand succès

en Allemagne, tant par le choix heureux des sujets qu'il a traités, que par l'élégance de son style; plusieurs Aristarques envieux l'ont même osé trouver trop fleuri. Les dix volumes de ses Esquisses, sont une collection d'anecdotes, d'histoires véritables, de petits romans & de contes moraux qui inspirent presque tous un intérêt égal; nous en avons déja extrait Blanche Capello dans le volume de cette bibliothèque du mois de septembre 1780, & nous osons nous flatter que l'histoire que nous inférons ici, ne sera pas moins favorablement accueillie.

SEMBLABLE à la toile de l'araignée, le sort de l'homme tient à un fil si foible & si léger, que souvent la moindre chose, le plus petit événement suffit pour le rendre heureux ou misérable; & l'histoire d'un jeune homme que des coquilles de noisettes plongèrent dans l'opprobre & dans l'infortune, en fournit un exemple des plus frappans.

Bendorf, c'est le nom de ce jeune homme, étoit ardent & sensible, plein de probité & de piété, généreux envers son ami, & plus généreux encore à l'égard de la bien aimée de son cœur. Volontiers il auroit sacrifié ses biens & sa vie pour l'un & pour l'autre. A son égard,

il étoit très sévère ; mais malheureusement trop complaisant pour l'objet auquel il s'étoit une fois attaché, & toujours il portoit les chaînes de l'amour ou les liens de l'amitié.

Nouvellement revenu de l'université de Goettingen, il avoit la tête remplie de science, & le cœur plein d'enthousiasme & d'ardeur pour l'honnête & le beau. Le ton persuasif de sa conversation, le caractère d'originalité que portoient ses discours & son maintien, ses opinions libres & hardies, & son courage à se mettre au-dessus des préjugés les plus enracinés, tout cela le fit bientôt remarquer. Plusieurs personnes, & sur-tout les vieillards, secouèrent la tête sans rien dire, d'autres, & principalement ceux qui, jusque-là, avoient été eux-mêmes les dictateurs du goût, censurèrent sa vivacité, non pour l'amour de cette vivacité même, mais parce qu'il les surpassoit en connoissances & en talens, & il n'y en eut que très peu qui le prirent en amitié, & qui charmèrent agréablement son oreille, en lui disant tout bas : *brave jeune homme, il*

y a beaucoup en vous, ſoyez actif, & vos talens ſe développeront.

L'accueil que lui fit le beau ſexe fut bien différent. Il n'y eut pas de fille à marier qui ne plant là maint gentilhomme roide & peu maniéré, malgré ſon uniforme de gala, pour converſer avec le jeune greffier ſurnuméraire; il n'y eut pas de femme mariée qui ne répéta le lendemain le jugement qu'il avoit porté du ſpectacle & des acteurs, ni de vieille matrone qui ne s'écria d'un ton vraiment compatiſſant : *l'aimable jeune homme, dommage qu'il fréquente ſi peu les ſaintes aſſemblées!* Dans beaucoup de ſociétés, les jeux de l'ombre & du taroc, cédèrent la place à celui du whiſt, pour lui faire plaiſir. En un mot, toutes les dames, à peu près, furent charmées de Bendorf, tant qu'il eût pour chacune d'elles les mêmes empreſſemens.

Semblable au papillon léger, il avoit voltigé quelque temps de fleurs en fleurs ſans s'arrêter ſur aucune; mais un cœur ſenſible préfère bientôt un eſclavage volontaire à une liberté oiſive. Dans une ville telle que Dreſden, où la nature

bienfaisante offre les plus rares beautés, un cœur aussi tendre que celui de Bendorf, pour qui le beloin d'aimer étoit si pressant, ne put rester long-temps sans perdre sa liberté. Deux belles se disputèrent bientôt la possession de ce cœur, & il balança long-temps avant de se rendre à l'une ou à l'autre. Amélie Childau, douce, belle, jeune, riche, de mœurs irréprochables, & d'une vertu sans tache, fut la rivale de Julie Stilmer, également riche, beaucoup plus belle, mais moins douce & moins bonne. L'on étoit touché de la douceur d'Amélie, & ravi de la beauté de Julie; ce qui étoit sentiment dans l'une, étoit persifflage dans l'autre. Amélie paroissoit née pour une vie tranquille & champêtre, & Julie ne sembloit faite que pour briller dans une capitale. Elle mettoit de l'esprit dans tout ce qu'elle disoit, & ne lançoit pas un coup-d'œil sans projeter une victoire. Faite pour gouverner un empire, & pour le ruiner, si un prince l'eût aimée, elle avoit plus de vanité qu'un nouveau conseiller titulaire, & elle aimoit le jeu avec plus de passion, qu'une nouvelle

mariée n'aime son époux. Si Amélie avoit plus d'amies, Julie avoit plus d'admirateurs. L'une étoit sûre de plaire, & l'autre de briller. On faisoit souvent l'éloge d'Amélie; mais on parloit beaucoup plus souvent de sa rivale, soit en bien ou en mal, ce qui lui importoit peu, car son ambition étoit satisfaite de se voir remarquée.

Bendorf fut long-temps incertain dans son choix, & pour dire vrai, il les auroit volontiers possédées toutes deux, peut-être comme Talstaf dans Schakespear, l'une pour les dimanches & jours de fête, & l'autre pour les jours ouvriers. Cependant ses bons sentimens le décidèrent enfin en faveur d'Amélie. Lui ayant fait connoître son amour, il n'eut pas de peine à en obtenir le retour, & fut bientôt regardé comme un amant couronné, auquel il ne manquoit plus, pour l'accomplissement de ses vœux, que la mort de son prédécesseur au greffe, pour en avoir la charge. A peine le bruit public en eut il répandu la nouvelle, que les choses changèrent de face à son égard. Beaucoup de pères qui

avoient des filles à marier, reçurent ses visites plus froidement qu'auparavant, & l'invitèrent moins souvent à leur table ; beaucoup de mères secouèrent d'un air d'importance leur tête tremblante, en s'écriant : *que le siècle est corrompu ! Un jeune homme qui a à peine vingt-six ans pense déjà à se marier !* mainte belle lui trouva dès-lors le nez un peu trop courbé, la taille trop mince, & le ton trop décisif pour son âge ; & maint secret adorateur d'Amélie, assura savoir de bonne part, que Bendorf ne s'acquittoit pas des devoirs de sa charge, à mériter l'approbation de ses supérieurs. Mais Bendorf, quoiqu'il remarquât bien tout cela, parut s'en mettre fort peu en peine. Entièrement dévoué à son Amélie, il éprouvoit l'ennui le plus cruel dans les sociétés où il ne la rencontroit point ; il n'employoit les forces de son esprit que pour elle, & il se croyoit encore bien éloigné de posséder son cœur, quelques sensibles que fussent les progrès qu'il y faisoit tous les jours : mais la mort d'un de ses collègues lui ayant fait place, il eut enfin le bonheur inexprimable d'apprendre de

la bouche de ſon adorable Amélie, que dans l'eſpace d'un mois, elle le rendroit le plus heureux des hommes. Ses amis l'en félicitèrent, ſes ennemis envièrent ſon ſort, & toutes les belles qui étoient en liaiſon d'amitié avec Amélie, penſoient en elles-mêmes : *ah ! ſi j'étois Amélie !*

Soit par défiance de ſoi-même, ou par égard pour un penchant viſible d'Amélie à la jalouſie, ſoit enfin par indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elle, Bendorf, depuis le premier aveu d'un retour d'amour de ſa part, n'avoit rendu ſes devoirs à aucune autre femme, & moins encore à Julie. Cependant le feu d'une paſſion vraiment ſérieuſe embraſoit cette beauté dangereuſe de l'amour le plus vif pour Benford, à meſure qu'il devenoit plus froid envers elle : elle employa vainement les reſſources de la coquetterie, & tout l'artifice de ſon eſprit. Enfin elle ſe laſſa de prodiguer à un ingrat des avances que mille autres auroient payées du plus ſincère retour. Ce changement de conduite rendit Bendorf très-ſatisfait.

Un jour d'été qu'il faisoit une chaleur brûlante, Bendorf, las d'extraire des actes ou de dresser des rescripts, se hâta de se rendre dans l'après-midi auprès de son amie ; il l'a trouva toute seule, assise près d'une fenêtre ouverte, occupée à lire, & s'amusant par intervalle à casser des noisettes, pour se dédommager peut-être de quelque ennuyeux passage de son livre. Elle fit l'accueil le plus tendre à Bendorf, qui s'entretint long-temps avec elle de l'ardeur de son amour, de ses attraits enchanteurs, de mille petits projets pour l'avenir, & de tous les souvenirs agréables qu'il conservoit du commencement de leur liaison. Plongé dans ces douces réflexions, & dans le délire d'un entretien délicieux, il prit, sans savoir pourquoi, une poignée des coquilles de noisettes qui se trouvoient devant elle, & les jeta par la fenêtre.

Que faites vous là, Bendorf? s'écria aussitôt Amélie ; vous pouvez attraper la tête de quelqu'un qui passe. J'en serois fâché, reprit-il ; & s'étant approché en riant de la croisée, il s'en retira promptement & tout effrayé, de voir quelques

perſonnes du ſexe qui ſe tenoient dans la rue, préciſément ſous la fenêtre, & levoient fixement les yeux en haut. Amélie, à qui ſon changement de couleur n'échappa pas dans ce moment, ayant mis la tête à la fenêtre, avec la même imprudence, vit les mêmes perſonnes, & entendit très-diſtinctement ces paroles: M. Bendorf, je vous ſuis obligée de votre politeſſe, elle eſt en vérité d'un goût tout nouveau, mais par-là même charmante. Peut-être aviez-vous peur de ne pas être remarqué auprès de votre aimable compagne?

C'eſt Julie Stilmer! s'écria Amélie avec aigreur, *vous avez fait là quelque choſe de beau; elle ne nous aime guère, de ſorte qu'elle ne manquera pas de prendre cette étourderie de votre part, pour un affront prémédité. Vous êtes auſſi d'une imprudence ſans égale.* Elle continua encore quelque temps à gronder le pauvre Bendorf ſur le même ton, & il fallut à celui-ci une éloquence plus forte que celle de Démoſthène, pour parvenir à l'appaiſer. Mais à peine la crut-il un peu calmée, que ſa fille-de-chambre vint

lui raconter, dans le plus grand détail, qu'étant devant la porte, quand les coquilles tombèrent sur le nez de Julie, & qu'elle avoit entendu mot à mot toutes les railleries que sa rivale s'étoit permise à ce sujet.

La colère d'Amélie augmenta à chaque parole de sa chambrière; mais elle éclata sur-tout, quand elle apprit que Julie lui avoit attribuée cette étourderie à elle-même, comme si elle eût engagé Bendorf à lui faire cet affront. Ce fut en vain que cet amant désolé employa tous les moyens de consolation possibles, & l'assura que les propos de Julie ne méritoient pas qu'on y fît la moindre attention. Il ne put parvenir à éteindre son courroux, & elle lui ordonna enfin de se transporter sur le champ chez Julie, de s'excuser de son mieux auprès d'elle, & de lui faire connoître que lui seul étoit l'auteur de cette faute.

Dans un monde aussi poli que le nôtre, cet ordre d'Amélie n'avoit sans doute rien d'extraordinaire ni de déraisonnable, ce ne fut que le ton dont elle le prononça qui déplut à Bendorf. Il s'imagina que

trouvant trop de déférence à ſes volontés dans l'amant, elle pourroit en exiger davantage encore de l'époux, & il prétendit ne vouloir demander pardon de cette offenſe à Julie, que par occaſion. Amélie voulut qu'il le fît tout de ſuite, & ainſi ils ſe ſéparèrent mécontens l'un de l'autre. Mais arrivé chez lui, Bendorf reconnut qu'il avoit été trop opiniâtre; & ſe conſolant par l'idée qu'il faut toujours céder au plus foible, il réſolut d'obéir à Amélie, au cas qu'elle l'en priât encore & de meilleure grace. Le lendemain matin, il étoit ſur le point de ſortir, lorſqu'il reçut un billet d'Amélie, par lequel elle lui marquoit, que venant d'apprendre la maladie dangereuſe d'une de ſes plus proches parentes, qui poſſédoit un petit bien de campagne ſur les frontières de la Bohème, elle ſe croyoit obligée de s'y rendre auſſi tôt; que s'il vouloit la voir avant ſon départ, il devoit ſe hâter de ſe rendre chez elle; mais qu'elle ne le recevroit qu'à condition qu'il eût premièrement fait ſes excuſes à Julie.

Que les hommes ſont des créatures bizarres! Bendorf avoit été entièrement

décidé à le faire; mais cet ordre réitéré l'aigrit tellement, que ce fut avec le plus grand déplaisir du monde, qu'il se rendit chez la rivale d'Amélie. Julie parut d'abord un peu surprise de sa visite; mais excellent dans l'art de feindre, elle lui fit l'accueil le plus gracieux, & entendit avec un doux sourire les excuses qu'il lui bégaya, au sujet de l'offense involontaire qu'il avoit eu le malheur de lui faire la veille. Elle l'assura qu'elle l'avoit déjà à demi oubliée, & qu'elle la lui pardonnoit pleinement. Après avoir dit quelques mots à l'oreille de sa chambrière, elle le pria de prendre place auprès d'elle, & entama une conversation où elle fit usage de toutes les ressources de son esprit & de son imagination. Bendorf, qui avoit craint d'essuyer des railleries & qui se voyoit si bien accueilli, ne put résister aux charmes d'une conversation si agréable, & son esprit étant entré en lice avec celui de Julie, les heures s'écoulèrent avec rapidité. Le père de Julie étant survenu quelque temps après, il fut charmé de voir Bendorf qu'il avoit toujours beaucoup estimé, &

l'invita de rester à dîner avec lui, pour augmenter le nombre de quelques amis qu'il attendoit.

Ce fut alors que Bendorf pensa au prochain départ d'Amélie, & à l'obligation où il se trouvoit de l'aller voir, & de se réconcilier avec elle. Il déclara donc au vieux Stilmer qu'il ne pouvoit accepter son invitation, en lui avouant franchement les raisons de son refus. Julie le persiffla sur son attention scrupuleuse à obéir à sa bergère, dont peut être le voyage n'étoit que feint, & qu'il auroit tout le temps de voir d'abord après le repas; Bendorf fit encore une résistance vigoureuse, quoiqu'intérieurement pénétré d'une fausse honte; mais rien n'échappoit à Julie, elle sut profiter de cet avantage pour lui réitérer ses instances, & il eut la foiblesse, impardonnable sans doute, de se rendre à cette invitation.

Le reste des convives arriva bientôt peu à peu, la compagnie fut nombreuse, gaie & bien choisie, les mets délicieux, & le vin bon. Outre cela, Bendorf eut encore l'agrément d'être placé à côté de Julie. Jamais l'esprit de cette dangereuse

beauté, qui avoit conçu un projet des plus hardis, n'avoit brillé avec autant d'éclat. Toutes les autres femmes lui portèrent envie, & tous les jeunes cavaliers l'admirèrent & firent son éloge; mais elle ne daigna pas y faire attention. N'adressant la parole qu'à Bendorf, elle le consulta sur tout ce qui fit le sujet de la conversation, & fut toujours de son avis, même avant qu'il eût parlé. Bendorf ne put résister à l'empire de la flatterie. Sa vanité satisfaite prêta de nouveaux charmes à son esprit, il devint gai & enjoué, & avec la chaleur du plus vif intérêt, il lui prodigua les louanges les plus fines : une jeune dame de la compagnie, humiliée de ne les point partager, lui demanda malicieusement & avec un sourire moqueur, *s'il oseroit bien rapporter à Amélie Childau, tous les propos qu'il avoit tenus pendant ce repas ?*

A peine cette question maligne eut-elle passé le bord des lèvres de cette femme envieuse, que Julie fixa attentivement Bendorf. Elle le vit changer de couleur. Il répondit d'un air confus & en bégayant : *& pourquoi non, madame ?*

& se tournant tout de suite vers sa voisine, il s'entretint avec elle d'une matière très importante; c'est-à-dire, de la belle couleur de sa robe. Son embarras fut remarqué de Julie, & voyant qu'il n'osoit renouer la conversation avec elle, elle lui adressa elle-même trois fois la parole, & réussit enfin à le rendre aussi agréable qu'il venoit de le paroître.

L'après-midi étoit déjà fort avancée quand on se leva de table. Bendorf pensa pour lors sérieusement à Amélie. Ce fut en vain qu'on le pria de prendre part à la promenade après le café, il s'en excusa avec fermeté. Julie elle-même trouva avoir assez préparé les voies, & crut devoir attendre du temps, le succès de son artificieux projet. Elle n'insista donc pas davantage; mais elle le pria seulement de revenir bientôt. Bendorf le promit & s'en fut.

Descendu dans la rue, il sentit toutes les conséquences de son imprudence, & s'en consola par l'espoir de s'en justifier. Arrivé chez son amie, il trouva un carrosse devant sa porte. La domestique qui descendoit, lui cria d'abord:

vous voilà donc enfin, il y a bien long-temps que ma maîtresse vous attend ; vous allez en être bien grondé. Il se hâta de monter chez Amélie ; consterné par ce premier début, il accumula faute sur faute pour cacher la première ; & se proposant de lui dérober la véritable cause de son retard, il entra chez elle d'un air confus. Amélie qui l'avoit vu dans la rue, vint à pas lents au-devant de lui, affectant le sourire de l'indifférence, que la rougeur de ses joues démentoit. Bendorf la serra dans ses bras, mais elle s'en débarrassa sérieusement. Seriez-vous fâchée, mon adorable Amélie, lui dit-il, de ce que je vous ai fait attendre si long-temps ? Qui vous dit que je vous ai attendu ? — C'est mon cœur, ma chère Amélie !

Ne vous en rapportez pas à lui, il a perdu tout crédit sur le mien. Autrefois il me promettoit, il me juroit un amour ardent ; mais je vois bien aujourd'hui que cette ardeur ne le consumera pas, puisqu'il vous paroît indifférent de me laisser partir, même sans adieu. — Pardonnez-moi, belle Amélie. Un obstacle imprévu, insurmontable ; une

invitation qu'il m'étoit impossible de ne pas accepter. (Amélie d'un ton moqueur) Qu'il vous étoit impossible de ne pas accepter? Et de la part de qui vous est-elle donc venue, cette invitation? N'avez-vous pas été chez Julie ?

— Assurément, j'y ai été ce matin. Vous me l'aviez ordonné deux fois, & j'ai ponctuellement suivi vos ordres. De chez Julie... — & puis de chez Julie? — En sortant de chez elle... — Permettez, à quelle heure l'avez-vous quittée? — (Bendorf embarrassé.) Un peu avant midi. — Si tôt. Vous ne vous y êtes donc pas arrêté long-temps? — Je n'y ai demeuré qu'autant de temps que la politesse, & ce que j'avois à lui dire pouvoit l'exiger. — Il est surprenant que vous ayez resté si peu de temps auprès d'une beauté des plus ravissantes. — Oh, Amélie! comment celui que vos attraits enchaînent pourroit-il trouver du plaisir loin de vous ?

— Ah! que cela est bien dit: c'est dommage que j'ai vu plus de mille fois ce compliment dans des livres. Mais pour ne pas interrompre votre récit, vous disiez qu'en sortant de chez Julie... — Je ren-

contrai M. de Weſtern qui m'invita à dîner; nous avons des affaires d'importance à régler enſemble, & il inſiſta ſi vivement pour m'emmener chez lui, que je ne pus me défendre de l'accompagner. Je ne ſais, ma chère Amélie, ſi vous le connoiſſez. C'eſt un homme de bien, pouvant tout auprès du miniſtre, & il rend volontiers ſervice à ſes amis, ſouvent même à ſes propres dépens; mais il a le défaut d'être trop ſenſible. Le refus de quelque choſe qu'il vous offre le fâche ſingulièrement, & quoique ſon courroux ne ſoit pas de durée, il ne laiſſe pas d'être quelquefois dangereux.

Laiſſez à la Bruyère le ſoin de faire des portraits, & continuez, s'il vous plaît, je ſuis preſſée, vous le ſavez.

Le portrait de cet homme étoit néceſſaire à mon récit. Je vous diſois donc que la crainte d'offenſer un homme, de l'amitié duquel j'ai ſouvent beſoin, m'a fait accepter ſon invitation; & malgré mes prières & mes inſtances, il m'a retenu juſqu'à préſent. — Bendorf, ne me diſiez-vous pas ſouvent, que l'on ne pouvoit vous offenſer plus grièvement, qu'en pré-

tendant vouloir faire croire un menſonge ? (Bendorf confus.) -- Sans doute. Mais... — Sachez donc qu'à cet égard, je ſuis parfaitement de votre avis. Celui qui veut me faire croire un conte fait à plaiſir, m'offenſe plus grièvement que je ne ſaurois le dire. Vous n'avez pas beſoin de me conſidérer avec tant d'attention. Oui, c'eſt de vous-même que je parle, Bendorf, de vous. Je ſais que vous avez dîné chez Julie. Je ſais que vous m'avez oubliée auprès d'elle, & que même vous avez rougi quand on m'a nommée. Choſes auxquelles je mettois très-peu d'importance, quand je les appris d'une bouche étrangère, mais qui me deviennent très-importantes, quand vous voulez me les cacher, & que vous cherchez à m'en impoſer. Allez, & ſi vous le voulez, ne reparoiſſez jamais devant mes yeux.

Ma chère Amélie, écoutez-moi, lui dit-il en l'arrêtant, je ſuis coupable, je l'avoue; mais pardonnez une imprudence que j'ai commiſe, pour en réparer une autre. — Vous, Bendorf, qui voulez porter le nom de mon époux, vous allez débiter mille complimens flatteurs à une

folle qui me hait & que je hais. Vous faites comme s'il vous en coûtoit beaucoup de lui faire de légères excuses, & puis vous y restez des jours entiers, vous souciant fort peu de me faire vos adieux, & voulant même me faire un mystère du temps que vous y avez passé si agréablement. Que sera-ce de l'époux, si l'amant en agit ainsi ? Quelles raisons auriez vous de recourir à l'artifice & au mensonge, si votre propre cœur ne vous disoit que vous avez été injuste envers moi ? — Adieu. Consolez-vous auprès de Julie de mon absence, & de mon côté, je m'efforcerai de revenir avec un cœur plus indifférent.

A ces mots elle le quitta brusquement, & se retira dans l'appartement voisin. En vain Bendorf voulut l'y suivre, il trouva la porte verrouillée. En vain la conjura-t-il de lui accorder encore deux minutes d'audience, il n'en obtint aucune réponse. Il jura de ne point quitter la porte ; mais un rire ironique, le rire de la raillerie la plus amère, fut tout ce qu'il entendit. Pendant qu'il se tenoit encore à cette porte, & qu'il supplioit son amante dans

les termes les plus respectueux, il entendit le bruit du carrosse qui partoit avec rapidité, comme si l'on eût craint d'être poursuivi.

Ce seroit un soin superflu que de vouloir pleinement excuser la conduite d'Amélie. Mais si l'on se représente une fille qui aime pour la première fois, dont le cœur brûle d'amour & de jalousie, & qui se voit négligée, trompée, offensée par des mensonges, dans l'instant où elle attend son amant avec la plus grande impatience, sans doute qu'elle paroîtra bien excusable.

Cependant Bendorf, qui ne se croyoit pas aussi coupable qu'elle le trouvoit, resta quelque temps immobile à la fenêtre, d'où il apperçut encore le carrosse disparoître comme un éclair. Puis s'étant jeté sur un sofa, il s'en releva promptement en s'écriant: *c'en est trop! je veux mourir, si je m'abaisse à ramper devant elle comme un vermisseau;* & tout en disant cela, il descendit l'escalier machinalement, prit le chemin du pont de l'Elbe, uniquement occupé à deviner qui pourroit l'avoir trahi auprès de son amie.

Il

Il étoit bien naturel que Bendorf, qui d'ailleurs avoit la vue très basse, ne fît aucune attention aux personnes qui se trouvèrent dans son chemin. Il heurta les passans, ou leur fit place sans voir autre chose que leurs pieds, & ne saluant personne; il rendit encore moins le salut à ceux qui le prévenoient en politesse. C'est ainsi qu'il passa auprès d'une compagnie de femmes bien mises, & il ne fut pas peu déconcerté, quand les ayant devancées de quelques pas, il entendit ces mots, accompagnés d'un éclat de rire: *non, non, nous ne voulons pas le laisser dans ses rêveries.* Ayant tourné la tête, il vit Julie & sa société, qui faisoit la promenade à laquelle on l'avoit prié de prendre part. Il s'approche de la compagnie, & demanda pardon de sa distraction.

Vous êtes tout excusé, lui répondit Julie en riant: on sait que vous êtes amoureux & savant. Il n'en faut pas davantage pour avoir droit aux distractions. Mais avez-vous déjà pris congé d'Amélie?

Oui, repliqua Bendorf à demi-voix,

pendant que Julie le fixoit & sourioit de son embarras. Elle l'invita de nouveau à augmenter la compagnie, & il accepta cette proposition avec joie. Le ressentiment qu'il avoit contre Amélie, lui rendit Julie doublement aimable dans ce moment. Quoiqu'elle eût déjà un cavalier, elle lui donna le bras de l'autre côté, & ne s'entretint plus qu'avec lui. Tout en continuant ainsi leur route, ils entendirent un carrosse rouler derrière eux, & s'étant retournés: *mais c'est votre Amélie qui arrive*, s'écria Julie. *Vîte, monsieur le chevalier, tirez votre chapeau.* Nouvelle surprise pour le pauvre Bendorf. Plus confus qu'un enfant qui a fait l'école buissonnière, & qui est découvert par son régent, il la salue, osant à peine s'en rapporter à ses yeux. Cependant il n'étoit que trop vrai que c'étoit Amélie. Elle avoit été prendre une amie, & s'étoit arrêtée quelques instans chez elle. C'étoit également son chemin de passer le pont. Elle avoit reconnu Bendorf de loin, & mettant la tête à la portière, elle lui dit d'un ton railleur: *Je me réjouis de vous voir en si bonne compagnie. Noubliez pas nos conventions.*

Tout conſpire contre moi! s'écria Bendorf, en s'oubliant ſoi-même. *Tout conſpire contre vous?* lui demanda Julie avec précipitation: *& qui donc, mon ami? Avez-vous eu quelques différens avec Amélie? ce n'eſt pas pour l'amour de moi, jeſpère.* — *Point du tout.* — *J'en ſerois au déſeſpoir. Je connois Amélie, elle eſt jalouſe comme un Eſpagnol: ſans doute n'eſt-ce que par amour; mais cependant elle l'eſt un peu trop. Votre retard chez moi vous auroit-il attiré?...* — *Non, belle Julie; d'ailleurs en vous voyant, que n'oublieroit-on pas?*

Effectivement, l'eſprit & l'enjouement de Julie diſſipèrent bientôt les nuages qui enveloppoient l'humeur de Bendorf; il s'abandonna à cette exceſſive gaieté, qui prend ordinairement la place d'un dépit ſecret. Les plaiſanteries, les jeux de mots, les traits d'eſprit ſe ſuccédèrent rapidement, & il devint plus gai qu'il n'avoit voulu le paroître. Il s'attira, de nouveau, l'approbation de toutes les dames, & fortifia en Julie le deſſein qu'elle avoit conçu de ſe l'attacher. Elle y réuſſit plus qu'elle n'avoit oſé l'eſpérer.

De retour chez lui, l'image de Julie le poursuivit par-tout; elle brilloit dans son imagination de la clarté la plus pure, tandis que celle d'Amélie ne s'y offroit qu'obscurcie par des nuages. Plus il réfléchissoit à l'aventure de ce jour, plus il se trouvoit maltraité de la part d'Amélie, & généreusement accueilli par Julie. Chaque trait d'esprit de celle-ci étoit présent à sa mémoire, & ses charmes s'y renouvelloient souvent.

Julie l'avoit prié de l'accompagner le lendemain au spectacle. *Vous êtes pour ainsi dire veuf*, avoit-elle ajouté, *& quand le soleil se cache, l'astre de la nuit ose bien se montrer. — Oh! belle Julie, je vous assure que ces astres...*

Vous me direz cela demain, Bendorf. Je vous attends à cinq heures précises.

Ces dernières paroles firent peine à Bendorf. Il ne remarqua que trop la passion de Julie, & il eut encore assez de probité pour se dire à soi-même, que malgré le petit différent qu'il avoit eu avec Amélie, il ne devoit point la nourrir. Sa soumission aux loix de la politesse, & ses propres desirs, l'emportè-

rent cependant. Il revit Julie cinq minutes avant cinq heures, ne fit pas la moindre attention au spectacle, & reconduisit son aimable compagne, ivre d'amour. Julie lui demanda s'il vouloit être d'une partie de promenade qui devoit se faire le lendemain : *je vous ai réservé une place dans notre voiture*, ajouta-t-elle, *car il faut que je vous aie sous mon inspection.* Il le promit à demi, & après s'être promené pendant deux heures dans son appartement, sans savoir à quoi se résoudre, il se dit enfin à lui-même : *cette seule fois encore !* & répéta la même comédie pendant six ou sept jours.

Cependant Bendorf n'étoit pas assez léger, pour ne pas penser à Amélie. Il y songea même avec inquiétude, & réva aux moyens de l'appaiser. Plus d'indulgence de sa part l'auroit ramené de son égarement ; mais malheureusement, elle persista dans son opiniâtreté, & ne daigna pas répondre à une lettre d'excuses qu'il lui avoit envoyée par un exprès. Cette conduite aigrit encore davantage Bendorf contre elle. L'humeur de Julie, au contraire, étoit toujours égale, ses charmes

devenoient tous les jours plus dangereux pour lui. Souvent une déclaration d'amour avoit manqué d'échapper du bord de ſes lèvres, & au moment où il s'étoit déterminé à la faire, il apprit qu'Amélie étoit de retour en ville. Ses ſentimens d'honnêteté ſe renouvellèrent avec une nouvelle force; il vola près d'elle: mais il ne fut pas reçu; il réitéra trois fois cette démarche; mais toujours inutilement.

Les rapports que l'on avoit faits à Amélie de ſes aſſiduités auprès de ſa rivale, avoient augmenté ſon reſſentiment. Elle vouloit le mettre à l'épreuve; mais il s'en laſſa bientôt, & ne fut plus frapper à une porte qu'il trouvoit toujours fermée. Julie devint la ſouveraine de ſon cœur, il ne tarda pas à lui déclarer ſon amour, dont il obtint facilement le retour, & peu de temps après, leurs cœurs furent unis par les liens les plus ſacrés.

La nouvelle de cette union étonna toute la ville; Amélie, qui s'y étoit attendue, fut la première à en féliciter Bendorf, en lui envoyant un gros paquet de lettres, avec un billet conçu en ces termes:

Il y eut un temps, monsieur, ou certaines relations avoient fait naître un commerce de lettres entre nous. Ce temps n'est plus, je m'efforcerai de l'oublier, & pour ne rien posséder qui puisse m'en faire souvenir, je vous envoie vos lettres, auxquelles j'ai joint un billet que je reçus en certaine occasion, de madame votre épouse; & j'attends de votre générosité, que vous me renvoyiez les miennes.

Signée AMÉLIE CHILDAU.

Bendorf parcourut promptement toutes ses lettres, pour trouver le billet de Julie; mais quel fut son étonnement quand il y lut ce qui suit:

Vous m'avez extraordinairement surprise, chère Childau, en me faisant demander pardon d'une bagatelle qui s'excuse d'elle-même; mais vous m'avez plus étonné encore, par la personne que vous avez chargée de cette commission. Votre Bendorf, qui, pendant que j'écris ceci, dîne chez nous, & dont je n'ai pu me dérober qu'avec peine pour quelques instans, fait certainement honneur à votre choix, par son esprit &

sa gaieté. Les éloges mérités, que tous nos convives lui distribuent, ne tarissent point. Nous lui avons porté votre santé, &, le croiriez-vous, ce berger timide a rougi & a voulu nier son amour pour vous. Daignez me pardonner, ainsi qu'à mon père, si nous vous privons aujourd'hui pendant quelques heures de sa compagnie, dans peu vous allez le posséder tout entier. Si vous partez encore aujourd'hui, comme il nous l'a dit, je vous souhaite un heureux voyage. Soyez assurée que je vous aime de l'amitié la plus tendre. Je suis, en vous embrassant en idée, votre, &c.

JULIE STILMER.

P. A. *Peut-être chargerai-je Bendorf d'un baiser de sœur pour vous. Me le permettez-vous, ma chère, ou êtes-vous jalouse?*

Bendorf parcourut deux fois ce billet fatal. Tout ce qu'il avoit trouvé d'obscur pour lui dans la conduite d'Amélie, étoit maintenant développé à ses yeux. Il comprit à présent quelle avoit été la cause de sa jalousie & de son emportement dans leur dernier entretien. Il fut à qui

il étoit redevable d'avoir été convaincu de menſonge, & il fut aſſez clair-voyant pour découvrir quel avoit été le deſſein de Julie, en écrivant ce billet.

Le pauvre Bendorf ! il n'y eut qu'un point qu'il ignoroit encore, ſavoir, s'il devoit en être ſatisfait ou mécontent. La honte de la conduite qu'il avoit tenue, & le reſſentiment de la ruſe de Julie l'affectoit vivement; mais en conſidérant que la jalouſie d'Amélie l'auroit infailliblement rendu malheureux, & ſon amour-propre juſtifiant ſans doute les motifs de la conduite de Julie, il devint beaucoup plus calme.

Pendant qu'il y réfléchiſſoit & balançoit encore, il vit entrer ſa jeune épouſe. Ses attraits & ſes graces diſſipèrent toute idée de reproche, cependant il lui montra ſa lettre; mais l'aveu ſincère qu'elle lui fit, que ce n'étoit que le deſir de le poſſéder qui la lui avoit dictée, le ſubjugua entièrement, & il finit par l'en remercier en l'embraſſant; doutant encore s'il étoit digne de tant de tendreſſe, il défia le ciel même de lui montrer un mortel plus heureux que lui.

L'insensé ! il ne songeoit pas que les femmes ont toujours deux côtés ; que l'amante & la jeune épouse ne se montrent pas d'abord telles que bientôt on les apperçoit.

Avant son mariage, Bendorf avoit tous les jours été en compagnie avec Julie, & s'étoit très bien trouvé de voler de festin en festin ; mais ces plaisirs lui furent bientôt à charge, sans compter la perte de temps. Julie se mettoit avec beaucoup de goût. Amant, il l'en avoit souvent louée ; mais époux, il soupira à la vue des mémoires des marchandes de modes qu'il lui fallut payer ; & il gémit davantage encore, quand il découvrit sa passion pour le jeu, qui lui coûtoit souvent dix ou douze louis dans une soirée.

Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de fainéans distingués. On s'y amusoit au jeu ou à la danse, & lui-même, qui n'avoit jamais eu beaucoup de goût pour les occupations de sa charge, les négligea toujours de plus en plus ; de sorte que ses revenus diminuoient à proportion que ses dépenses augmentoient. Aussi ne fut-il pas peu surpris, quand il régla

ſes comptes à la fin de la première année de ſon mariage. Il prit en conſéquence la réſolution de réformer ſon ménage ; mais cette réſolution ne fut point exécutée. Un ſeul mot de Julie, & ſon propre penchant l'entraînoient toujours de nouveau, & il vécut ſi ſplendidement pendant cinq ans, qu'à la ſixième année, il n'avoit plus d'autre revenu que la modique penſion de ſa charge, malgré la dot conſidérable que Julie lui avoit apportée en mariage.

Si le beſoin le fit gémir en ſecret ; Julie de ſon côté en étoit encore plus affectée. Plus d'argent pour le jeu, plus de ducats pour acheter une robe à la mode. Cette ſituation étoit trop déſolante pour que madame Bendorf ne penſât pas aux moyens d'y remédier. Dans une capitale abondamment pourvue de voluptueux riches & déſœuvrés, une jeune femme belle & vaine, ne manque pas de reſſource. Le comte de Starberg avoit le bonheur de plaire aux femmes ; ſa brillante fortune lui donnoit ce ton d'aſſurance qui en impoſe à la plupart ; complimens fades, perſifflage ridicule, tout ce

qu'il disoit étoit trouvé charmant : depuis long-temps le comte avoit desiré faire sa cour à la jeune Bendorf, mais toujours inutilement. Maintenant on paroissoit l'accueillir. Starrberg profita de son bonheur ; de riches présens devoient faciliter sa victoire, & qui sait, si l'on ne pensoit pas déjà à se rendre? quand un accident imprévu détruisit son espoir.

Quoique Bendorf sentît bien que son épouse étoit l'unique cause de son malheur, il continua cependant à l'aimer avec une fidélité inviolable. Les desseins du comte n'échappèrent pas à son œil clair-voyant, il en fit les plus tendres reproches à Julie, & elle fut encore assez raisonnable pour les écouter, & changer de conduite. Elle jeta les bras autour du cou de son époux, lui jura que sa fidélité pour lui n'avoit jamais souffert la moindre atteinte. *Vous m'êtes toujours aussi cher*, ajouta-t-elle, *qu'au moment où l'espoir de vous enlever à Amélie prit naissance dans mon cœur. Vous faites seul mon bonheur & ma gloire ; vous êtes tout pour moi, & vous le serez constamment. Mais, cher Bendorf, fiez-vous à ma vertu & à*

ma prudence; ce fat prodigue la magnificence, & sans nous compromettre, je saurai en tirer parti.

Non, ma chère Julie, s'il faut que l'un de nous ait recours à la ruse & aux artifices, pour soutenir une vie misérable, moi seul je veux m'en charger. Voici quatre cents écus, disposez-en. Que la moitié serve à vos plaisirs, le reste à nos besoins.

Julie fut surprise. Quatre cents écus! depuis long-temps elle n'avoit vu une somme si considérable entre les mains de son époux, & elle étoit bien éloignée de la lui supposer pour le moment. — *Mais dites-moi donc, cher époux, d'où avez-vous tant d'argent?* — *Que cela ne vous inquiète pas, ma chère, prenez & employez-le; mais à condition que dès ce moment vous refuserez tout accès au comte.* — *De grand cœur, mon cher ami.*

Elle appella un domestique pour avoir son écritoire, mais l'officieux époux fut lui-même la chercher. Elle écrivit au comte que l'on remarquoit ses desseins, & qu'on les mépriſoit, & lui renvoya le dernier présent qu'elle en avoit reçu. Celui-ci ne fut pas peu surpris d'un billet

aussi inattendu. Se croyant près de la victoire, il avoit déjà dépeint tous les attraits de Julie à une douzaine de ses amis, & il ne se consola de ce contre-temps qu'en s'écriant : *c'est une roturière. !*

Cependant Bendorf & son épouse vécurent de nouveau pendant quelques semaines dans la plus douce ivresse. Julie fit passer une partie de son argent aux marchandes de modes, & eut l'agrément d'avoir trois fois dans une semaine, une compagnie de quinze personnes à dîner. L'inconsidérée ne songeoit pas que cette dépense pouvoit être bien fatale à son époux. Elle auroit cependant dû le soupçonner; & ses soupçons, malheusement, n'auroient été que trop fondés.

Bendorf avoit l'administration d'une caisse d'épices dugreffe où il travailloit, & jusque-là il l'avoit fidellement administrée. Ses propres besoins les plus urgens ne l'auroient jamais porté à y mettre la main ; mais la jalousie fut plus forte que le besoin. Il tira cette somme de sa caisse, dans le dessein de l'y remettre bientôt ; mais il fut hors d'état d'exécuter son dessein, & le terme où les quatre

cents écus devoient se payer étant approché, il se vit obligé de recourir à des emprunts sur lettres de change, & il eut le malheur de tomber entre les mains d'usurier avides & impitoyables, qui cherchèrent à gagner d'autant plus sur les intérêts, qu'ils risquoient de perdre le principal.

Bendorf résolut mille fois de réformer sa maison; mais la crainte de perdre l'amour de sa femme anéantissoit sa résolution: vouloit-il lui faire quelque représentation, la plus légère caresse le désarmoit. Il passoit la nuit dans des inquiétudes inutiles, & le lendemain matin il signoit une nouvelle lettre de change.

Ce train de vie ne put durer longtemps. Semblable à un torrent qui a rompu les digues qui le retenoient, la misère, qu'il n'avoit fait que reculer de quelques jours, par des moyens plus terribles encore, vint l'assaillir tout d'un coup. Il essaya encore d'emprunter, mais il ne trouva plus de créancier. Ce fut en vain que Julie lui demanda de l'argent, il ne put lui en donner. Plus de table, plus de jeu, & cette réforme ayant

augmenté la défiance de ſes créanciers, ils le preſſèrent de tous côtés; & le pauvre Bendorf ſe vit à la veille d'être condamné par corps, & de perdre ſa charge, d'après les loix du pays, s'il ſe trouvoit inſolvable.

Un jour que ſa femme s'étoit retirée dans ſon cabinet, en prétextant des maux de tête, & en le priant de la laiſſer repoſer quelque temps ſans la troubler; il étoit ſeul dans ſa chambre, plongé dans cette inſenſibilité que produit l'extrême misère. Tout-à-coup Weller, le dernier de ſes amis qui lui étoit reſté attaché, entra chez lui en criant: *cher ami! il faut fuir! dans deux heures au plus tard vous ſerez arrêté. J'en ai vu le décret entre les mains d'Erlach, le plus inhumain des avocats. Il s'imagine, je ne ſais pourquoi, que nous ſommes brouillés, & il a cru me faire plaiſir, en me montrant ce papier fatal. Fuyez, je vous en conjure. Vous trouverez dans cette bourſe tout l'argent dont je peux me paſſer pour le moment. Prenez-la, qu'elle ſerve à vous ſauver!*

Bendorf fut long-temps immobile. Son ami le preſſoit en vain; tout ce qu'il en

put obtenir pour réponſe, fût qu'il en parleroit à ſon épouſe. Il courut à ſon cabinet, mais il n'y trouva perſonne. Il l'appella par toute la maiſon, mais aucune voix ne lui répondit. *Qu'eſt-ce que cela?* s'écria-t-il enfin, tranſporté de colère & de rage, & s'avançant avec fureur vers la fille-de-chambre de Julie, il l'effraya tellement, qu'elle ſe jeta toute tremblante à ſes pieds, & lui avoua que ſa femme n'étoit pas malade, mais qu'elle étoit ſortie. — *Et où eſt-elle allée?* — *Parler à une perſonne qu'elle a déjà été voir pluſieurs fois au même endroit. Et qui eſt cette perſonne?* — *Le comte de Starrberg.*

A ce nom il tomba à la renverſe, comme s'il eût reçu un coup de poignard dans le cœur; puis s'étant relevé, il ſe frappa la tête à grands coups. Ce ne fut qu'après quelques minutes qu'il recouvra l'uſage de la parole, & s'écria: *c'en eſt fait! j'ai tout perdu pour l'amour d'elle, & elle me déshonore & me trahit! dois-je l'attendre & la punir? l'infidelle doit-elle mourir de ma main? Non, que la pauvreté, la honte & les remords de ſa conſcience la puniſſent! que le juge qui m'a ſi*

sévèrement châtié pour des imprudences, soit aussi le sien !

Et bien, soit, continua-t-il après quelques instans. *Providence éternelle ! je te remercie maintenant de me les avoir enlevés ces deux enfans dont je pleurai la mort. Je n'aurai pas à violer les devoirs de père. Je trahis dans ce moment les devoirs de l'époux ; l'infidelle ne mérite pas d'être apellée ma femme. Je remplirois volontiers les obligations de débiteur & de citoyen, si mon indigence me le permettoit.* — En disant ces mots, il saisit la main de son ami, & emportant le peu de bijoux qui lui restoient encore, il se précipita hors de sa maison. Dans moins d'un quart d'heure il fut à cheval, & quitta sa patrie pour toujours.

Mais en fuyant il s'arrêta un moment devant la maison où demeuroit Amélie. Elle étoit mariée depuis long-temps à un homme digne d'elle. Epouse fortunée, mère tendre & amie sincère, elle jouissoit de l'estime de tous les honnêtes gens. Elle avoit oublié le chagrin que Bendorf lui avoit causé ; mais elle plaignoit sincèrement son sort, & se fit souvent

des reproches de sa jalousie. Bendorf en regardant cette maison, se dit avec douleur : *c'est là que j'étois autrefois ! heureux, dans les momens que j'y passois, plus heureux encore, par l'espoir d'un avenir fortuné. Maudit soit à jamais l'instant où une malheureuse poignée de coquilles, jeté par étourderie, me fit perdre tout le bonheur de ma vie !*

Il n'en put dire davantage, des larmes coulèrent de ses yeux, il hâta sa fuite, & traîna sous un ciel étranger, dans l'obscurité & dans l'indigence, le reste d'une vie misérable.

MÉMOIRES

DE M. LE MARQUIS

DE SAINT-FORLAIX,

En quatre Parties, 1770;

Par M. FRAMERY.

L'AUTEUR de ces mémoires a donné au théâtre italien quelques bagatelles lyriques; la seule qui soit connue, c'est la *Colonie*, grace à la brillante musique de Sacchini : il a publié aussi en société, avec M. Panckoucke une traduction, du *Roland furieux* de l'*Arioste*. Le roman que nous offrons au public, peut être regardé comme la plus considérable de ses productions, & comme celle qui fait le plus d'honneur à ses talens.

Cet ouvrage est fondé sur les principes respectables de la raison & de la vertu. L'intérêt qu'on y prend par-tout réveille l'amour-propre dans les ames honnêtes. Elles se retrouvent avec goût, pour ainsi dire, dans des personnages dont les maximes sont si conformes aux leurs; & d'après ces réflexions & ce sentiment intérieur, elles oublient que les aventures qui leur sont présentées ne sont pas tout-à-fait assez naturelles pour mériter d'entraîner l'imagination. Elles jouissent ou souffrent sans trop examiner la cause

de leur plaisir ou de leur peine; & voilà l'avantage de toutes les productions romanesques qui auront l'honnêteté pour but.

Les personnages ont tous leur caractère particulier, qu'ils conservent jusqu'à la fin, ou du moins jusqu'au moment de la catastrophe. Alors ceux qui ont mérité d'éprouver un sort contraire à celui que doit se promettre la vertu, connoissent les remords, & finissent dans le tourment de se juger eux-mêmes.

Ces personnages n'en seront que plus intéressans dans leur marche particulière, si nous les faisons d'abord connoître; & c'est par-là que nous allons commencer.

Le marquis d'Ernance est un homme de qualité rempli d'honneur, que ses parens avoient destiné à suivre les traces de ses ancêtres dans la voie des armes; qui fut arrêté par l'amour dès ses premières campagnes; qui regrette tous les jours de sa vie d'avoir préféré les plaisirs tranquilles de l'hymen, à l'éclat de la gloire, & n'en est que plus attaché aux maximes de l'honneur; sentiment un peu outré en lui, mais qu'il envisage comme une espèce de réparation publique du scandale de sa foiblesse.

Julie, fille du marquis, est une jeune personne de la plus heureuse figure. La

candeur, la raison, la docilité, forment son caractère. Ses maximes sont sévères, quoiqu'elle puisse avoir des sentimens très-tendres; & lorsque ces sentimens viennent à entrer dans son cœur, loin d'y balancer le devoir, dans quelque situation qu'elle se trouve, ils lui restent toujours si subordonnés, qu'on peut l'accuser d'un peu de pruderie.

Corsange, frère de Julie, est un affreux scélérat. Les événemens le feront mieux connoître.

Le marquis de Saint-Forlaix, est un homme de ving-deux ans, dont les avantages & les qualités ne laissent rien à desirer pour lui que son bonheur. Il devient l'amant de Julie dès qu'il la connoît; & il prouve chaque jour, depuis ce moment, que l'on peut mériter le cœur d'une femme charmante & sublime. Les maximes de l'honneur, les tourmens, les transports de l'amour, forment son caractère & sa situation générale. Il a beaucoup à souffrir, beaucoup à sacrifier, pour se rendre supérieur aux événemens qui vont sans cesse l'accabler. Il suffit à tout; il est un modèle de raison, d'honneur & d'amour,

ſans jamais étonner l'eſprit inſtruit, qui meſure les forces d'un homme qui a des principes. Il eſt toujours ſupérieur, ſans jamais paroître trop grand.

Henriette de Saint-Forlaix, ſœur du marquis, eſt une jeune perſonne très-vive, très-ſenſible, qui a nourri dans le couvent des idées du monde très-favorables au développement, &, ſi l'on peut le dire, au deſpotiſme des paſſions. Le vice, rigoureuſement défini, ne pourra rien ſur elle; mais il ne pourra rien contre l'amour s'il s'empare une fois de ſon cœur; & il s'en emparera dès qu'elle verra Corſange, qui vit à Paris depuis quelque temps, que les vœux de ſa mère appellent auprès d'elle, & dont les terres ſont très-voiſines de celles des parens d'Henriette. Une paſſion, dont elle ne verra pas le danger, lui cauſera des maux ſans remède. Elle aimera toujours aſſez, pour ne pas ſouhaiter d'aimer mieux, même en mourant victime de ſa paſſion. Les perſonnes qui ne connoiſſent pas aſſez le pouvoir ſans bornes de l'amour, attribuèrent à la fermentation de ſes ſens, l'égarement de ſa raiſon & l'oubli de

ſes devoirs. Les eſprits plus éclairés, en condamnant ſa foibleſſe, lui épargneront le reproche qu'on ne doit faire qu'au vice, & ne confondront pas la nature avec le libertinage.

M. de Prèle, oncle & tuteur du marquis, eſt un homme d'eſprit froid, auſſi éloigné de l'inſenſibilité que de la foibleſſe. Il s'eſt fait un ſyſtème d'indifférence, dont il pourra s'éloigner ſans être inconſéquent. Les ſentimens prirent trop d'empire ſur lui; il voulut ne plus rien aimer, pour s'épargner les peines que l'on doit craindre de tout attachement; mais il cédera encore à la nature & à la juſtice lorſqu'elles reclameront ſon cœur, en faveur d'objets dignes de ſon eſtime & de ſa pitié.

La maréchale d'Eſs, eſt une femme hardie, paſſionnée, libertine, puiſſante à la cour, intrigante à la ville. Recherchée, ſollicitée, employée, mépriſée partout. De pareilles femmes échappent, pour ainſi dire, au pinceau. Il faut les faire agir pour les faire connoître. Leurs actions peuvent ſeules les repréſenter exactement.

Voyons

Voyons à préſent le développement de ces différens caractères, dans les événemens qui vont ſe ſuccéder.

Le marquis de Saint-Forlaix avoit été envoyé à Paris, pour y ſolliciter un régiment. Parmi les perſonnes à qui il étoit adreſſé, la maréchale tenoit le premier rang. La lettre dont il étoit chargé pour elle étoit preſſante; ſa figure étoit une meilleure recommandation. Il lui eſt préſenté par le duc de ***; & elle donne d'abord les plus grandes eſpérances, & quelques craintes à un homme jeune, tendre & délicat, qui déjà a vu Julie d'Ernance, & pour qui une femme ſans mœurs doit être une eſpèce de monſtre. Oh! je ſais ce que c'eſt, dit-elle, j'ai entendu parler de lui. C'eſt ce jeune homme qui demande un régiment: vraiment il eſt bien fait pour être colonel; il eſt de la plus jolie figure du monde, d'une taille charmante & tout jeune. Qu'eſt-ce que vous avez? vingt ans. — J'en ai vingt-deux, madame. — Vingt-deux ans! mon Dieu, comme il eſt frais! je parie qu'il danſe à merveille. Vous n'avez peut-être pas encore été au bal,

depuis que vous êtes ici? il faut que vous m'y donniez la main. Les beaux yeux qu'il a! M. le duc, oh! il faut qu'il soit colonel.

Alors elle me fit approcher d'elle, continue le marquis.... Mais comme vous êtes coëffé, dit elle, cela ne vous va point du tout; il faut prendre plus de soin de vous, si vous voulez faire votre chemin dans le monde. M. le duc, avançons ce jeune homme-là, il promet beaucoup. Colonel à ving-deux ans; (car je veux qu'il soit colonel) mais s'il se comporte à l'armée comme il le doit, & comme je ne doute pas qu'il ne fasse, toutes nos femmes se l'arracheront à son retour. Pour moi, je vous dis que j'en ai la plus grande idée, j'en raffolle; mais il faut qu'il se coëffe mieux que cela.

Voilà un caractère assez bien dessiné, & une femme qui n'attend pas qu'on l'étudie pour la connoître. Ce ton brillant du vice peut éblouir un jeune homme dont l'ame est déjà corrompue; mais il intimide ou révolte celui qui sent que le desir sans respect, & le triomphe sans combat, ne sont que l'aviliſſement de deux êtres qui

se mépriseront, après avoir cédé à leur brutale fantaisie. Le marquis fait cette réflexion, & la maréchale est jugée sans retour; car il a déjà le cœur rempli de l'image de Julie d'Ernance. Sa conduite avec cette femme fera une suite de sa disposition. Il dissimulera autant qu'il pourra, parce qu'il doit obtenir le régiment qu'il sollicite; mais la maréchale, dont l'œil est un éclair, en dissimulant à son tour pour le servir, & en l'obligeant sans le séduire, n'en sentira que mieux l'irrégularité de sa conduite envers elle, & l'outrage fait à ses appas. Bientôt elle ne peut plus se le cacher, & elle commence à en connoître la cause. Elle est invitée à dîner chez la comtesse d'Ernance, & elle s'y trouve avec le marquis. Toutes ses agaceries, toutes les preuves qu'elle lui donne de son ardeur à le servir à la cour, ne peuvent obtenir que ces mots polis, & ces regards équivoques qui satisfont si mal une femme qui regarde comme si naturel, le prix dont elle veut voir payer ses soins. Emportée par une fureur jalouse, & paroissant ne céder qu'à l'amour, elle le tire à l'écart pendant qu'on

prenoit le café, & il entend ce ſingulier diſcours. — Mon bon ami, je vous veux du bien. Il y a ici une petite fille qui ne vous convient point du tout; je vous en avertis parce que vous êtes jeune; vous pouvez vous y attacher ſans en ſentir les conſéquences. Cela vous réſiſteroit, ſe feroit valoir, & puis vous entraîneroit juſqu'au mariage. Prenez-y garde. Ce ne ſeroit pas encore le pire, car on peut ſe marier quelquefois; mais voyez un peu dans le monde ce que deviennent tous les mariages de jeunes filles qui n'ont vu que leur couvent; elles deviennent des monſtres de coquetterie. Il eſt dur pour un mari d'avoir une femme coquette, ſur-tout ſi elle eſt jeune. Ce n'eſt pas ce qu'il vous faut; laiſſez-moi faire. Venez me voir ſouvent; je ſuis quelquefois bonne à conſulter. Il faut d'abord ſonger au régiment. Comptez ſur moi; vous y parviendrez ſûrement. Mais ne voyez pas ſi ſouvent cette petite Julie.

On ne s'attend pas à trouver le marquis fort docile à cette leçon, plus épris de jour en jour, & doutant preſque d'être

aimé, il éprouve un chagrin qu'il cache mal, & que Corſange pénètre aiſément. Celui-ci feignant pour lui une amitié dont il n'eſt pas capable, une pitié dont il n'eſt pas ſuſceptible, propoſe de lui ménager un tête à tête avec ſa ſœur, dont il pourra tirer un aſſez grand avantage, pour ne conſerver aucun doute; *s'il ſait ſe conduire en homme du monde.* On entend ce que cela veut dire, de la part d'un homme comme Corſange, cela dit tout. Le marquis accepte ſans balancer, parce qu'il ne prévoit pas qu'il ſera aſſez foible, aſſez téméraire & aſſez malheureux pour offenſer un objet qu'il reſpecte. Il croit qu'un aveu tendre bornera tous ſes vœux, & que le deſir de l'obtenir eſt le ſeul qui puiſſe l'animer auprès de Julie.

Le tête à tête a lieu, le reſpect eſt oublié; mademoiſelle d'Ernance eſt offenſée, non pas grièvement, mais aſſez pour mépriſer un cœur qu'elle croit plus animé par le vice que par le ſentiment.

Le repentir eſt d'abord inſuffiſant pour réparer de pareilles fautes. Le marquis le ſent, & croit devoir ſe condamner au tourment de l'abſence. Il venoit tous

les jours dans cette maison, & l'on pensoit à lui pour former le lien le mieux assorti. Madame d'Ernance le crut malade; un domestique est envoyé chez lui; on le trouve prêt à sortir; un billet d'invitation pour le lendemain suit cette missive; il renferme des reproches. Il faut s'y rendre, dit-il; oui, il faut saisir l'occasion de se rapprocher d'un objet loin duquel je ne peux plus vivre, & près duquel il me sera doux de souffrir.

Je me rendis à l'instant chez madame d'Ernance. Corsange étoit parti pour rejoindre son père qui l'appelloit depuis long-temps; sa mère l'aimoit à l'idolâtrie, & paroissoit accablée de son départ; la tendre Julie ne pouvoit manquer de partager ses sentimens; j'avois moi-même un assez grand sujet de tristesse. Tout contribuoit donc à redoubler le lugubre de la scène; je devois y gagner.

Ce calme morne, ces mots jetés de loin en loin, prononcés d'une voix basse & altérée, laissent dans l'ame une certaine langueur qui la dispose à la tendresse. La colère est un sentiment vif, animé; on n'en a guère quand on est triste.

C'étoit l'état où j'eusse voulu mademoiselle d'Ernance, & dans lequel cette circonstance la mettoit.

Une autre s'y joignit. On parla beaucoup de Corsange pendant le dîner. Sa mère pleura; Julie eut aussi les larmes aux yeux. Vous jugez combien ces pleurs m'étoient favorables. Madame d'Ernance faisoit retomber sur sa fille les marques de tendresse qu'elle avoit coutume de prodiguer à son fils. Julie étoit reconnoissante; encore un sentiment pour moi. La joie intérieure qu'elle ressentoit de ces caresses peu ordinaires, ne laissoit pas de place dans son ame, à quelque sentiment d'aigreur. Quand on est heureux, le cœur est disposé à l'indulgence.

Madame d'Ernance voulut être seule, elle nous engagea à faire un tour de jardin. Je vis le trouble & l'embarras dans les yeux de Julie. Je ne savois qu'en augurer. Je la regardai, pâle & tremblant, attendant son consentement ou son refus, comme mon arrêt. Elle me regarda aussi; elle rougit. Un sourire involontaire, & même imperceptible, paroît un moment

sur ses lèvres. Mais le sérieux de l'indifférence le fait bientôt évanouir.

Julie accepta ma main. Sous quel prétexte s'en seroit-elle dispensée auprès de sa mère, qui devoit ignorer notre querelle? l'air détaché que je lui remarquois m'inquiétoit. Mon embarras fut aussi long que cruel. Nous avions déjà fait plusieurs tours d'allée que nous ne nous étions pas encore dit une parole.

Je rompis le premier le silence ; ce fut par les choses les plus indifférentes que je pus imaginer. Tant que je n'avois rien dit, en proie à mille sentimens divers, mon ame avoit été plus agitée qu'affectée, plus tourmentée qu'attendrie. Les mots que je prononçai, tout indifférens qu'ils étoient, lui donnèrent une disposition nouvelle. Ma voix s'altéra, s'éteignit, & ne forma plus que des sons inarticulés. Tous mes sentimens, concentrés en moi-même, ne purent exprimer que la douleur amère, dès qu'ils tentèrent de se manifester. Mes yeux s'emplirent enfin de larmes, & mes soupirs furent malgré moi des sanglots. Je m'arrête, les yeux baissés, n'osant ni la regarder, ni la rendre

témoin de mon état. Elle s'arrête auſſi, me fixe aſſez long-temps, paroît m'examiner avec attention, puis elle s'aſſied. Mes yeux ſont alors plus à portée de la voir ſans ſe lever; je les dirige vers elle. Je vois à travers les larmes qui les obſcurciſſent, qu'elle me regarde encore. Son air n'eſt ni celui de la tendreſſe, ni celui du courroux, ni celui du mépris, ni celui de la pitié. Il n'eſt que ſérieux; il n'eſt que celui de la raiſon. Je m'aſſieds à côté d'elle.

« Pourquoi pleurez-vous ? » me dit Julie d'un air ferme, tranquille & doux. Le ſon de ſa voix achève de me pénétrer. Un tranſport ſoudain & violent s'empare de moi. Je me jette avec avidité ſur une de ſes mains pour la ſaiſir.... mais comme ſi c'eût été une profanation, je m'arrête, je me retire tout-à-coup, avec ce reſpect qu'on a pour les choſes ſacrées; cependant la main de Julie ne s'étoit point retirée.

Je crois qu'elle ſourit encore de mon action & de mon embarras. Elle ajoute, d'un air plus doux que la première fois: « Ne voulez-vous pas me dire pourquoi

vous pleurez?.... » Je pleure parce que je suis coupable, parce que je vous ai offensée;..... puis je me jette à ses genoux, non plus avec cette ardeur, cet emportement audacieux d'un amant téméraire qui veut émouvoir & séduire par le faux extérieur de la soumission, mais avec cette humilité respectueuse d'un criminel qui demande sa grace, en s'avouant indigne de l'obtenir.

Quelque fût le motif de cette posture, elle ne parut pas lui déplaire. « Ces transports vous sont bien familiers, dit-elle encore en y joignant l'ironie. On voit que vous les employez souvent.... mais je vous prie d'en réserver l'usage pour d'autres, & d'en perdre l'habitude avec moi. »

Je l'avois laissé dire, tant j'étois confondu. Je m'étois relevé à ces premiers mots.... « O Julie, comme vous me jugez! ce fut tout ce que je pus répondre. Elle me fit rasseoir, en me disant: tâchez de vous modérer, de n'oublier ni vous, ni moi, & de m'entendre; » puis elle continua:

« Il est si commun de dire à une femme qu'on l'aime, que ce n'est plus ni un

outrage à sa vertu, ni un dessein sur son cœur. Je me suis faite avec peine à ce ridicule usage; mais enfin je m'y suis faite. Une chose cependant à laquelle je ne m'accoutumerai jamais, c'est d'entendre ces discours de la bouche d'un homme que j'ai cru jusqu'alors estimable. Je n'ajouterai pas combien je suis plus révoltée de lui voir employer des moyens plus odieux encore. J'ai des parens. Si quelqu'un prétend à m'obtenir, c'est à eux qu'il faut me demander. Je ne puis rien pour moi.

Si l'on prétendoit à mon cœur, je sais qu'il dépend de moi seule; mais c'est à ma mère seule que je pourrois rendre compte de ses sentimens, & non à un amant emporté qui s'oubliroit assez.... M. de Saint-Forlaix, écoutez bien ceci: que des inconséquens me parlent d'amour, ils sont venus à bout de m'en faire rire. Que des hommes qui paroissent plus solides aient cette témérité, ils m'offensent. Je suis muette à leurs discours, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ce qui peut m'engager à les entendre. Il n'y a qu'un moyen pour cela, & je vous l'ai dit, &c.

Cette leçon pénètre un homme qui n'a besoin que d'un mot pour connoître & ses devoirs & son bonheur. Il fait les démarches nécessaires pour s'assurer l'objet de ses desirs & le prix de son repentir. La main de mademoiselle d'Ernance lui est promise. Déjà le régiment lui a été accordé; & l'hymen prépare avec l'amour, la fête brillante qui doit marquer le plus beau jour de sa vie.

Nous avons dit que Corsange, frère de Julie, étoit allé rejoindre le marquis d'Ernance, son père. La terre de ce seigneur étoit voisine de celle de Saint-Forlaix, où la tendre & vive Henriette, sœur du marquis, vivoit avec sa mère. Corsange couvroit tous les vices du cœur, des dons les plus aimables. Hélas! ses dons heureux sont toujours exclusifs auprès d'une jeune imprudente! Ce prestige séduit jusqu'à sa raison; elle croit qu'un homme aimable est toujours injustement accusé; & qu'un beau corps garantit une belle ame. Celui-ci a cependant été déjà puni par une retraite de deux ans, de quelques fautes qui doivent en faire craindre de plus grandes. C'est justement ce qui

fonde la confiance d'Henriette. Elle croit qu'avec le fond de sensibilité que ses manières annoncent, & que ses yeux garantissent, on doit toujours être corrigé quand on a été puni.

Corsange profite d'une prévention si favorable & si funeste. Ses soins sont d'autant plus ardens, qu'il craint toujours que des conseils ne viennent arrêter les mouvemens d'un cœur prêt à se donner; & ce cœur naïf & vrai se donne d'autant plus aisément, qu'il est trompé par le motif d'une ardeur qui l'enchante. Le scélérat qui médite la séduction la plus complète, conçoit toute la rigueur & tout le mépris de son père pour lui. Il sait que jamais la main d'Henriette ne lui sera accordée, s'il n'emploie, pour l'obtenir, que les moyens établis par l'usage; il songe à se l'assurer en abusant de l'ascendant que l'art lui donne sur un cœur qui ne connoît que la nature, & sur des sens trop disposés à s'abandonner au délire de l'amour. Il suit sa coupable entreprise; il alloit triompher. Henriette peint elle-même le danger auquel elle est exposée, dans une lettre adressée à Julie, son amie

de couvent; & elle le peint de manière à faire soupçonner toute sa foiblesse, lorsque ce danger renaîtra. Corsange étoit seul avec moi au milieu des transports de sa tendresse; il me laissoit entrevoir des desirs plus ardens, qui ne pouvoient manquer d'exciter les miens. Je ne sais s'il s'en apperçut, ou si sa passion devint enfin si violente, qu'il ne lui fût plus possible de la contenir; mais il osa me presser .... j'entendis ce qu'il vouloit; & mon cœur déjà trop foible, eut à peine assez de force pour le refuser. Il ne se rebute point. Il me dérobe & multiplie toutes les faveurs que l'amour innocent permet, & que je lui avois accordées, parce que j'y trouvois moi-même une douceur. Il me serre dans ses bras, & ferme de ses lèvres ma bouche qui veut le gronder.... O Julie! connoissois-je le danger de ces faveurs? Corsange étoit maître de moi; il eut obtenu tout ce qu'il eût osé ravir. J'allois peut-être cesser d'être digne de ma Julie, lorsque nous entendîmes du bruit. Corsange se remit bientôt de son trouble. Pour moi, je ne pus si facilement rappeller mes sens égarés,

Même à l'instant que je t'écris ce détail, la même émotion s'empare de mon ame; je vois encore les yeux de Corsange fixés sur les miens; je sens ses bras me presser contre son cœur; son haleine pure & douce vient se mêler à la mienne, & sa bouche.... il semble que mon ame soit attachée à chaque soupir que cette idée m'arrache, &c.

Le projet de Corsange est soupçonné par son père; car ce père, qui le mépriſe, ne le croit pas capable d'avoir une vraie passion. Il voit dans Henriette une victime qu'il doit soustraire au malheur de s'unir avec un mal-honnête homme; & il fait partir son fils, malgré lui-même, pour M***, où il s'embarquera pour se rendre aux îles.

Ce départ est un coup de foudre pour les deux amans. Corsange n'en est point accablé. Il conserve assez de courage & de présence d'esprit pour s'évader. Il revient pendant la nuit auprès d'Henriette, & il consomme le crime qu'il a médité. Il lui propose la fuite après la honte. Elle consent à le suivre; mais il faut s'assurer une existence. La nécessité parle; les projets les plus horribles ne l'effraient

plus. Il entre sans crainte & sans remords dans la carrière des crimes ; & il viendra enlever Henriette, lorsqu'ils l'aura mis à l'abri des besoins.

Tout ce qu'il se promet depuis ce moment est affreux, il le consigne dans une lettre que reçoit M. d'Ernance, la veille du jour où devoient être célébrées les noces de sa fille avec Saint-Forlaix. Il est nécessaire de rapporter cette lettre, à laquelle nous pourrions suppléer, comme historiens, mais nullement comme moralistes. Ce sont de ces tableaux qui élèvent quelques romans au premier rang de la littérature, comme ouvrage de mœurs. Le jeune homme, dont l'ame n'est pas assez timorée, & qui doit craindre de s'oublier dans l'ivresse des passions, ne lira pas un mot de ce terrible écrit, sans sentir palpiter son cœur.

CORSANGE A SON PÈRE.

D'un abyme affreux où m'ont jeté mes crimes, prêt de le quitter pour jamais avec la vie.

VOILA ce que vous avez craint. J'ai rempli la mesure des forfaits ; ils ont eux-

mêmes comblé celle de ma honte. Un cachot obscur, des chaînes, des remords, suivis d'une mort infame, voilà mon partage désormais. Plus d'honneur, plus de gloire, plus d'espoir d'être heureux, ni de faire le bonheur des autres. J'ai perdu tout en renonçant à la vertu..... O Dieu! j'ose t'implorer encore. Toi seul me restes en ces momens affreux. Détourne tes yeux de mes crimes, pour les jeter sur mon seul repentir. Tu ne saurois refuser le pardon, quand tu ordonnes l'espérance.

Et vous... vous que je n'ose nommer depuis que je me suis rendu indigne des titres qui m'attachoient à vous... écoutez le détail de ma vie criminelle, écoutez-le pour me haïr encore plus... mais pour me pardonner. Etoit-ce-là le compte que je devois avoir à vous rendre ? grand Dieu ! puisque je n'ai pas rougi de commettre tant d'horreurs, donne-moi du moins la force de les avouer.

L'instant de mes premiers forfaits a décidé du reste de ma vie. Mon aveugle mère a cru ménager ma foible jeunesse, & l'a conduite à l'échafaut. Dieu juste !

détourne loin d'elle les maux que son amour excessif a rassemblés sur ma tête ! elle a voulu me conserver, & n'a fait que précipiter ma perte. Deux ans du château de S***, ont été la seule punition à laquelle elle ait pu consentir. Punition foible & dangereuse ! il la falloit entière, ou il n'en falloit point.

L'âge, les réflexions, le malheur, concoururent à mûrir mon esprit sans corriger mon cœur. J'interrogeai mon caractère, & je connus qu'il étoit impatient, farouche, impétueux. Je conçus que je devois paroître l'enchaîner, si je voulois qu'il fût en effet libre ; qu'il falloit cacher mes passions, aux yeux des hommes, pour les satisfaire impunément dans l'obscurité. Je m'étudiai donc à me rendre maître de mes premiers mouvemens ; & je me parai de la douceur la plus insinuante. Ce ne fut que pour mes affections, quand elles avoient un air de pureté, que je conservai la violence de mon tempérament. Mon ame étoit si corrompue, qu'un an suffit à cette étude. J'employois l'art jusque dans mes emportemens, que je savois toujours faire interpréter à mon

avantage. Je me glorifiois alors de cette ſcience funeſte : maintenant je l'abhorre, mais il n'eſt plus temps. Mes gardiens furent les premiers à s'appercevoir de mon changement : ils vous en parlèrent. Ma mère me crut corrigé ; elle pleura ; vous vous attendrîtes, & je fus libre.

Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut d'établir dans le monde où j'entrois, la confiance de mon nouveau caractère. Je vins à Paris ; j'y fis des connoiſſances ; elles étoient dignes de moi. Il ſemble que les méchans ſe devinent. De pareilles liaiſons ne pouvoient manquer de ranimer & de fortifier mes premiers penchans ; elles rendirent encore ma diſſimulation plus néceſſaire. Ce fut ſous ſon maſque que je m'y livrai avec toute l'ardeur dont j'étois capable. Ce n'étoit pas aſſez que ſon voile impénétrable couvrît mes défauts, il me falloit un homme vertueux dont l'éclat m'aidât à les cacher encore mieux. Le haſard m'offrit Saint-Forlaix. L'amitié l'unit bientôt à moi ; & mon vil intérêt déguiſé parut lui répondre par un ſentiment ſemblable. O Saint-Forlaix ! que vous méritiez peu

les maux affreux que j'ai versés sur vous, & sur votre respectable famille ! Dieu, c'est en voyant ces crimes, que je désespérerois de mon pardon, si je comptois moins sur ta bonté infinie !

Je sentis donc que ce n'étoit qu'à l'ombre du nom & de la réputation d'un homme comme Saint-Forlaix que je pouvois paroître dans le monde. Je voulus ou me sauver par lui, ou le perdre avec moi. J'avois vu sa sœur quelques instans après ma sortie du château de S***; sa beauté m'avoit frappé. Le desir de posséder ses charmes, & sur-tout ses biens, étoit entré dans mon cœur. Je m'apperçus que Saint-Forlaix, de son côté, s'étoit épris de Julie. Je voulus faire servir cette passion à mes desseins. Je ne négligeai rien pour en faire naître une pareille dans l'ame de ma sœur, & pour augmenter celle de son amant. Quand je crus être parvenu à mon but, je leur ménageai une entrevue secrète, & je voulois que Saint-Forlaix devînt heureux. Julie & lui auroient alors entièrement dépendus de moi, & j'espérois bien abuser de cet empire. Mais ma sœur fut digne de son rang, de

ceux à qui elle doit le jour. Saint-Forlaix fut trop timide, ou plutôt trop honnête. Il ne me resta de mon projet que l'horreur de l'avoir conçu.

Vous me rappellâtes sur ces entrefaites. Vous vouliez que je suivisse le chemin de l'honneur & de la gloire; mais je ne les connoissois que pour les mépriser. Il faut une ame grande pour en sentir tout le prix: la mienne, dégradée par les passions les plus viles, ne voyoit qu'un préjugé ridicule dans ce qui transporte les cœurs bien nés. Il m'eût fallu courir à une mort glorieuse, & je me traînai vers une mort infame. Où eussai-je trouvé du courage dans les dangers, moi dont le cœur lâche & timide s'affoiblissoit dans les craintes continuelles, inséparables de mes mauvaises actions?

Ce fut alors que je revis Henriette. Mon cœur se passionna pour elle avec toutes les fureurs dont il étoit susceptible. Je séduisis facilement son ame innocente. Sa façon de sentir, si forte, si impétueuse, si semblable à la mienne, achevoit de rendre nos liens indissolubles. On voulut en vain les briser. Les efforts que l'on

fit, ne servirent qu'à les serrer davantage. On nous sépara. Quel cruel instant pour deux cœurs si bien unis, qui s'étoient livrés aveuglément au bonheur, sans songer à l'instant qui le suit! de quelles fureurs je fus agité la première nuit que je passai à M... Elle fut pour moi le plus horrible supplice. La fatigue que j'en ressentis put seule procurer quelque calme à mon ame; & ce calme me servit à méditer des projets pour la nuit suivante.

Je les exécute. Je pars seul. En peu de temps j'arrive au château de Saint-Forlaix. J'éveille le concierge; l'espoir d'une récompense le séduit, le rend favorable à mes desseins. J'arrive à la porte d'Henriette: une agitation semblable à la mienne avoit chassé le sommeil loin d'elle. Je distingue facilement ses plaintes, ses sanglots. Mon nom échappe de la bouche, & je prononce le sien assez haut pour pouvoir en être entendu. Surprise, elle s'arrête, elle écoute, elle m'entend encore: la frayeur & le desir suspendent son ame; je parois, je tombe à ses pieds, elle me serre dans ses bras .... moment plein de délices! devois-tu nous conduire au crime,

& semer les plus affreux remords dans nos cœurs ?

Que vous dirai-je ? j'instruisis Henriette de mon dessein ; je lui peignis nos maux ; j'offris des moyens..... révoltans d'abord pour sa vertu, mais que je lui fis voir nécessaires. Elle fut ébranlée. L'amour, mon désespoir, sa foiblesse, combattirent pour moi ; je devins son époux... je devins père ... la plume me tombe des mains. Pourquoi ma tête ne fut-elle pas écrasée contre les rochers de d'Ernance à l'instant que je vis le jour ? de quel monstre on eût préservé l'univers ! quels malheurs n'eût-on pas épargné à quelques ames vertueuses ! scélérat exécrable que je suis ! craignois-je qu'il n'y en eût plus sur la terre ! j'en voulois perpétuer la race. Enfant malheureux ! tu as un père criminel, tu ne dois l'existence qu'à un crime, tu ne saurois être innocent ! meurs, s'il le faut, avant que de naître ! Meurs, pour ne pas rougir éternellement des forfaits de ton père, ou peut-être, pour ne pas les égaler. Henriette ! innocente, & trop infortunée victime de ma fureur ! à quel sort inouï n'es-tu pas réservée !....

Dieu ! Dieu patient & doux, calme-moi ... je méconnoîtrai jusqu'à toi, si tu n'éteins pas la rage qui me possède....

La surveille de mon départ pour les îles étoit arrivée ; rien n'étoit encore prêt pour la prévenir. J'avois toujours espéré que vous me donneriez, quelques jours d'avance, l'argent que vous me destiniez; votre prudence dérangea mes idées, il fallut avoir recours à d'autres moyens. Ce fut encore à Saint-Forlaix que je songeai. Les plus criminels desseins entrèrent dans moname; mais je n'eus pas la courage de les exécuter, par la crainte des châtimens. Quelques mois auparavant je lui avois volé une montre enrichie de brillans, & cet ami ayant toujours en moi la plus entière confiance, avoit mieux aimé chasser un fidèle domestique, que de me soupçonner d'un vol dont j'étois seul coupable. Cependant il me falloit de l'argent. J'étois dans la rue, lorsque je faisois cette réflexion. J'allai m'appuyer contre une porte d'assez honnête apparence. La serrure, sans doute mal attachée tombe, & fait céder la porte sous le poids de mon corps. Je ne pouvois

trouver

trouver d'occaſion plus favorable à mes déteſtables projets. J'entre, une foible lumière éclairoit encore l'eſcalier ; & ſi elle rendoit le péril plus grand, elle ſervoit auſſi à guider ma marche incertaine. Je vois une chambre qui me paroît celle du maître du logis. La clef étoit à la porte. Tout étoit dans le ſilence le plus profond. Un tremblement univerſel me ſaiſit alors. Je n'étois pas accoutumé à ces entrepriſes hardies. Mon ame lâche manquoit de toute eſpèce d'énergie. Vingt fois je fus ſur le point de deſcendre, de fuir, de tout abandonner. Vingt fois auſſi la crainte d'être malheureux par ma faute, le penchant victorieux qui me dominoit & l'attrait de l'occaſion me retinrent. J'étois immobile auprès de cette porte fatale. Le combat de mes idées ne m'en laiſſa plus diſtinguer aucune : je pleurai.

En tirant mon mouchoir pour m'eſſuyer, je vois tomber une lettre à mes pieds ; elle étoit d'Henriette. Ce caractère adoré me rend toute ma hardieſſe, toute ma fureur. J'ouvre la porte ; j'entre précipitamment ; je fais cinq ou ſix pas, & je m'arrête. Pour cette fois, plus de lumière ;

j'étois environné des plus obscures ténèbres. La porte s'étoit fermée sur moi; rien ne pouvoit plus me l'indiquer. Mon courage m'abandonne entièrement. Je déteste en un instant toutes les erreurs de ma vie; je déteste la fatale occasion qui vient de m'entraîner; je déteste jusqu'à l'amour. A peine puis-je me soutenir. Mes genoux chancelans me manquent; je tombe, & mes larmes coulent avec abondance. Je sentois mes sanglots prêts à me suffoquer, & je n'osois leur donner un libre cours, dans la crainte que quelqu'un ne fût couché dans la chambre où j'étois. Je me relève enfin, entièrement résolu à regagner la porte, & de sortir de cette maison, tous mes projets dussent-ils à jamais être anéantis.

Je n'avois pas conservé assez de présence d'esprit dans une situation si cruelle, pour m'orienter, & retourner sans bruit du côté d'où j'étois venu. Je pris le parti d'avancer au hasard, de chercher le mur & de le suivre jusqu'à ce que j'eusse trouvé la porte. Je marche sur la pointe du pied; je tire mon couteau de chasse pour atteindre de plus loin, & saisir comme un guide le premier objet qu'il

rencontreroit. Précaution funeſte ! au premier pas que je fais, ma main ſe porte ſur un viſage, & je ſuis, en même temps, ſaiſi par un bras vigoureux & mâle. Une voix forte, groſſie encore par la crainte, crie pluſieurs fois, *au voleur !* l'homme qui me tenoit, eſt déjà au bas de ſon lit ; il me ſerre de près, m'accable des noms les plus odieux, mais trop mérités ; & il crie toujours.

Je me laiſſe tomber à ſes genoux. Je ſaiſis un moment où la voix lui manque, pour lui faire entendre mes prières, mes ſanglots, & pour implorer ſa pitié. « Monſieur, lui criai-je, ne cherchez point à me perdre. Je ſuis jeune, d'une famille diſtinguée ; vous ne ſavez pas combien votre juſte rigueur déſeſpérera de perſonnes qui ne le méritent pas. Un haſard funeſte m'a conduit ici. Les remords m'avoient déjà tourmenté ; je ne marchois qu'à deſſein de me retirer ſans vous faire aucun mal. »

J'ajoutois à ces proteſtations tout ce que je croyois capable de le toucher, & j'avois réuſſi. « Tu ne mérites peut-être pas ma compaſſion, me dit-il ; mais

n'importe, je suis bon, & j'aime mieux que d'autres que moi te fassent punir de tes crimes. Je sens tout le désespoir que des malheureux comme toi causent à des parens respectables. Sors maintenant, & ne crains rien. » Comme il me disoit ces mots en me conduisant vers la porte, elle fut ouverte par la garde, que ses cris avoient attirée.

Cet aspect me fit tomber à la renverse. Les flambeaux n'eurent pas plutôt jeté leur clarté sur moi, que le maître de la maison examina mes habits. C'étoient ceux de mon laquais, que j'avois mis pour être moins connu dans Versailles. Tout mon équipage démentoit ce que j'avois dit. Aussi cet homme croyant que j'avois voulu le tromper, jeta sur moi des regards de dédain & d'horreur. « Malheureux, dit-il, ton mensonge te rend indigne de ma pitié. » Puis s'adressant à la garde : « C'est un scélérat, continua-t-il, qui est entré furtivement chez moi. Vous l'avez pris les armes à la main; je n'ai pas besoin d'en dire davantage; faites votre devoir. »

Je fus saisi sans résistance. Je n'étois

pas en état d'en faire aucune. On me lia étroitement, & l'on me conduisit dans le cachot le plus obscur. J'ignore combien de temps j'y demeurai. L'excès de la surprise, de la douleur, de la honte, m'avoient privé de l'usage de mes sens. J'en fus enfin tiré. Quelles horreurs n'eus-je pas à souffrir dans une prison nouvelle ! les bourreaux, leurs tourmens, & sur-tout les remords qui me déchirent, me rappellent seuls mon existence.

Je fus interrogé sur mon nom, sur ma naissance. Je cachai soigneusement l'un & l'autre. Ah, monsieur, ce que ni la raison, ni votre exemple, ni vos soins n'avoient pu faire, un instant de revers l'avoit fait. Ce cœur sévère jusqu'alors aux leçons de la vertu, venoit d'entendre sa voix, & de la reconnoître. Je méprisois trop la vie pour hasarder l'aveu qui eût pu me la conserver, au risque de vous couvrir d'infamie. Votre nom, votre gloire, me furent plus chers que mon propre salut. Ce fut un acte de piété filiale, de méconnoître en ce moment ceux à qui je dois le jour. C'est la seule bonne action que j'aie faite en ma vie.

On m'a fait souffrir ce matin les plus cruelles tortures pour me faire avouer mon nom & mes complices. Mon nom, ai-je dit, vous est inutile ; pourquoi cherchez-vous à le déshonorer ? Je n'ai aucun complice. Le monde dans lequel j'ai vécu n'a point d'ames capables de partager l'action que j'ai faite. Punissez-moi, je l'ai mérité. C'est en vain que vous m'en demandez davantage..... On a paru satisfait de ma réponse, & mes tourmens ont cessé.

Tandis qu'on me détachoit, un de mes juges s'est approché de moi. M. de Corsange, m'a-t-il dit à l'oreille, je vous loue beaucoup de votre fermeté. « Je ne saurois vous peindre la surprise, l'effroi même dont je me suis senti frappé lorsque j'ai entendu mon nom dans sa bouche. Je l'ai regardé fixement, & je l'ai reconnu. Que faire dans une circonstance aussi cruelle ? nier la vérité me paroissoit un parti peu sûr, qui l'eût dispensé de la discrétion que j'en pouvois obtenir. L'effet que l'étonnement avoit fait sur moi étoit trop convaincant pour essayer seulement ce moyen. » Vous me connoissez, mon-

sieur, lui ai-je dit; mais vous êtes honnête homme, & vous n'abuserez pas de mon secret. J'ose même exiger de votre probité (non pas pour moi, je ne suis point fait pour rien mériter des hommes, mais pour une famille dont vous connoissez l'éclat & la vertu) que jamais ce secret..... si j'avois été capable de le révéler, a-t-il dit en m'interrompant, je vous aurois épargné bien des tortures.

Dans la confiance qu'il m'a forcé d'avoir en lui, je l'ai prié de m'obtenir la permission de vous écrire; elle m'a été accordée. Il se charge même de vous faire parvenir cette lettre, que je trace à la hâte, parce qu'il me reste bien peu de temps. Peut-être que mon supplice est déjà prêt, & qu'une populace avide de spectacles effrayans, rassemblée par l'oisiveté, va jouir de mes tourmens, se repaître de ma honte, sans en profiter. Je n'ai plus que quelques instans à partager entre mon Dieu & vous.

Pardon, monsieur. Oubliez, s'il est possible, tous les maux que je vous ai causés; oubliez mon existence..... Que dis-je? la honte dont mes crimes vous

couvrent, vous la rappellera sans cesse, & ce sera pour la détester. Puisse ma mère ignorer toujours l'état où je suis réduit ! je connois trop sa sensibilité ; ma mort seroit suivie de la sienne. L'excès de sa tendresse l'a trompée : mais est-ce à moi de me plaindre d'avoir été trop aimé ?

Et vous, vertueux ami, dont je n'ai pas moins fait l'infortune, & dont quelques jours plus tard je faisois l'opprobre, oserai-je implorer de vous ma grace ? eh ! au nom de qui la demanderois-je ? est-ce au mien, moi qui séduisis, qui trahis, qui souillai votre amitié, qui vous volai, qui voulus vous assassiner ? est-ce au nom d'une amante adorée, que je vous arrache pour jamais ? est-ce au nom d'une sœur que j'ai déshonorée ? quelles larmes feroient-elles couler pour moi, qui ne me rendissent plus criminel ? ..... Ces funestes pensées sont des tourmens au-dessus de mes forces.

Oserai-je t'implorer aussi, chère & malheureuse Henriette, amante trop tendre, épouse trop adorée ? viendras-tu m'accabler par ta présence, me déchirer par celle de notre enfant ? pourrois-tu

ſonger ſans horreur au monſtre qui a porté l'opprobre & la honte dans ton ſein ; qui ta fait le plus cruel outrage, & qui ne peut le réparer ; que ſes crimes ont réduit au point de ne pouvoir plus vous ſouhaiter, à tous deux, que la mort ?..... Pardonne-moi cependant ; ce fut pour toi que je commis mes plus grands crimes. Pardonne-moi, je ſouffre déjà trop : je ne pourrois endurer encore ta haine. La ſeule crainte que j'en ai, ſurpaſſe toutes mes douleurs. Je mérite encore ta pitié. Les autres ne me doivent que de l'exécration & de l'horreur ; & toi, plus à plaindre qu'eux, tu me dois cependant un ſentiment plus tendre. Tu ne peux avoir tant d'indignation contre ton époux, contre le père de ton enfant ; tu ne ſaurois me haïr..... Tu m'as tant aimé ! adieu, Henriette : je meurs en t'adorant, & pour t'avoir trop aimée.

Adieu, mon père ; adieu, tout ce que j'eus de plus cher, & tout ce que je rends malheureux. J'ai ſatisfait à la juſtice humaine ; laiſſez-moi ſatisfaire à la juſtice divine. Adieu. J'entends le bruit affreux des verrous qui ferment mon cachot.

Je vais sans doute à la mort. Je vais paroître devant le plus grand des juges.... laissez-moi donc, affreuses, importunes idées ! c'est de lui seul que je veux m'occuper.....

Cette lettre effroyable porte le trouble le plus affreux, & le deuil le plus lugubre dans les deux maisons. M. d'Ernance qui l'a reçue est obligé d'en faire ressentir les cruels effets à tous ceux qu'elle intéresse. Les noces devoient être célébrées le lendemain à Paris; on l'attendoit d'un moment à l'autre. Ils étoient tous à table; chacun d'eux étoit enivré d'amour ou de joie. Le plaisir brilloit dans les yeux de tous les convives; toute idée triste, ou seulement sérieuse, avoit fait place à la gaieté la plus pure : un valet encore en bottes, avec la livrée de M. d'Ernance, demande à parler à madame, en particulier. On l'oblige d'abord d'entrer; il est accablé de questions. « Venez-vous de la part de monsieur ? comment se porte-t-il ? lui est-il arrivé quelque chose ? viendra-t-il? — Non, messieurs, il ne viendra pas. » C'est la seule réponse du courier. Madame d'Ernance le fait passer

avec elle dans une pièce retirée, & les laisse tous dans l'inquiétude la plus affreuse. Leurs craintes redoublent, lorsqu'un quart-d'heure après, elle envoie chercher sa fille. On veut d'abord l'empêcher de sortir, mais il faut obéir enfin. Quelque temps après, on vint leur dire de la part de madame & de mademoiselle, qu'elles étoient au désespoir d'abandonner ainsi la compagnie, mais que des affaires essentielles les empêchoient de paroître de tout le soir. Saint-Forlaix, hors de lui, se lève & se présente à la porte de ces dames; elle étoit gardée par le même valet qui avoit apporté les terribles dépêches; & il avoit ordre de ne pas le laisser pénétrer dans l'appartement. Il est obligé de se retirer sans pouvoir être mieux instruit. Quelle horrible nuit va suivre ce cruel moment! le lendemain n'offre rien qui ne soit plus triste à raconter. Une lettre de M. d'Ernance présentée à M. de Presle, en présence de son neveu, apprend à l'un & à l'autre que le mariage est pour jamais rompu. « Des raisons, dit-il, aussi invincibles que cruelles me forcent à retirer la parole que je vous ai donnée. Monsieur

votre neveu ne doit plus jamais penſer à ma fille. Ce que je vous ai dit de mon eſtime pour lui, doit vous perſuader qu'il ne falloit rien moins qu'un obſtacle inſurmontable pour m'arrêter. Puiſſent-elles ne ſe découvrir jamais ces raiſons funeſtes! mais ſi vous les apprenez un jour, vous vous féliciterez, & vous me louerez autant de ma délicateſſe que M. de Saint-Forlaix va peut-être ſe plaindre de mes caprices. Jamais, monſieur, ils ne pourront être unis. Engagez donc monſieur votre neveu à former d'autres nœuds. Il eſt fait pour prétendre à l'établiſſement le plus brillant. Ma femme & ma fille ne ſont déjà plus à la maiſon de Paris. Vous tenteriez vainement de les voir. Elles ſeront dans peu ignorées, ainſi que moi, ſéparées du reſte de la terre. Puiſſions-nous bientôt y être tous trois enſevelis! »

Ce premier moment n'eſt pas le plus terrible: M. d'Ernance étoit trop connu pour le ſoupçonner de détour; il falloit croire ce qu'il diſoit. Mais il ne diſoit rien..... Qu'imaginer? à quelle idée s'arrêter? La mère & la fille auroient pu vraiſemblablement expliquer ce myſtère, elles

n'étoient plus à Paris. Il ne pouvoit les interroger ; il ne devoit plus les revoir.... Plus voir Julie !.... Il reprend ſes forces un moment, & il vole pour s'aſſurer ſi en effet elle eſt perdue pour lui. Hélas ! leur départ avoit précédé le jour.

Il eſt difficile de ne pas s'intéreſſer vivement à une pareille ſituation. Cet intérêt augmentera lorſqu'on le ſaura inſtruit de la cauſe, de la révolution qui renverſe les fondemens de ſon bonheur. Accablé de douleur, il faut qu'au lieu d'aller interroger le reſpectable auteur de ſa peine, au lieu d'aller jurer à l'objet ſi cher qu'on lui enlève, qui lui reſtera toujours attaché, il ſe trouve obligé de ſe rendre à l'armée, & de montrer avec un corps abattu ſous le poids des chagrins, un eſprit libre, une émulation de gloire, des officiers ſi prompts à juger leur colonel.

Détournons pour un moment, nos yeux de ce lugubre tableau, pour les porter ſur un autre dont les couleurs ne ſont pas moins ſombres.

La famille de M. d'Ernance n'étoit pas la ſeule à plaindre. Henriette, la malheureuſe Henriette préparoit une ſcène qu'aucune

autre ne peut surpasser en horreur. On lui avoit enlevé un amant, & elle voyoit qu'elle seroit bientôt mère. Jusque-là elle s'étoit livrée sans ménagement à sa douleur, mais elle n'avoit pas dit son secret, & avoit espéré qu'on lui rendroit Corsange; trompée dans son attente, & ne conservant plus d'espoir, elle prend le parti de déclarer son état. Sa mère ne le soupçonnoit point, & partageoit intérieurement sa douleur; mais elle ne pouvoit l'adoucir, étant instruite de la mort désastreuse de son amant.

Henriette la fit supplier d'être seule & de daigner l'écouter un moment; madame de Saint-Forlaix, qui avoit le même desir, profita de cet à-propos, & lui fit dire de paroître: avec un air d'humiliation, les yeux baissés, les mains jointes, elle se jette aux genoux de sa mère; sa tête touchoit le plancher & elle l'arrosoit de ses larmes. — Ma fille, pourquoi cette attitude, dit madame de Saint-Forlaix, en la relevant précipitamment? — Madame, elle convient à ce que je vais vous annoncer. —— Vous m'effrayez, ma chère enfant, & vous semblez n'oser m'appeller votre

mère. — Vous jugerez bientôt si vous devez me permettre encore de vous donner un nom si cher. — Qu'avez-vous donc à m'apprendre ? quel triste préſage ! — J'adore M. de Corſange, eh ! vous n'en pouvez douter ; vous avez vu former nos premiers nœuds, & vous ne vous y êtes pas oppoſée. Vous n'avez mis d'obſtacle à mes deſirs que quand ils ont été invincibles ; il n'eſt plus temps d'en vouloir empêcher les progrès, puiſqu'il n'en ſauroit plus faire. Je puis encore moins ſonger à l'oublier. Cet amour eſt plus fort que moi. Je tenterois vainement une entrepriſe auſſi difficile. Je ne ſuis pas coupable des excès que la nature a unis en moi. Je ne reſſens les paſſions qu'avec violence ; & pour moi ſeule elles ſont inſurmontables. Voilà, madame, l'état de mon cœur. C'eſt à vous d'en ſentir les conſéquences, & de décider entre ma mort, & ma ſuprême félicité.

Ma fille, reprit madame de Saint-Forlaix, on eſt toujours aſſez maître de ſes penchans, quand on veut ſe donner la peine de les combattre ; ſi je n'ai pas

d'abord oppoſé d'obſtacles à votre inclination, c'eſt parce qu'elle s'accordoit avec mes vues, & je n'ai voulu enſuite qu'éloigner pendant quelque temps le moment de la ſatisfaire. Mais tout eſt bien changé maintenant; j'exige de plus grands efforts, & je vais vous fournir de plus fortes armes. Les raiſons de convenance qui nous rapprochoient ſont loin de nous. Il faut oublier abſolument Corſange, ma fille. Il le faut. Je vous aiderai moi-même dans cette pénible entrepriſe. Si l'eſpoir que vous avez trop tôt conçu la rend difficile; les motifs que j'emploierai, les raiſons qui rendent cet oubli indiſpenſable, quand je vous les dirai, applaniront d'un ſeul coup toutes les difficultés.

Henriette lève alors les yeux ſur ſa mère. Elle la regarde fixement, & ſourit comme la douleur offenſée. — Madame, reprend-elle, croyez que l'amour qui s'eſt rendu maître abſolu de moi, n'eſt pas parvenu à cet empire, ſans avoir éprouvé tous les combats de ma vertu. Ce n'eſt pas ſans réſiſtance que je me ſuis déterminée à garder pour jamais là

passion qui me dévore. Mais enfin j'ai été plus foible, & j'ai subi la loi du vainqueur. Vous me parlez de motifs indispensables; soyez sûre que j'en ai de plus forts que les vôtres, tels qu'ils soient, pour n'oublier jamais l'amant que vous me refusez. Vous comptez sur mon obéissance à vos volontés; je compte sur la nécessité de votre consentement, quand vous saurez mes raisons.

Madame de Saint-Forlaix, mère tendre jusqu'à ce moment, mais sentant la nécessité de ramener sa fille à la soumission, cherche alors à l'intimider par les menaces & les reproches : Henriette paroît inflexible; sa mère irritée de son obstination, lui dit avec emportement : est-ce ainsi que vous reconnoissez les bontés dont je vous ai comblée ? apprenez, ma fille, que vous vous êtes attachée à l'ame la plus vile, la plus basse, qui ne méritoit pas de voir le jour. Aimez donc, aimez celui qui est la honte, l'opprobre de sa famille. Qu'il soit le vôtre. Aimez-le... Mais non, ne l'espérez pas. Quelque soit la prétendue violence de vos passions criminelles, je saurai les faire plier sous

le joug de la raiſon & du devoir; je détruirai du moins l'eſpoir qui les attache encore au ſcélérat qui en eſt l'infame objet. — Accablez-le d'injures & d'outrages, reprend Henriette, avec une froideur feinte, je n'ai qu'un mot à vous dire : le ciel l'a fait mon amant; l'amour l'a fait mon époux, & il m'a rendu mère. — Dieu !..... Eh bien, mademoiſelle, il eſt mort.... — Il eſt mort ! — Oui.... dans les derniers ſupplices.

Quels terribles mots ! Henriette étoit debout. Son viſage ſe couvre d'une pâleur mortelle; ſes yeux s'éteignent, ſe ferment; elle chancelle, tombe ſans connoiſſance. Sa mère étoit dans un état ſemblable.

M. de Preſle, frère de madame de Saint-Forlaix, ſe trouvoit à la porte de l'appartement, quand la voix de la mère & de la fille commence à s'élever. Il avoit tout entendu, & n'entra que lorſqu'elles eurent ceſſé de parler. Il les trouve renverſées ſur des ſiéges. Quel ſpectacle pour lui ! il appelle. Les domeſtiques ſe préſentent. Madame de Saint-Forlaix eſt portée ſur ſon lit; il reſte auprès d'Henriette. On la crut morte pendant une

heure. Elle pouſſe enfin un ſoupir. Ses paupières s'ouvrent, & ne laiſſent voir que des yeux égarés. De temps en temps des feux violens lui montoient au viſage; mais elle reprenoit bientôt ſa première pâleur. Quelques convulſions étoient alors le ſeul ſigne de vie qu'elle donnât, & elle reſta dans cet état juſqu'au lendemain matin.

M. de Preſle ſe retira alors pour aller chercher un repos qu'il ne trouva point. Son imagination remplie de l'affreux tableau qu'il avoit eu long-temps devant les yeux, le lui retraçoit ſans ceſſe; & il comprit alors qu'on ne ceſſe pas d'être ſenſible, quelque raiſon qu'on ait eue de ſe repentir de l'avoir trop été. Il faiſoit cette réflexion, lorſqu'Henriette le fit prier de venir auprès d'elle. Il s'y rend ſans différer; & il comprend, par un ſigne qu'elle fait en l'appercevant, qu'elle veut être ſeule avec lui. Il donne ſes ordres en conſéquence, & il s'approche de ſon lit. Elle ſoulève un peu la tête. — Mon oncle, lui dit-elle, ah! je ſuis bien coupable. — Mais vous êtes encore plus malheureuſe. — Mon oncle, vous

êtes donc sensible quelquefois, ajouta-t-elle en le regardant, & en lui serrant la main. Il prit la sienne, & en la portant sur son cœur : ma chère nièce, lui dit-il, l'infortune, & sur-tout la vôtre, ne peut perdre de ses droits sur mon cœur.

Après un instant de silence, Henriette continua : mon oncle, ce qu'on m'a dit hier est-il vrai ? — Eh, ma chère fille, songe à ta santé. Pourquoi veux-tu chercher à t'affliger davantage ? — Il est donc vrai !..... il est mort.... & de quelle mort affreuse !.... Mais il est mon époux, mon oncle, il est mon époux ; & il m'a rendu mère.

Elle se tut à ces mots. M. de Presle lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de modérer sa vive affliction. Mais il s'apperçut bientôt qu'elle ne l'écoutoit pas. Elle s'agitoit dans son lit. Il crut voir encore quelques marques de convulsions sur son visage. Il se leva pour appeller. — Arrêtez, s'écria-t-elle avec force, rapprochez-vous de moi. O Dieu ! mon cher oncle, pouvez-vous m'abandonner ! vous ignorez combien vous allez m'être utile... Vous êtes mon père

& mon ami : je puis rougir devant vous; mais je ne veux point d'autre témoin de ma honte & des fruits de mon crime. Elle le regarda fixement alors; elle sembloit vouloir & n'oser parler. M. de Presle ne lui disoit rien; ses yeux seuls tentoient de l'encourager. — Mon oncle, lui dit-elle enfin, en poussant un soupir; c'en est fait; je suis mère, je viens de l'être à l'instant.

En effet, elle montra son enfant. Sans la violence de son accouchement, il eut vécu sans doute. Il respiroit encore, mais il mourut dans les bras de M. de Presle. Il fut obligé de rendre seul, à sa mère, tous les services dont elle eut besoin. — Je suis mère, s'écrioit-elle de temps en temps, d'une voix entrecoupée, & la mienne n'est pas là pour me secourir !... Mon amant, mon époux est mort; mon enfant est mort, & je vis !.....

Le cœur de M. de Presle étoit trop serré pendant cette scène affreuse pour qu'il pût prononcer un seul mot. Quand il vouloit ouvrir la bouche, les sanglots étoient prêts à l'étouffer. Il ne vouloit pas laisser paroître l'excès de sa douleur

devant sa nièce, dans la crainte d'augmenter la sienne. Elle sentit la gêne qu'il éprouvoit. — Ne vous contraignez pas, mon cher oncle, lui dit-elle, vous ne savez pas l'effet que produit sur moi votre sensibilité. Pleurez, mon oncle; que vos pleurs fassent couler les miens. Je n'ai pas moins de besoin que vous de répandre des larmes.

Quand tout fut fini, il voulut la débarrasser de son enfant. Elle le pria de le lui laisser baiser une seule fois. Il crut devoir la refuser. Mais les marques du plus violent désespoir, qui commençoient à éclater en elle, le forcèrent de la satisfaire. Elle le prit entre ses bras, le regarda long-temps sans rien dire; elle le mouilla de ses pleurs, lui donna deux baisers, en prononçant le nom de Corsange, le lui rendit, & tourna précipitamment la tête de l'autre côté.

Revenons au marquis de Saint-Forlaix, il étoit toujours à l'armée où il ne se sentoit soulagé du poids de son existence que lorsqu'il y avoit quelque action où il pouvoit espérer de rencontrer la mort. Il recevoit de temps en temps des lettres

de M. de Preſle ſon oncle, & elles ne ſervoient qu'à confirmer l'excès de ſon malheur. Sa mère étoit morte du chagrin de voir l'état où une malheureuſe foibleſſe avoit réduit ſa fille. Henriette avoit pris le parti de ſe jeter dans un couvent, pour y pleurer à jamais & ſa faute & ſes pertes. La maiſon d'Ernance avoit diſparu, ſans qu'il fût poſſible de découvrir ſa trace. Tout paroiſſoit perdu pour lui, & il eſt aiſé de concevoir l'agitation ou l'accablement d'une ame livrée à de pareilles réflexions. Il ſe promenoit un jour hors de ſa tente, enſeveli dans une rêverie profonde, qui le conduiſit juſqu'à l'endroit du camp le moins fréquenté. Il entendit, à quelques pas de lui, derrière une tente, deux ſoldats qui parloient avec vivacité. — Je me moque de tes raiſons, diſoit l'un, tu es un lâche, puiſque tu ne veux pas te battre. Je ne sais raiſonner qu'avec mon ſabre, moi. — Je ne ſuis pas un lâche, répondoit l'autre; mais comme ce n'eſt pas vous qu'il m'importe d'en convaincre, je ne dois pas manquer aux loix de l'état, à la diſcipline militaire, en me battant avec

vous pour un si frivole sujet. Je ne vous ai fait aucune insulte, quelle réparation me demandez-vous ? — Eh ! quand ce ne seroit que cela, est-ce que ce n'est pas une insulte que tu me fais, que d'être mon camarade, & de n'avoir pas de cœur ? toute notre compagnie va bientôt le savoir, & il n'y aura pas un soldat du régiment qui veuille te regarder. — Encore une fois, il m'importe peu quelle idée ils auront de moi. Ils me fuiront, dites-vous ! vous savez que c'est ce que je demande, que c'est le sujet de notre querelle. — Mais nos officiers auront-ils une meilleure idée de toi, & pourras-tu souffrir ?.... Je suis loin de le souffrir aussi ; mais ma conduite, à la première occasion, fera voir lequel de nous deux a le plus de courage véritable. — Mais sais-tu bien, reprit le premier soldat avec furie, que je me lasse de t'entendre, & que je vais te donner de mon sabre par le visage, si je ne te vois tirer le tien ?

Le marquis crut devoir paroître en ce moment. Le querelleur, à son aspect, prend la fuite ; l'autre, loin de s'échapper, avance,

avance, s'incline, puis reste à l'examiner attentivement. Le marquis le considère à son tour; il voit un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille avantageuse, d'une physionomie noble, quoique extrêmement maigre; l'air grave, & même un peu dur. Il lui demanda le sujet de sa querelle avec ce soldat. — C'est moins que rien, lui dit-il, cela ne mérite pas l'attention de mon colonel. — Je veux le savoir, reprit M. de Saint-Forlaix. — J'obéis, dit le soldat. Il y a peu de temps, mon colonel, que j'ai l'honneur de vous appartenir. Des raisons que vous me permettrez de cacher, m'ont engagé à entrer au service, à l'âge où je suis. Comme je n'ai point voulu recevoir de paie, j'ai cru pouvoir me séparer, à mon gré, de mes camarades, lorsque mon devoir ne m'ordonne pas d'être avec eux. Ils se sont apperçus que leur société me déplaisoit, ils sont venus s'en plaindre à moi. Je les ai rassurés sur le mépris qu'ils me supposoient pour eux. Je leur ai dit que le chagrin dans lequel ils me voyoient souvent plongé, étoit la seule cause de mon éloignement; que

je fuyois également toute société, & que je les priois de trouver bon que je vécusse toujours de la même manière. Quelque argent, joint à cette prière, les satisfit; & ils me laissèrent. Le soldat que vous avez vu, s'est cru, sans doute, plus offensé que les autres; il m'en a demandé satisfaction, j'ai cru devoir lui refuser, & votre présence a terminé la querelle.

J'ai tout entendu, reprit le marquis, & je suis content de vous. Mais ne pourriez-vous éclaircir plusieurs choses qui m'étonnent, & qui piquent ma curiosité ? vous vous êtes engagé sans recevoir de paie, sans partager la nourriture du soldat; vous avez donc assez de fortune pour vous en passer ? votre air, votre langage prouvent, que vous êtes trop bien né pour l'état que vous avez pris. Vous êtes d'un âge trop mûr pour laisser soupçonner quelque étourderie. J'ajoute à cela le chagrin que vous avouez, & qui vous fait, dites-vous, rechercher la solitude. L'état militaire ne lui est guère favorable. Quelles raisons avez-vous donc eues pour le choisir ?

Si j'étois capable de vous tromper, répondit le soldat, il me seroit facile d'inventer quelque histoire. Mais les détours sont indignes de moi. Je connois mon colonel pour un homme assez généreux, assez discret pour ne pas exiger de moi des aveux qu'il m'est impossible de lui faire. Tout ce que je puis dire, c'est que je suis assez bien né, sans doute, pour avoir pu prendre, même dans l'état militaire, qu'il me falloit suivre nécessairement, un rang plus élevé que celui que j'ai choisi ; mais ce rang même entre dans les raisons que je dois taire. S'il étoit un grade au-dessous de celui de soldat, & qui pût mener aussi loin, ce seroit le mien. Pardon, si je ne m'explique pas davantage. Croyez, mon colonel, qu'il faut que les motifs de mon silence soient bien sérieux, puisqu'ils m'empêchent de me livrer à l'homme du monde que je crois le plus digne d'une confidence.

Il étoit aisé de concevoir qu'un homme qui parloit un pareil langage ne devoit pas être suspect. Le marquis commençant à prendre intérêt à lui, voulut, même

en se conformant au plan qu'il s'étoit formé, le tirer de cet état d'infériorité absolue qui n'étoit que le premier anneau d'une chaîne qu'il vouloit suivre. — Puisque je dois ignorer vos motifs, lui dit-il, je ne cherche point à les pénétrer, mais souffrez que je vous fasse encore une question. Etes-vous si fort attaché au rang de soldat, que vous ne vouluſſiez pas le quitter, si je vous en offrois un plus élevé ? celui de *maréchal-de-logis*, par exemple, en vous mettant au-dessus des autres, vous dispenseroit de vivre avec eux, & vous rapprocheroit de ceux dont la naissance & l'éducation vous conviennent davantage. — Tout ce qui peut me rendre plus digne des regards de mon colonel, lui répondit-il, est un bonheur pour moi. C'est le seul bien où j'aspire ; c'est cependant le seul grade que je veuille devoir à la faveur. Il n'y en a point de si élevé que je n'ose y prétendre, mais c'est par les degrés de l'honneur que je veux y monter. — Vous êtes mon *maréchal-de-logis*, lui dit le marquis, en lui serrant la main & en l'embrassant ; & dès le lendemain

il fut reçu à la tête de sa compagnie, qu'il fit mettre sous les armes.

Cet homme estimable & mystérieux justifia bientôt l'opinion qu'il avoit donnée de son courage & de son caractère. Il sauva la vie à son colonel en exposant visiblement la sienne, dans une circonstance particulière. Il y a des actions de bravoure, qui ne sont, pour ainsi dire, que de premier mouvement. L'amour de la gloire ou le pouvoir de l'humanité précipitent dans un danger. Le succès couronne cet effort. Voilà un moment glorieux. Il ne décide pas de l'opinion que l'on doit avoir d'un militaire. L'action qui sauva la vie à M. de Saint-Forlaix étoit telle au contraire, qu'avec un peu de connoissance du métier de la guerre on pouvoit juger de l'ame, du courage, & du génie de celui qu'elle venoit d'honorer. La reconnoissance du colonel n'eut rien à faire dans cette occasion. Ce fut le régiment lui-même qui se chargea de la récompenser. Une lieutenance en fut le prix. Mais combien les sentimens du marquis n'augmentèrent-ils point pour son brave bienfaiteur !

Le desir de le mieux connoître devenoit un tourment pour lui. Il étoit assez malheureux pour souhaiter de répandre ses chagrins ; & il étoit assez sensible pour desirer de pouvoir adoucir les peines d'un galant homme. Il eût joui de ce double plaisir, si le voile du mystère avoit été déchiré. Mais le brave inconnu ne parloit pas. Tout ce qu'il obtint de lui ce fut la connoissance de son nom. Il s'appelloit *de Prémont*. Au reste, le même voile qui cachoit, pour ainsi dire, sa personne, n'enveloppoit pas son esprit. Des lumières claires, des connoissances profondes, des sentimens élevés, un bon sens admirable, se manifestoient dans toutes les occasions. On eût dit qu'une nouvelle Pallas avoit été accordée à un nouveau Télémaque ; car le marquis étoit jeune encore, quoique très-raisonnable auprès d'un homme de ce caractère.

Le mérite de M. de Prémont, universellement reconnu, ses actions justement admirées, ses soins assidus & si noblement rendus à son colonel, établirent dans son cœur des sentimens sans bornes ; déjà il les lui avoit prouvés par sa confiance en lui peignant l'état de son

cœur. Mais lorſqu'il lui propoſa de l'accompagner, à la fin de la campagne, & de paſſer l'hiver avec lui, il le trouva tout-à-fait oppoſé à ſes vues. Non, lui dit M. de Prémont, ſouffrez que le ſentiment intime de vos bontés ne m'écarte pas de mon but. Je puis être utile ici à de jeunes officiers qui m'eſtiment & m'écoutent. Je puis y veiller à la diſcipline, y exercer les ſoldats, m'en faire aimer, & les attacher à leur métier. C'eſt toujours une ſorte de gloire, & mon but eſt d'en acquérir. J'ajouterai encore que j'en ai beſoin. Laiſſez-moi à ma deſtinée; & prouvez-moi votre amitié, en approuvant que je m'en rende digne. Il fallut céder & ſe ſéparer.

Pendant que M. de Saint-Forlaix ſe met en route pour ſe rapprocher des lieux d'où ſe ſont éloignés les objets dont il eſt toujours ſi occupé, nous allons ramener ſur la ſcène une femme que nous avons perdu de vue depuis long-temps. C'eſt la maréchale d'Eſſ... Elle apparoît, pour ainſi dire, à M. de Preſle, qui ne penſoit guère à elle, quoiqu'il l'eût beaucoup vue à Paris,

& qu'il fût instruit des sentimens passionnés qu'elle avoit pris pour son neveu.

Il étoit revenu tristement à Saint-Forlaix, après avoir conduit dans un couvent très-solitaire, la malheureuse Henriette. Un matin, comme il alloit monter à cheval, on lui annonce une dame qui ne se nommoit point. Il voit une grande femme bien faite, & de bonne mine, à travers une grande coëffe de gaze, qui cache sa figure & une partie de sa taille. Elle étoit vêtue de noir, & ajustée avec autant d'élégance & de grace que de modestie & de simplicité. Si tôt qu'ils furent seuls, elle leva son voile.... — Bon Dieu, c'est vous, madame! eh, pourquoi donc cet habit lugubre? comment, point de diamans! point de rouge! ou si peu.... que vous est-il donc arrivé de sinistre! — Hélas, monsieur, que voulez-vous? tout passe dans ce monde, & le plaisir aussi. J'avois, vous le savez, un rang assez brillant à la cour; j'y avois des amis; j'y étois puissante. Rien de tout cela maintenant. Un de mes plus grands protecteurs m'a manqué; les autres l'ont bientôt suivi.

Que vous dirai-je ? des caprices, des imprudences, si vous voulez, de mon côté ; des intrigues, des jalousies d'un autre..... Enfin je suis disgraciée ; voilà le mot. Cet échec m'a fait voir les vanités du monde ; & j'y renonce, en grande partie..... Il faut faire une fin. Je me suis jetée du côté du ciel. En un mot, je suis dévote. J'ai pris ce parti comme le plus honnête & le plus à ma portée.

C'est toute une autre cour que la mienne. Vous ne trouveriez pas chez moi, à présent, un seul être de ceux que vous y avez vus ; mais c'est que, s'il vous plaît, je suis déjà fort instruite de l'état des affaires dont nous nous mêlons. Je décide, je tranche, je fais un parti. La seule chose que je ne sache pas bien, c'est le langage. Il est tout différent de celui qu'on parle ordinairement. Cela fait que la plupart du temps, dans nos disputes, nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est point une affaire. On me forme, & je profite. Je vous assure que cela est fort amusant dans le commencement. Je ne sais pas ce que cela deviendra ; mais il sera

toujours temps d'y renoncer, si cela m'ennuie. Mon avis est de goûter de tout. — Oh, je le sais bien, madame; mais ce que vous m'apprenez ne m'étonne pas moins. Vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une figure à éprouver des revers : est-il possible qu'on vous ait abandonnée? — Ah, M. de Presle, vous êtes bien honnête; mais les refus de votre neveu prouvent assez contre ma figure & mon âge, malgré vos complimens. Il est bien ingrat, votre petit neveu; mais laissons cela. Il n'en est pas moins vrai que j'étois abandonnée; je dis jusqu'à un certain point. Je crois bien que si j'avois voulu me faire d'autres amis de la même espèce, j'en serois venue à bout : mais c'étoit toujours un crédit usé, au lieu qu'il est frais, du côté que j'ai choisi. Mes nouveaux amis sont bien moins inconstans, & tout aussi puissans que les autres. J'entre dans l'âge qui leur paroît estimable. Je commande de ce côté; je prios de l'autre: tout bien considéré, j'ai pris le bon parti. — Il faut avouer, madame, lui dit M. de Presle, que vous avez de grandes ressources dans l'esprit; & mon neveu fait

une grande folie de ne pas vous rendre toute la justice qui vous est due. — Sûrement il en fait une. Je vous garantis que s'il eût été raisonnable, j'en eusse fait quelque chose ; au lieu que je vois au train qu'il prend, qu'il ne sortira pas d'où je l'ai placé.... A propos de cela, monsieur, avez-vous quelque chose à mander à M. de Létang, grand-père maternel du marquis, vivant à Saint-Forlaix, je passerai dans peu à Saint-Forlaix? Je viens d'acheter une terre, a deux lieues de là, pour y demeurer quelques mois de l'année. Il faut un peu de retraite pour l'état que j'ai pris ; & comme le lieu m'étoit d'ailleurs indifférent, j'ai préféré de la prendre dans le voisinage de votre famille, à laquelle je m'intéresse beaucoup. Si votre petit neveu veut venir m'y voir, quand il passera ses quartiers à sa terre, je pourrai lui donner des conseils utiles pour s'avancer. Je me flatte qu'il voudra bien les suivre maintenant, s'il n'est plus entêté de sa petite. Je m'intéresse toujours à lui ; il sera le maître d'en avoir des preuves.

C'est ainsi qu'à Paris on peut changer

d'état tant que l'on veut; & toujours en bravant le mépris, se procurer de nouvelles ressources, & parcourir le vaste cercle de l'ambition sous des formes nouvelles. L'essentiel est de prendre l'esprit de son état. Avec cette heureuse flexibilité on passera sans beaucoup d'efforts d'une extrémité à l'autre; car, par exemple, la bonté s'unit très-bien avec la galanterie, & la méchanceté au contraire, est une espèce de dépendance de la fausse dévotion; ainsi l'on pourra voir bientôt la maréchale, autrefois si *humaine*, devenir un monstre *d'inhumanité;* c'est qu'elle aura bien saisi l'esprit de son nouvel état. Mais laissons-là préparer, à l'ombre du mystère, le nouvel empire qu'elle fera éclater lorsque l'occasion s'en présentera.

Le marquis apprend cette métamorphose, qu'il est loin de croire dangereuse pour lui. Il méprise cette femme, & ne prévoit pas qu'il puisse avoir un jour à la craindre. Il est arrivé à Saint-Forlaix où il a passé quelques jours; & il en est parti pour se rendre à d'Ernance, dans le dessein de faire des recherches dont il n'ose rien se promettre. Depuis deux

jours il a parcouru le village, les chaumières, les avenues, les bois, tous les lieux où il peut rencontrer un mortel capable de l'instruire. Il n'apprend rien; tout le monde est sourd à sa voix; le deuil est répandu par-tout; l'obscurité l'environne.

Il avoit poussé, un jour, jusqu'à la ville prochaine. Un homme se présente à lui, le regarde attentivement. Il l'examine à son tour : c'étoit Germain, Germain, autrefois son valet-de-chambre, que son oncle de Presle lui avoit donné pour le servir, lorsqu'il étoit parti pour Paris; qu'il avoit injustement chassé, le soupçonnant de lui avoir volé une montre enrichie de diamans, qui avoit été ravie par Corsange. Ce digne homme avoit passé au service de M. d'Ernance, lorsque le marquis mieux instruit l'avoit rétabli dans l'opinion des personnes honnêtes, par des excuses dont M. de Presle avoit été chargé. — C'est M. de Saint-Forlaix, s'écrie Germain, c'est mon cher maître. Le marquis qui le reconnoît, lui témoigne toute la joie qu'il a de le voir. Il en vient bientôt aux questions, —

Que faites-vous dans cette ville? où allez-vous? qu'eſt devenue Julie? qu'eſt devenu ſon père? — Mon cher maître, ne me le demandez pas; je ne ſaurois vous l'apprendre, ſans trahir mon devoir. — Germain, Germain, il y va de ma vie; ne me cachez rien. Vous vous rendez auprès de M. d'Ernance & de ſa fille: dans quel coin de la terre ſe dérobent-ils à ma tendreſſe? Germain, ne ſoyez pas auſſi cruel qu'eux. Conduiſez-moi vers leur retraite. Eh! qu'ont-ils à craindre de leur ami le plus tendre? Germain, ſi vous avez jamais eu quelque attachement pour moi, ne me refuſez pas cette grace, n'ajoutez pas au malheur de mes jours..... Germain s'écrie: je l'avois prévu, je ne l'ai pas évité; je n'ai pu voir mon jeune maître, & réſiſter au plaiſir d'embraſſer ſes genoux..... Monſieur, que voulez-vous de moi? prenez ma vie, elle vous appartient depuis long-temps; mais laiſſez-moi le ſecret de mes maîtres. Ce ſecret leur eſt plus cher que le jour; voudriez-vous m'obliger à les trahir? — Mon cher Germain, je connois toutes les cauſes de leur infortune. Pourquoi veu-

lent-ils se priver du seul ami qui puisse les consoler? au moins, dis-moi, que fait Julie? Germain, que je la voie, que je lui parle, ce plaisir me sera-t-il interdit pour toujours.

Germain persiste dans son refus. Le marquis supplie, se fâche, menace, s'emporte; le fidèle domestique est inexorable. Il faut se résoudre à le laisser partir, & à le faire suivre. Ce moyen réussit. Il découvre par ses espions que Julie a été déposée dans un couvent. Il parvient à la voir, à lui parler; mais il n'obtient pas de même le bonheur de lui persuader qu'ils peuvent être unis malgré le malheur qu'elle a éprouvé. Plusieurs événemens suivent cet entretien. Julie alloit se consacrer aux autels lorsque Saint-Forlaix l'a abordée. La présence & les prières d'un amant toujours adoré ne la font pas changer de résolution. Enfin il obtient que si ses parens pensent que leur union est possible, elle découvrira la retraite de son père, & lui demandera son aveu. M. de Presle est consulté; & celui ci, qui penche assez pour le parti de l'amour, croit devoir cependant consulter lui-

même, le baron de Létang, grand-père du marquis. Le baron trouve mille raisons pour combattre celles de son petit-fils. L'âge du bon homme affoiblit un peu l'autorité de ses maximes aux yeux d'un amant passionné. Mais voici une autorité plus puissante, c'est l'opinion de son respectable ami, M. de Prémont, à qui il a fait part du parti qu'il vouloit prendre, & qui combat ses dispositions par des raisons si fortes, qu'il est obligé d'en reconnoître toute la valeur. En effet, il n'est rien de si raisonnable & de si imposant que la réponse qu'il reçoit de ce précieux ami. — Le temps de l'amour est passé pour moi, lui dit-il, il ne m'a jamais fait faire qu'une faute, mais elle fut terrible. Je l'ai trop détesté depuis, pour oublier tout ce qu'il a de funeste. Un de ses effets, qui n'est pas le moins dangereux, est de troubler la raison, de changer la face des objets, de couvrir de fleurs l'abyme dans lequel il vous attire, de vous y précipiter, & de s'enfuir. Malheur à qui se laisse entraîner par cette passion fatale; & s'il vous faut un exemple pour vous aider à en prévenir les suites, je n'en veux pas

d'autre que vous-même, M. de Saint-Forlaix, je vous ai vu courir à la gloire, & vous êtes fait pour elle. Tout-à-coup l'amour vous arrête ; il vous détourne du chemin que vous deviez suivre ; il vous charge de ses fers honteux ; & pour que rien ne manque à votre déshonneur, il répand l'ignominie sur l'objet qu'il vous présente, & veut vous la faire partager. Vos yeux déjà fascinés ne voient point l'opprobre ; votre raison, loin de vous éclairer, n'est plus occupée qu'à s'abuser elle-même. Vous poussez l'égarement jusqu'à trouver de la nécessité, de la vertu, même de l'héroïsme dans le vil engagement que vous voulez former. S'il vous reste encore de l'honneur, vous l'allez sacrifier aux beaux yeux qui ont séduit votre ame. Pardon, mon ami, vous me trouvez bien sévère, sans doute, & mes expressions vous paroissent bien dures ; mais votre ame a besoin de rudes secousses pour la tirer de son engourdissement. Il se peut, & vous m'avez fait cette frivole objection, que celle que vous aimez possède toutes les vertus qui conviennent à son sexe : mais qu'a-t-elle de plus pour

effacer sa honte ? l'obscure ignominie enveloppe l'éclat de l'honneur, comme l'eau éteint la flamme brillante. Votre Julie a des vertus, mais elle doit les avoir. Ses parens sont souillés d'une tache infame; qui d'entre eux s'est mis en devoir de l'essuyer ? je ne discuterai point avec vous, si notre préjugé est bien ou mal fondé; mais je sais que ce n'est que beaucoup de gloire qui puisse balancer un peu de honte. Qu'un membre d'une famille se montre un scélérat, c'est à tous les autres à prouver qu'il étoit indigne d'eux. La perte de l'honneur ne sauroit être irréparable; & si l'infamie s'étend de l'un à l'autre, la gloire, sans doute, doit avoir le même droit. Tous les hommes, dans tous les états, peuvent donc espérer de recouvrer un jour ce qu'un parent criminel leur aura ravi. Que le guerrier cherche au sein des combats, ou la mort qui l'annoblit, ou la palme plus brillante dont il couvrira son déshonneur. Que l'homme de loix, devenu infatigable, montre un plus grand nombre de malheureux qu'il aura défendus. Le commerce même n'est pas privé de ressource.

Les actions utiles qui lui méritent & lui obtiennent la nobleſſe, des mains du ſouverain, lui procureront de même une réhabilitation dont il ſe ſera rendu digne. Ainſi chaque homme, chargé des fautes de ſa famille, ſera contraint de s'élever au-deſſus de lui-même, s'il veut les réparer. Il ne ſe tiendra point dans les bornes étroites d'un devoir que l'infamie aura plus étendu. Alors ce préjugé que vous regardez comme abſurde & cruel, devenu moins ſévère, en ſera plus utile. La famille à laquelle vous voulez vous allier a-t-elle ſuivi cette route? ſi elle ne l'a pas fait, elle eſt indigne de vous; & ſes vertus que vous vantez ſont fauſſes ou inſuffiſantes. Ce n'eſt point à votre maîtreſſe que cette tâche eſt réſervée; ſon ſexe la lui interdit. Mais elle a un père, dites-vous! qu'il mérite que vous deveniez ſon fils. Vous comptez ſur lui pour déterminer celle que vous aimez: s'il conſentoit à votre union avant d'avoir fait ſon devoir, j'aurois bien mauvaiſe opinion de ſon ame. Qu'il en vienne au point de faire oublier la honte de ſa famille; & vous me direz alors qu'elle a des vertus. &c. &c. &c.

Vaincu par ces raiſons, M. de St-Forlaix ſent affoiblir le deſir d'épouſer Julie, mais il tient à elle par un lien peut-être plus fort. Il ſent qu'il doit la venger des rigueurs du deſtin, par un amour encore plus tendre ; & il aime à lui dire tout ce que ce ſentiment lui inſpire de délicat. Il a beſoin de la voir ; il ne peut abandonner la grille qui la renferme, que dans l'eſpoir de venir s'y attacher encore le lendemain..... Quel coup affreux lui eſt porté ! Julie eſt enlevée par ordre du roi ; & il apprend cet événement horrible ſans pouvoir découvrir la route qu'ont ſuivie les gens chargés d'exécuter cet ordre. Entreprendre d'exprimer ſa douleur, ce ſeroit faire juger que nous la concevons mal. Il eſt un terme au courage de l'ame. M. de Saint-Forlaix a perdu tout le ſien. Il ne ſait ce qu'il doit devenir, ni ce qu'il peut entreprendre. Nulle idée ne ſe lie dans ſon eſprit, nulle reſſource ne ſe préſente. Il abandonne le lieu funeſte d'où l'on a fait diſparoître l'objet charmant, l'objet ſacré qui l'y attachoit. Il ſe ſent plus affecté, plus pénétré de ce qu'elle peut

souffrir, que de ce qu'il éprouve lui-même dans son cœur: il monte à cheval; il suit une route incertaine; il marche plusieurs heures, il avance toujours sans s'arrêter, & sans penser à prendre aucune nourriture. Son cheval excédé de fatigue s'abat sous lui, & ne peut se rélever qu'à peine; il se voit obligé de le conduire par la main; la nuit tombe; il avance toujours; nul village ne se présente sur la route; il ne sait ce qu'il deviendra; la lune enfin dissipe la sombre obscurité qui l'environne de toutes parts. Il apperçoit à une courte distance, un château nouvellement bâti, il frappe assez long-temps à la porte; on ouvre; il demande à parler au maître de la maison. — Nous n'avons point de maître, lui répond-on, mais une maîtresse; & elle est couchée. — N'importe, repart-il au portier; votre maîtresse ne trouvera pas mauvais, sans doute, que vous donniez un asyle pour le reste de la nuit à un homme égaré, fatigué & qui a perdu sa route. — Oh! monsieur, au contraire, madame se fait un plaisir de recevoir les jeunes étrangers de bonne mine comme

vous. — En disant cela le bon homme le conduisit dans une chambre basse du château, laquelle donnoit sur le jardin, & lui parut très-proprement meublée. — Pardon, lui dit le conducteur, d'un ton assez malin, si je vous mets ici pour cette nuit; si madame ne dormoit pas, elle vous auroit mieux placé; mais elle seroit peut-être fâchée qu'on la réveillât. — Il remercia cet homme, & le pria de le laisser seul, sans s'informer seulement du nom de sa maîtresse.

Toujours rempli de ses sujets de chagrin, horriblement agité, & ne pouvant rester un moment en place, il étoit certain de chercher vainement le sommeil. Dans cette juste persuasion, il ouvrit sa fenêtre, & la franchit pour respirer un moment dans le jardin. Il étoit dans le plus grand désordre; on y travailloit sur les fondemens de l'ancien château. Ce n'étoit que décombres. A l'un des côtés étoit une vieille tourelle qu'on avoit laissé subsister. Ses pas se tournèrent machinalement de ce côté. Dans l'une des chambres il apperçut de la lumière; approché de plus près, il vit une femme

dont la démarche noble & l'habillement recherché lui firent penſer que ce ne pouvoit être une des domeſtiques du château. Cette femme marchoit, s'aſſeyoit, prenoit un livre, le quittoit ſoudain, & paroiſſoit enfin dans une grande agitation. Sa curioſité étoit trop excitée pour différer de la ſatisfaire.

Quelques pierres amoncelées, qui ſe trouvoient vis-à-vis la fenêtre de la tourelle, l'élevèrent aſſez pour qu'il pût diſtinguer tout ce qui ſe paſſoit dans cette chambre, & voir le viſage de l'inconnue quand elle ſe leveroit. Comme elle ne reſtoit pas long-temps en place, ſon attente ne fut pas longue. Bientôt..... quelle ſurpriſe! quel moment!.... Il découvre les traits de Julie. Il fait un cri; il étend les bras comme pour voler vers elle, & penſa ſe briſer la tête en tombant ſur les pierres qui le ſoutenoient. Julie attirée à ſa fenêtre par le bruit qu'il avoit fait, jette les yeux ſur lui, le reconnoît à la clarté de la lune, & s'écrie: que vois-je? c'eſt Saint-Forlaix! Cette voix ſi chère le ranime, il ſe relève; il retrouve aſſez de force pour gravir contre

la tourelle, jusqu'à la hauteur de la fenêtre, posant ses pieds dans les traces que le temps y avoit faites. Les grilles qui s'opposoient à son passage, servirent du moins à le retenir. Il fut bientôt assez commodément pour pouvoir s'entretenir avec Julie une partie de la nuit. — Est ce un songe ? est-ce un enchantement, lui dit-il ? Julie, est-ce bien vous que je retrouve ?

L'éclaircissement qui suit lui fait connoître la méchanceté, ou du moins la violence de la passion de la maréchale. — On m'enlève par ordre du roi, dit-elle ; j'arrive à ce château, une femme étoit à la fenêtre... la vue de notre chaise la fait descendre avec précipitation ; elle accourt avec un empressement, une joie.... Cette femme étoit madame d'Eff.... Elle saisit ma main, elle la serre... *Je la tiens, je la tiens*, disoit-elle entre ses dents. Puis s'adressant à ses femmes, & me remettant entre leurs mains : *ne la lâchez pas, faites-la entrer dans le sallon, & gardez-la à vue.* Ensuite elle monte dans son carrosse ; & l'éclair, ne part pas avec plus de rapidité.

Deux heures après elle revient, & ne craint

craint pas de se montrer avec le baron de Létang. Julie comprend aisément par tout ce qu'elle entend dire à ces deux personnes, que la maréchale a engagé le vieillard à solliciter une lettre de cachet pour prévenir le mariage, sur lequel il a été consulté par M. de Presle; & qu'on a abusé, de l'ordre du roi pour faire déposer cette jeune personne dans ses mains. A ce détail elle ajoute tout ce qu'elle a souffert de la part de cette femme, depuis l'instant de sa captivité. Le marquis emporté par la colère veut voir la maréchale, & lui arracher sa victime. Il se fait annoncer sans se nommer. Elle palit en le voyant, & feint d'abord de ne le pas reconnoître. Mais il faut que cette ruse inutile & fausse ait un terme. — Eh! si je ne trompe, c'est M. de Saint-Forlaix — oui madame, c'est moi-même — Eh! cela est vrai; c'est mon cher petit colonel! — Soyez vraie, madame. Il faut me rendre Julie, à l'instant, ou vous attendre à tout ce que me permettra mon crédit & celui de tous mes amis, à tout ce que m'inspira ma rage. — Mais, monsieur, que voulez-vous dire? — Que vous soyez vraie,

madame; je vous en ai déjà priée. Julie est ici. Elle y gémit sous le poids de vos cruautés; je l'ai vue; je sais tout; je sais tout, madame..... Rendez-la moi dans l'instant; ou..... je saurai vous y contraindre.

La maréchale ne doute plus qu'il ne soit instruit, elle tient ferme cependant. Elle s'apprête au choc avec courage. Après un moment de réflexion, elle le regarde avec toute la tendresse qui lui reste; puis elle sourit. — Vos regards, vos sourires, vos mépris ne sont pas des réponses, madame. Il m'en faut une, ajouta-t-il en élevant fortement la voix. — Mais mon petit bon ami, vous êtes un fou. — Qu'importe, madame, il faut me la rendre. — Mais, je vous le dis, vous êtes un fou; car je suis plus puissante que vous. Croyez, mon cher, que si le crédit d'une femme, est sujet à l'inconstance, comme celui d'un homme, il est à coup sûr, toujours beaucoup plus grand. Comment vous presentez-vous ici! comment un petit furieux, qui renvoie mes femmes, qui ferme mes portes avec violence, qui me menace chez moi. Eh! que pourrez vous me faire! emploierez-vous la violence dans ma maison! enfin est-ce

de cette façon qu'on en agit avec une femme de ma sorte! vous me demandez cette petite fille : vous l'avez vue ici! Eh bien, oui, elle y est; mais si elle y est, c'est precisément pour que vous ne l'ayez pas. Vous devez croire que je n'ai pas fait une démarche pareille, sans avoir pris de grandes mésures. Cette fille est dèshonnorée, abandonnée. C'est M. de Létang qui a obtenu d'en disposer à son gré, & c'est lui-même qui l'a mise en ma puissance. Agirez-vous contre votre grand-pere! Et puis quand se feroit moi, vous dis-je, je ne crains ni vos amis, ni vous. — Si leur crédit me manquoit, lui dit fierement le marquis, j'aurois recours à des moyens, qui vous couteroient encore plus.— Quels sont ces moyens, reprit-elle, toujours souriant, toujours minaudant, & en haussant les épaules! Vous ne m'assiegerez-pas dans mon château; mon bon petit ami, nous ne ferons pas la guerre. Et soyez persuadé que jamais l'adresse, ni peut-être la force ne pourront me l'enlever. Mais si vous aviez eu seulement un *Fragment* de bon sens, vous auriez pris tout un autre chemin.

Vous feriez venu me demander avec toute la politeſſe exigible en pareil cas, comme ces choſes-là ſe traitent ordinairement, & peut-être l'auriez-vous obtenue. Mais vous étes venu me faire peur avec votre air furibond..... Etoit-ce cet air là, petit ingrat, qu'il falloit avoir avec moi! — Ah, madame, lui dit le marquis impatient, ou ſéduit par un foible eſpoir, j'aurai celui que vous voudrez, pourvu que je l'obtienne. — Dites vous vrai! ajouta-t-elle avec ironie. — Hélas, madame, je vois que vous me raillez; mais je mourrai s'il faut. — Que vous étes extravagant. Eſt-ce qu'on meurt! Ne vaudroit-il pas bien mieux demander des conſolations, que de montrer de beaux deſeſpoirs..... qui ne reſſemblent a rien.

M. de Saint-Forlaix, crut n'avoir plus d'autre parti à prendre que celui de la flechir. Il ſe jette à ſes genoux. — Par pitié, madame, rendez-moi celle que j'aime. Il ſeroit trop cruel de nous défunir. Plus vous avez d'amitié, de bonne volonté pour moi, plus vous aurez de mérite à faire mon bonheur. C'eſt alors

que ma reconnoiſſance n'aura plus de bornes.

Ces mots diſoient plus qu'ils ne vouloient dire. La maréchale entendit tout ce qu'ils diſoient. Il étoit à ſes genoux. Cette attitude lui réuſſiſſoit trop. Il comprit que la maréchale interprêtoit auſſi favorablement pour elle les actions que que les paroles. Il ſe lève ; jette ſur elle un régard de mépris, ſort furieux, & la laiſſe avec tous les tranſports de rage qu'on peut imaginer dans une femme amoureuſe, jalouſe & mépriſée.

Son depart fut ſi bruſque ; qu'il ne ſongea pas même à tenter de revoir Julie. Il arriva bientôt à Saint-Forlaix, où il trouva une lettre de M. de Prémont, qui l'avertiſſoit d'être dans peu de jours à la tête de ſon régiment. Il fallut ſe rendre à la voix de l'honneur. Mais M. de Preſle inſtruit par lui de l'horrible ſituation de Julie, ſe rendit auprès de la maréchale, ſur l'eſprit de qui il conſervoit une certaine autorité ; & profitant de cet avantage, il obtint que l'infortunée priſonnière vit adoucir ſa captivité. Cependant Saint-Forlaix, ſouffroit des

tourmens horribles à penser qu'un objet déjà si à plaindre, restoit sous la loi de son ennemie ; & il se promettoit bien d'employer tous les moyens imaginables pour rompre des fers odieux, dès que les opérations de la guerre lui en laisséroient la liberté.

Des combats fréquens, des décampemens, des siéges à soutenir, des convois à escorter, d'autres à attaquer, l'occupèrent bientôt assez, pour le distraire en quelque façon, sans affoiblir le sentiment de son infortune. Un autre intérêt l'occupoit aussi : c'étoit la conduite de M. de Prémont, dans toutes les occasions qui se presentoient. Une intrépidité, une présence d'esprit, une tranquillité, une prévoyance qui frappoient tout le monde, & le touchoient plus que personne. Cet homme étonnant fit dans toute cette campagne des actions si utiles, si incroyables, si universellement admirées, que le général excité par le vœu des officiers, & le cri des soldats voulut sur le champ l'en recompenser ; mais quelle récompense lui accorder. Il s'informa qu'elle étoit sa naissance : elle n'étoit connue de

perſonne. Il ne ſavoit qu'en juger, lorſque le marquis raconta de quelle façon il avoit fait ſa connoiſſance, & les raiſons qu'il avoit de la croire plus diſtinguée qu'elle ne le paroiſſoit. Il fut donc décidé que s'il s'obſtinoit à la taire, tout ce qu'on pouvoit faire pour lui, étoit de lui donner un brevet de lieutenant colonel, & la croix; que s'il la faiſoit connoître, à proportion de ce qu'elle ſeroit, on feroit pour lui davantage. A peine cette réſolution venoit-elle d'être priſe, qu'on entendit des cris de joie autour de la tente du général. C'étoient les officiers qui amenoient M. de Prémont malgré lui. « Un régiment, & la croix, diſoient-ils, voila le vœu de toute l'armée. » Le général ſortit de ſa tente, & promit que ces deſirs ſeroient ſatisfaits : puis il fit entrer M. de Prémont, pour lui annoncer ce qu'on avoit décidé. Le marquis jouiſſoit d'avance de la joie qu'alloit éprouver ſon ami, lui qu'il connoiſſoit ſi avide de gloire, & ſi ſenſible aux récompenſes. Il fut bien étonné lorſqu'au compliment le plus flatteur que lui fit le général, en lui préſentant la croix, il fit la réponſe qui ſuit :

« Les récompenses que m'offre mon général sont si flatteuses, la bonté généreuse dont un grand prince comme lui daigne accompagner ces offres, y ajoute un prix si grand, que je ne puis qu'être pénétré de la sensibilité la plus vive. Un homme qui, du rang de soldat, se voit élevé à celui que j'occupe, ne devoit pas s'attendre à se voir encore comblé de si brillantes faveurs; mais les raisons les plus essentielles me forcent à différer pour quelque temps d'accepter ces bienfaits honorables. Il ne m'est pas permis encore de les recevoir; & ce n'est pas de mon général qu'il dépend de m'en rendre digne. Le ministre qui doit confirmer ses bontés, peut seul aussi m'accorder cette seconde faveur. Et s'il ne me trouve pas indigne de cette récompense, ce sera des mains de mon général que je me ferai honneur de l'avoir obtenu. Quant aux raisons qui m'obligent d'en agir ainsi, ce n'est que devant le ministre & tous ceux qui m'écoutent, que je puis les dire. »

Ce discours causa la surprise la plus étrange. M. le prince de.... ne s'en fâcha point. Il décida au contraire, que dans

huit jours, la campagne étant finie, on se rendroit à la cour : & ce terme étant expiré, on s'y rendit en effet. Le marquis ne savoit pas plus que les autres les raisons de son ami, mais il partageoit la joie extrême qu'il paroissoit ressentir. Cependant cet homme admirable avoit des craintes qui venoient quelquefois le troubler. M. de Saint-Forlaix ne put lui dissimuler qu'il s'en apperçevoit, Prémont lui dit en l'embrassant qu'il connoîtroit dans peu le mystère de sa vie.

A peine est-on arrivé à Fontainebleau où la cour se trouvoit, que le ministre instruit par le prince, invite le colonel, & les officiers qui l'avoient accompagné, à se rendre le lendemain chez lui pour y dîner. Le dîner se passa fort gaiement, excepté de la part de Prémont & du marquis. L'un mouroit d'inquiétude, l'autre d'impatience. Chacun leur en faisoit des reproches. Le ministre & le prince faisoient les leurs à M. de Prémont, & l'excitoient à la joie : ils n'y réussissoient pas. Le marquis, de son côté, ne disoit rien, & se laissoit gronder de paroître si sérieux. Au dessert, le prince & le ministre

sortirent & firent signe au colonel de les suivre. Ils rentrèrent bientôt. Le prince tenoit une croix de S Louis : le ministre & le marquis étoient à ses côtés. Dès que Prémont les avoit vu sortir, il avoit été saisi, à plusieurs repriſes, d'un frisson universel. Dès qu'il les voit rentrer, son visage se couvre d'une pâleur mortelle. Le prince lui adresse le compliment le plus flatteur en lui présentant la croix. Le ministre le prie de faire le serment nécessaire pour la cérémonie. Prémont ne peut répondre : son trouble, sa confusion augmentent ; cet homme si ferme, si intrépide jusqu'alors, ne peut retenir ses larmes. Ce moment qui devoit être marqué par l'allégresse, devient un moment de tristesse & d'effroi. Chacun s'empresse de le secourir. On le croit incommodé ; on lui conseille de prendre du repos, & de remettre la cérémonie au lendemain. Il revient à lui ; il recueille ses forces, se jete dans les bras du marquis, lui sourit, lui serre la main avec tendresse, & demande qu'on l'écoute. L'intérêt est général ; l'impatience est extrême. On se tait ; on s'assied ; il prend ainsi la parole.

Cette marque de distinction que l'on daigne m'offrir, est le prix dont on récompense une vie consacrée aux devoirs de l'honneur. Peut-elle être accordée à un homme qui n'auroit plus cet honneur ! ce seroit l'avilir. Mais si cet homme n'a perdu qu'un honneur imaginaire, né du caprice & des préjugés, un honneur indépendant de lui-même, de la perte duquel il ne peut être coupable, & que cependant il ait tenté de réparer cette perte en acquérant une portion égale de véritable gloire, est-il indigne alors des récompenses dûes à ses services ! ne mérite-t-il pas plutôt qu'on l'élève jusqu'au prix de ses nobles travaux ? c'est à vous, messieurs, de le décider.

Ces propositions générales doivent peu vous instruire de mon sort. Je n'attendrai pas votre réponse pour vous le déclarer. Je fais cet effort sur moi-même. Ma famille & mes malheurs peuvent être connus de quelqu'un de vous. Mon nom est d'Ernance.... (Qu'on juge de ce qu'éprouva le marquis en entendant ce mot !) Je fus jeune, & j'aimai; j'obtins celle que je desirois; & l'univers ne m'offrit long-temps

que le tableau de ma tendreſſe, & l'image de mon bonheur. Les idées d'ambition & de gloire ſe réveillèrent enfin dans mon cœur, mais il n'étoit plus temps de les ſatisfaire. J'étois lié par des nœuds trop ſacrés. Le repentir, les regrets, & les paſſions naiſſantes me dévoroient ſans fruit. J'étudiai tout ce qui a rapport au métier des armes, ſans autre deſſein que d'aſſouvir en quelque ſorte l'ardeur de mes deſirs, & d'amuſer les chimères de mon imagination. Je ne prévoyois pas l'inſtant où cette étude me deviendroit utile.

Je fus donc ainſi coupable envers la patrie. Elle fut vengée cruellement. J'eus un fils. Sa naiſſance fit mon eſpoir, en me réconciliant avec moi-même. Je diſois : voila celui qui réparera mon inaction ; je pourrai du moins m'acquitter envers l'état d'une partie de mes dettes. Je fus trompé. Mon fils fut un ſcélérat. La tendreſſe exceſſive de ſa mère, étouffa toutes les ſemences de vertu que je jettois dans ſon cœur. Que vous dire de plus ! il me déroba l'horreur de ſa conduite. Sa vie fut criminelle ; ſa mort ignominieuſe.

Un bourreau m'a ravi mon fils & l'honneur.

(Chacun frémit en cet endroit. M. d'Ernance conserva seul un air serein & ferme. Il continua.) Tous les malheurs vinrent à la suite de ce premier; mais il fut le plus grand, parce que je ne suis pas le seul qu'il regarde. La mort de ce fils fut suivie de celle de sa mère. Mais j'avois une fille qui se trouvoit sans l'avoir mérité, ensevelie dans la même honte que moi. Cette fille est vertueuse; il lui falloit de l'honneur. Je partis pour tâcher de remplacer celui que lui arrachoit son frère. Ma fille aimoit; elle étoit aimée : je devois la rendre sans tache à celui qui méritoit d'être son époux.

J'ai cru que l'état militaire convenant mieux à mon gout, étoit aussi celui où le courage faisoit une fortune plus rapide, celui dans lequel la gloire avoit le plus d'éclat. J'ai choisi dans cet état le rang le plus bas, afin de donner plus d'étendue à ma carrière. J'ai passé par tous les grades; ma conduite dans chacun d'eux m'en a mérité un plus élevé. Je suis parvenu en deux campagnes au plus haut

point où puisse atteindre un homme qui laissoit ignorer son nom & sa naissance. Je viens, en dernier lieu, de m'acquitter de mes devoirs avec assez d'éclat & de bonheur, pour que toute une armée ait demandé une récompense pour moi, pour que mon général lui-même m'ait jugé digne de la reçevoir. Je ne parle ainsi de mes services, que pour en tirer cette conclusion.

Cette récompense toute glorieuse, n'est point compatible avec quelque honte que ce soit. Si celle dont mon fils s'est couvert est retombée sur moi sans retour, selon le préjugé commun, toutes mes actions doivent rester dans l'oubli. Ma fille & moi devons nous séparer de la société, qui ne doit plus compter notre existence. Mais si la gloire que j'ai acquise peut réparer celle que j'ai perdue; si elle a le même droit que l'infamie, celui de réjaillir sur nos proches, & que ma fille puisse en ressentir les effets, comme elle a ressenti ceux de la honte de son frère, il ne vous restera plus alors, messieurs, qu'à peser cette honte & ma gloire, pour savoir qui doit l'emporter, vous examine-

rez si des fautes commises contre quelques particuliers sont plus odieuses, que n'est louable l'action d'avoir sauvé une place, une armée entière. S'il est enfin plus naturel que l'infamie du fils remonte jusqu'au père, & s'étende sur une sœur vertueuse, qu'il ne l'est que les actions glorieuse du père rétablissent cette fille & lui, dans leur premier honneur.

D'Ernance finit ainsi son discours, qu'il avoit prononcé avec une véhémence noble & fière. Il se tut & baissa modestement les yeux, en attendant une réponse, qu'il auroit lue sur tous les visages s'il eût été en état de les voir. Le ministre s'approche de lui, sourit & lui serre la main pour toute réponse. Le silence qui regnoit parmi tous les convives, marquoit leur inquiétude sur le sort de leur libérateur : de quels mouvemens étoit agité le marquis! — Quel est votre avis, dit le ministre en s'adressant au prince de*** — Mon avis, c'est qu'un brave homme soit toujours un brave homme ; qu'il soit toujours honoré comme tel. Les fautes sont personnelles. Je gémis contre le prejugé qui veut le contraire. M. d'Ernance a fait

tout ce qu'il falloit pour laver cette tache. Il a fait le chemin de ſon fils & le ſien ; il à de la gloire pour toute ſa famille. Vous êtes miniſtre, monſieur ! Si j'étois à votre place, non ſeulement je voudrois qu'il fut récompenſé, rehabilité, cheri, reſpecté, mais j'ouvrirois encore les mêmes chemins à tous ceux qui ſeroient dans cette ſituation malheureuſe. Que la famille ſoit deshonorée, ſi vous le voulez, mais ſeulement juſqu'à ce qu'un membre de cette famille, dans quelque état que ce ſoit, mérite aſſez de la patrie pour qu'elle lui rende ſon premier éclat. Chacun y gagnera ; & l'état plus que les autres..... — Puis ſe tournant vers l'aſſemblée ! meſſieurs, dit-il, ne penſez-vous pas comme moi ! N'honorez-vous pas ce brave capitaine !

Un cri auſſi général que flatteur eſt leur réponſe. Le miniſtre prend alors la parole. Il leur aprend. — Qu'ayant prevenu le roi, ſur les actions de bravoure & les ſervices éclatans de M. d'Ernance, ſe majeſté lui accorde la croix, & y joint le régiment de N**, pour commencer. Des tranſports de joye éclatent de toutes

parts. Ils ſont interrompus par le miniſtre, qui élève encore la voix pour apprendre à ce brave homme que ſon fils n'eſt pas mort, & qu'il a été ſouſtrait par lui-même au chatîment auquel il avoit été condamné. Ce fut ajouta-t-il, le même magiſtrat qui reconnut votre fils dans le temps qu'on procédoit à ſa condamnation qui me ſollicita en ſa faveur. Sa majeſté m'accorda pour lui des lettres de grace, & je le fis conduire en lieu de ſureté! Comme il approcha du crime ſans le commettre; comme un long repentir a dû corriger ſon ame, & la rendre plus digne de vous; comme enfin c'eſt aujourd'hui un jour de graces & de bienfaits, j'obtiendrai du roi ſon élargiſſement; & nous irons demain le délivrer. . . . . .

C'étoit à Vincennes, que Corſange étoit détenu. On y va le lendemain, mais qu'elle eſt la ſurpriſe du miniſtre, & la douleur de d'Ernance en apprenant que depuis long-temps le priſonnier s'étoit évadé. La crainte des réproches avoit renfermé ce ſecret dans le cœur du gouverneur. Il ſe trouve obligé de faire ſa déclaration. Oui Corſange s'étoit ſau-

vé ; mais dans quelle contrée, se livroit-il à ses vicieux penchans ! ou plutôt dans quelle solitude versoit-il les larmes du répentir ! Hélas ! l'amour avoit rapproché ce que le crime avoit désuni. Sous des haillons, & dans la plus profonde misère, il s'étoit dérobé long-temps à la poursuite des hommes ; & il avoit éprouvé enfin la clémence du ciel. Errant de bois en bois, de village en village, prêt à mourir de faim, il parvient à se rapprocher du lieu qui renferme Henriette. Il se voit dans cette église, qui a reçu le serment qu'elle a fait de vivre à jamais séparée de lui. C'étoit le moment de l'office. Il entend sa voix, il distingue ses traits..... Le trouble, le frémissement, la foiblesse, la mort..... Un long évanouissement en est du moins l'image. Il est enfin secouru par un bon prêtre, par l'homme saint qui desservoit cette église. La jeunesse malheureuse est si intéressante ! Le prêtre l'amene chez lui, le console, le fortifie, l'interroge peu, son inclination pour lui se déclare ; elle augmente tous les jours ; & voila un azile assuré pour l'infortune. Mais il reste les

peines de l'amour. Il n'y a qu'un seul moyen pour les adoucir ; c'est de passer tous les jours quelques heures dans cette église, qui renferme Henriette. Jamais il n'essaya de lui faire savoir qu'il étoit aussi près d'elle. Un moment de consolation eut produit des chagrins sans mésure, & des maux sans remède. Devoit-il troubler le répos d'une infortunée qui ne tenoit plus à la vie que par l'oubli de l'univers. Telle étoit la situation de Corsange, depuis plusieurs mois ; & jamais elle n'auroit changé, car il étoit bien déterminé à mourir avec son secret. Mais le ciel dispose de nous ; & les évenemens les moins attendus sont les jeux du destin.

Le marquis & M. d'Ernance, après avoir fait les recherches les plus vaines pour savoir ce qu'avoit pu devenir Corsange depuis sa fuite de Vincennes, avoient repris la route de leurs terres ; & les idées d'une alliance dont tous deux étoient si remplis adoucissoient la cruelle incertitude où ils restoient l'un & l'autre, sur le sort de ce jeune homme. Il falloit qu'ils passassent près du lieu où étoit le couvent qui renfermoit Henriette ; & ils

étoient convenus de s'y arrêter quelques heures. Ils n'en étoient qu'à la plus petite distance, lorsque la nuit commençoit à tomber. Ils sont surpris d'appercevoir des flammes. Plus ils approchent, plus ils sont persuadés qu'il y a en cet endroit un violent incendie. Bientôt les cris, les cloches, le tumulte ne leur apprenent que trop qu'ils ne se trompent point. Le feu étoit au couvent; la moitié en étoit déjà presque réduite en cendres. Le marquis se jette en bas de la voiture; d'Ernance le suit malgré lui. Ils avancent à travers des débris encore enflammés. Ils voyent des religieuses, éplorées, mourantes, élevant leurs yeux jusqu'au ciel.

Le marquis demande sa sœur en tremblant. Il n'est point écouté. Il la cherche en vain parmi la foule, une d'entre elles entend enfin sa voix, & lui apprend qu'Henriette, malade depuis quelques jours, & n'ayant pas la force de se sauver, va périr dans un pavillon, qu'elle lui montre, & où elle est renfermée dans son lit. La nature n'attend pas la réflexion. Saint-Forlaix marche, se précipite, ... Il voit un homme sortir de ce même pa-

villon, dans un état horrible. Il tenoit une religieuse dans ses bras. Des débris, des pierres, des poutres enflammées tomboient à ses côtés sans l'effrayer. Il marchoit avec intrépidité sur des brasiers ardens. Il avance, il arrive jusqu'au marquis, il dépose la religieuse à demi mourante. Tout-à-coup deux filles s'écrient : *c'est Henriette.* — C'est ma sœur, crie encore plus haut le marquis, qui la reconnoît ; c'est ma sœur, ma chère sœur..... Hélas ! elle ne peut répondre à sa voix; elle a perdu l'usage de tous ses sens. Elle n'est plus, ou va du moins ne plus être. Elle n'ouvre les yeux un moment, que pour reconnoître son frère & son amant, (car on se doute bien que c'étoit Corsange qui l'avoit sauvée). Elle expire sans pouvoir exprimer ce que son ame éprouve.

On ne sera point surpris de voir son amant, déjà épuisé de fatigue, ne lui survivre que quelques momens. Il prononce à peine quelques mots qui apprenent à son père, & à son ancien ami qu'il les reconnoît, & qu'il meurt dans des sentimens dignes de sa naissance.

Une catastrophe aussi déchirante, laissera des traces qui ne permettront pas de long-temps, à l'amour de parler en faveur de l'hymen. Mais enfin, lorsque la nature aura été satisfaite, la réflexion encouragera des amans à s'occuper d'eux-mêmes. Ils se diront qu'Henriette & Corsange, ayant perdu par leur égarement le droit à une vie heureuse, leur mort a prévenu les longs regrets, & les tristes souvenirs auxquels ils étoient condamnés ; & ils l'enviſageront comme un bien commun, en la pleurant encore. Ils se sentiront autorisés à reprendre ces idées si douces dont le charme avoit été si cruellement alteré; & leurs longues peines trouveront enfin leur terme dans cette plenitude de bonheur, qui est reservée aux ames honnêtes & sensibles, à qui le sort disputa long-temps le prix de leurs vertus.

Nous ne devons pas négliger de dire que la maréchale d'Eff.... coupable & mépriſée, avoit été punie par cette même autorité, dont elle avoit abuſé.

LE TABLEAU DE CÉBÈS,

TRADUIT DU GREC,

Sur une édition Angloise, Edimbourg, 1747, chez Rudimann.

CÉBÈS vivoit quatre cens soixante ans avant la naissance de J. C. Il étoit natif de Thébes en Béotie, & fut disciple de Socrate. Diogène Laerce dit qu'il composa trois dialogues, dont deux ont été perdus. Il ne nous reste que celui-ci qu'il intitula *Tableau de la vie humaine.* Quelques critiques, entr'autres Wolfius & Sevin. (V. Mém. de l'Acad. des Inscript. tom. I,) prétendent que cette pièce n'est pas de lui, & que l'auteur est bien moins ancien. Nous n'entrerons point dans une discussion étrangère à cet ouvrage. Nous nous contenterons d'observer, que dans les endroits où le raisonnement succède à l'allégorie, on y reconnoît le ton & la manière de raisonner de Socrate. Quoiqu'il en soit, on convient que l'ouvrage est fort ancien, & fort estimé. On en compte près de quinze versions latines. Nous nous rappellons d'avoir vu une gravure qui le rend d'une manière fort exacte. Gille-Boileau en donna une traduction Françoise en 1653. Les allégories sont de la plus haute antiquité, & nous avons

cru qu'un ouvrage de cette réputation entroit dans notre plan, & pouvoit servir à donner au public une idée de la manière dont les anciens traitoient l'allégorie. Il seroit peut-être piquant d'en retracer l'histoire. On la verroit tantôt majestueuse, tantôt riante chez les anciens, servir de voile aux grands phénomènes de la nature; en Orient, naître de l'esclavage donner des leçons détournées aux tyrans, & leur présenter sous une gaze transparente le tableau de leurs crimes & des malheurs de leurs sujets; froide & compassée chez les modernes; employée jusqu'à la satiété par nos bons aïeux, dans tous leurs ouvrages; bisarre chez les Anglois, où elle a conservé plus de partisans & d'admirateurs, où les moralistes en font un usage trop fréquent pour être avoué par le bon goût, presque enfin décriée en France où personne depuis Rousseau ne l'a cultivée.

Cet exposé rapide pourroit donner l'idée d'un ouvrage piquant, quoique érudit, fleuri, quoique savant, où les épines du savoir n'émousseroient pas la vivacité de l'imagination, où la philosophie pourroit se réunir à la profondeur & à la variété des recherches. Nous n'insisterons pas davantage sur le mérite ou l'application des allégories. Celle qu'on va lire est le tableau de la vie humaine. La fortune, la science, les passions, tout y est personnifié. Le but de l'auteur est de recommander la pratique de la vertu & de faire sentir le danger des vices & des passions. Pour y réussir, il a cru devoir mettre sa morale en action, & nous sommes tentés de croire que c'est la seule manière de la présenter aux hommes, ou du moins la plus efficace.

En

En nous promenant dans le temple de Saturne, nous vimes entre autres offrandes faites au Dieu un tableau placé devant le Sanctuaire. Le sujet en étoit étranger, & contenoît des allégories particulières. Mais nous ne pouvions conjecturer quel en étoit l'auteur & le sens. Car ce tableau ne representoit ni une ville, ni un camp; mais plutôt une enceinte qui en renfermoit deux autres, l'une plus grande, l'autre plus resserrée. Devant la porte on appercevoit une foule nombreuse, & dans l'enceinte une multitude de femmes. A l'entrée du vestibule de la première, se tenoit un vieillard qui avoit l'air de donner quelques avis à la foule qui entroit. Comme nous étions long-temps à nous tourmenter sur le sens de ces allégories; rien d'étonnant, étrangers, nous dit un vieillard qui se trouvoit à côté de nous, si vous avez de la peine à saisir ce que signifie ce tableau. Car bien peu d'habitans le savent & ce n'est pas une offrande faite par un citoyen. Mais il y a déjà du temps qu'il vint ici un homme plein de sens, d'une haute sagesse, & qui dans ses discours & sa conduite cherchoit à

retracer Parmenide & Pythagore.— Avez-vous vu & connu cet homme? — Oui, & comme j'étois dans ma première jeuneſſe, j'eus tout le temps de l'admirer. Il agitoit mille queſtions intéreſſantes, & très-ſouvent je l'ai entendu expliquer cette peinture. — Au nom des Dieux, ſi vous n'avez des occupations trop preſſantes, ſatisfaites notre curioſité, car nous déſirons ardement d'être initiés dans ces myſtères. — On peut vous contenter, étrangers. Mais il eſt bon de vous avertir que ce récit à ſes dangers. — Quels peuvent-ils être? — Si vous écoutez avec fruit & ſi vous comprenez-bien ce que j'ai à vous dire, vous deviendrez heureux & ſages: ſinon, devenus inſenſés, malheureux, groſſiers, ignorans, vous menerez une vie déplorable. En effet cette explication reſſemble à l'énigme que propoſoit le ſphinx aux paſſans. Celui qui en trouvoit le mot, étoit ſauvé. Celui qui ne la comprenoit pas étoit mis à mort par le monſtre. Il en eſt de même de ce récit. La folie eſt un ſphinx à l'égard des hommes. Elle ne montre qu'à travers un voile énigmatique, ce qu'il y a dans la

vie de bon ou de mauvais, & d'indifférent par sa nature. Celui qui ne perce pas le voile, elle ne le fait pas périr d'un seul coup, comme le malheureux que le Sphinx tuoit & dévoroit; mais elle le mine peu à peu, comme un criminel qui séche dans un cachot en attendant le supplice. Si au contraire on entend l'énigme, la folie périt à son tour. On est à l'abri de ses atteintes, & l'on jouit pendant toute sa vie d'un bonheur inaltérable. Ecoutez-moi donc sérieusement, & prêtez-moi la plus grande attention. — Dieux! que vous excitez vivement notre curiosité! Commencez donc votre récit au plus vite. L'alternative de peines & de récompenses que vous nous annoncez, vous assure de l'attention la plus soutenue. Alors le vieillard lève sa baguette, & l'étendant sur le tableau; sachez, dit-il, que cette enceinte qui s'offre à vos regards s'appelle la vie, & que cette multitude nombreuse qui se tient à la porte sont ceux qui doivent y entrer. Ce vieillard plus élevé qui d'une main tient un papier, & de l'autre semble montrer quelque chose, se nomme le Génie. Il instruit ceux qui entrent, de

la conduite qu'ils doivent tenir, après être venus à la vie, & de la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent n'y pas périr. — Quelle route leur prescrit-il, & comment? — Voyez-vous auprès de la porte par laquelle entre la multitude un trône sur lequel est assise une femme, au visage composé, à l'air persuasif, & qui tient une coupe dans sa main? — Je la vois, mais quel est son nom? — C'est l'imposture, qui séduit tous les hommes, & enivre de son breuvage magique, ceux qui entrent dans la vie. — Quelle est cette liqueur? — L'erreur & l'ignorance. Après en avoir bu, ils entrent dans l'enceinte. — Tous boivent-ils de ce breuvage d'erreur? — Tous en prennent; mais les uns plus, & les autres moins. Voyez-vous ensuite à l'entrée de la porte une multitude de femmes, qui, quoique différentes entr'elles, ressemblent toutes à des courtisannes? — Oui, je les apperçois. — On les nomme *opinion*, *passions*, *voluptés*. A mesure que la foule entre, elles s'élancent sur chaque passant, l'embrassent & l'emmenent. — Où les conduisent-elles? — Les unes au salut,

les autres à la perte, enivrés qu'ils sont du breuvage de l'*imposture*. — Dieux ! quelle funeste liqueur ! — Chacune leur promet de les conduire à la source de tous les biens, & de les faire arriver au bonheur & à la fortune. Ces malheureux, par une suite de l'erreur & de l'ignorance qu'ils ont bue dans la coupe de l'*imposture*, ne peuvent trouver les véritables routes à suivre dans la vie, mais errent à l'avanture. Voyez-vous encore comme les premiers entrés conforment leurs démarches irrégulières aux caprices de ces femmes. — Je le vois ; mais quelle est cette autre, qui paroît aveugle, dans le délire, & placée sur un globe de pierre ? — *On la nomme Fortune.* Elle n'est pas seulement aveugle, mais sourde & insensée. — Quelle est son occupation ? — D'errer de tous côtés, de dépouiller les uns de ce qu'ils ont pour en enrichir d'autres, & bientôt après de retirer ses dons à ses derniers pour en favoriser de nouveaux avec aussi peu de discernement & de solidité. Aussi le symbole qui l'accompagne caractérise-t il parfaitement sa nature. — Quel est ce symbole ? — Ce

globe sur lequel elle est placée. — Eh bien, quel en est le sens? — Que ses dons ne sont ni stables ni assurés. Car lorsqu'on met en elle sa confiance, les chutes sont considérables & dangereuses. — Mais que veut cette foule innombrable qui l'environne, & comment, l'appelle-t-on? — On l'appelle la troupe des *inconsidérés*. Chacun d'eux demande les biens qu'elle jette au hazard. — Pourquoi donc n'ont-ils pas tous le même visage. Pourquoi les uns paroissent-ils livrés aux transports de la joye, tandis que les autres tiennent leurs mains étendues dans l'excès de leur désespoir? -- Ceux dont l'air est joyeux & riant, sont ceux qui en ont reçu quelques dons. Aussi l'appellent-ils *bonne Fortune*. Ces autres qui versent des larmes, & lui tendent des mains suppliantes sont ceux à qui elle a ravi ses premières faveurs. Ceux-là l'appellent, *mauvaise Fortune*. --- De quelle nature sont donc ces largesses, puisqu'elle causent tant de joye à ceux qui reçoivent, & font verser des pleurs à ceux qui les perdent? --- C'est ce que le commun des hommes regarde comme des biens,

---- Qui ſont-ils? --- Les richeſſes, la gloire, la nobleſſe, les enfans, les commandemens, les couronnes & les autres poſſeſſions ſemblables. --- Ces choſes ne méritent-elles pas le nom de biens? --- C'eſt une queſtion que nous pourrons agiter dans toute autre circonſtance. Pour le préſent ſoyons attentifs à l'explication de l'allégorie. --- J'y conſens. --- Après avoir paſſé cette porte, voyez-vous une autre enceinte, & dehors des femmes parées comme des courtiſannes. --- Oui. --- Elles ſe nomment l'une l'*intempérence*, l'autre la *débauche*; les deux dernières l'*avarice* & la *flatterie*. --- Pourquoi ſe tiennent-elles en cet endroit? --- Elles obſervent ceux qui ont reçu quelque choſe de la *Fortune*. --- Enſuite, que font-elles? --- Alors elles ſautent de joye, les embraſſent, les flattent, les preſſent de demeurer avec elles, leur promettent une vie douce, exempte de peine & d'affliction. Si quelqu'un ſéduit par ces enchantereſſes ſe déclare pour le plaiſir, ce genre de vie lui paroît délicieux tout le temps que durent les ſenſations voluptueuſes cauſées par leurs ca-

reſſes. Mais ces délices n'ont point de réalité. Au contraire dès qu'il ſort de ſon ivreſſe, il s'apperçoit qu'il a cru faire bonne chère, mais que ſes biens & ſa perſonne ont été en proye, aux déprédations & aux outrages. Ainſi après avoir diſſipé tout ce qu'il avoit reçu de la *Fortune*, il eſt obligé d'obéir en eſclave à ces femmes, de tout endurer, de mener la conduite la plus indécente, & de ſe livrer pour leur complaire aux plus grands excès; par exemple de devenir frauduleux, ſacrilége, parjure, traitre, brigand & de réunir tous les vices. Et lorſqu'une fois il a épuiſé tous les crimes, on le livre à la *peine*. — Quelle eſt-elle? — Voyez-vous, derrière ces ſortes de gens, une eſpèce de ſoupirail, & un cachot étroit & ténébreux. Celle qui tient un fouet ſe nomme la *peine*. Celle qui baiſſe la tête ſur les genoux eſt la *triſteſſe*. Celle qui s'arrache les cheveux eſt la *douleur*. — Quels ſont ces deux autres qu'on voit auprès d'elles, nuds, hideux, difformes & décharnés? — L'un s'appelle le *Deuil*, & ſon frère, le *Déſeſpoir*. C'eſt donc à ces boureaux que le malheureux

est livré, pour vivre auprès d'eux dans de continuels tourmens. Ensuite on le jette dans un autre cachot, celui du *malheur*, où il passe le reste de sa vie, en proye à toutes sortes de maux, à moins qu'il n'ait le bonheur de rencontrer le *repentir*. — Alors qu'arrive-t-il? — Si le *repentir* vient à le rencontrer, il le délivre de ce cruel esclavage, & lui inspirant de nouveaux *desirs*, de nouvelles *opinions*, il lui donne le choix de deux routes, dont l'une doit le conduire à la véritable *instruction*, & l'autre à la *fausse*. S'il choisit la meilleure, au terme de son voyage il est purifié, arraché aux dangers qui le menaçoient, & il passe le reste de sa vie dans le sein du bonheur, à l'abri de toute disgrace, sinon la *fausse instruction l'engage dans des routes d'erreur*. — Grand Jupiter, que ce danger est terrible, & la *fausse instruction*, où est-elle? — Voyez-vous cette autre enceinte, & à l'entrée du vestibule cette femme parée avec tant d'art & de propreté? La multitude & les hommes légers l'appellent *instruction*, mais c'est un nom qu'elle ne mérite pas. Tous ceux qui doivent être

preservés sont obligés de passer ici avant de parvenir au sejour de la véritable *instruction*. — Est-ce qu'il n'y a pas d'autre chemin qui y conduise? — Oui, il y en a d'autres? — Qui sont ceux que l'on voit se promener dans l'intérieur de l'enceinte. — Ce sont les adorateurs de la *fausse instruction* qui séduits par elle, croyent vivre avec la véritable. — Comment les appellez-vous? — Poètes, orateurs, dialecticiens, musiciens, arithméticiens, géométres, astrologues, épicuriens, péripatéticiens, critiques & autres qui leur ressemblent. — Et ces femmes qui paroissent courir de côté & d'autres, & ressemblent aux premières du nombre desquelles étoit l'*intempérance* & ses compagnes, quelles sont-elles? — Ce sont les mêmes. — Comment entrent-elles aussi dans cette enceinte. — Oui certes, mais plus rarement que dans la première. — Les *opinions* aussi? — Assurément. L'*ignorance* & la *folie*, sont aussi partie de cette troupe. Ceux que je vous ai nommés, ressentent encore les effets du breuvage funeste, que leur a presenté l'*imposture*. Ils ne peuvent être

délivrés du joug de l'*opinion* & des autres vices, qu'ils n'aient abandonné leur fausse déesse, suivi la véritable route, pris une liqueur salutaire capable de les purifier, & banni l'*opinion*, l'*ignorance* & tous les vices qui les affligent. C'est alors que leur delivrance est assurée. Mais tant qu'ils demeureront auprès de la *fausse instruction*, leur esclavage durera toujours, & leurs connoissances seront pour eux la source de mille maux. — Quelle route mene donc à la véritable *instruction* ? — Voyez-vous cet endroit élevé qui paroît inhabité, désert, cette porte étroite, & devant la porte un sentier peu fréquenté, qui semble escarpé, raboteux, impraticable. Là s'élève une hauteur d'un accès difficile, & environnée de tous côtés d'affreux précipices. Voilà le chemîn qui y conduit. — Il semble en effet bien rude au seul aspect. — Auprès de la hauteur est un rocher élevé, escarpé de tous côtés, duquel deux femmes robustes & vigoureuses, tendent les bras d'un air d'empressement. — Je les apperçois, mais quel est leur nom ? — L'une s'appelle la *modération*, l'autre la *patience*.

Ce ſont deux ſœurs. — Pourquoi tendent-elles les mains avec cet air d'empreſſement? — Pour exhorter les voyageurs, parvenus juſques-là à s'armer de courage, à ne pas s'abandonner à un lâche déſeſpoir. Elles leur diſent, qu'après quelques efforts ils vont trouver une route agréable. — Mais quand ils ſont arrivés au pied du rocher, comment peuvent-ils y monter? Car je ne vois pas de ſentier qui conduiſe au ſommet. — Les deux Nymphes en deſcendent, & les tirent à elles. Enſuite elles leur diſent de reſpirer, & bientôt après leur donnent la force & la confiance, leur promettent de les conduire à la véritable *inſtruction*, & leur montrent combien la route eſt belle, applanie, ſans obſtacles & ſans dangers. Voyez-vous encore devant ce bois une prairie charmante, éclairée par un jour pur & brillant? Puis au milieu de cette prairie une autre enceinte & une autre porte? — Oui, mais comment nomme-t-on ces lieux? — Le ſéjour des *bienheureux*. Car, c'eſt-là, qu'habitent toutes les *vertus* & le *bonheur*. — Que ce ſéjour eſt digne d'envie! — Auprès

de la porte vous appercevez une belle femme, pleine d'une modeſte aſſurance, ſur le déclin de l'age mur, ſimple dans ſon extérieur & ſans aucune parure empruntée. Elle eſt placée non pas ſur un globe, mais ſur une pierre quarrée & immobile. A côté d'elle, ſont deux autres qui paroiſſent être ſes filles. Cette déeſſe, eſt l'*inſtruction*, & ſes deux compagnes, la *vérité* & la *perſuaſion*. — Pourquoi eſt-elle placée ſur une baſe quarrée? — C'eſt pour montrer aux voyageurs, que la route qui conduit à elle eſt ſure & ſolide, & que la poſſeſſion de ſes dons eſt aſſurée. — Quels ſont ces dons? — La confiance & une ſécurité inaltérable? — Quelle eſt leur utilité? — La perſuaſion intime & fondée, qu'on n'éprouvera plus aucun mal dans le cours de la vie. — Dieux! quels dons magnifiques! Mais pourquoi ſe tient-elle hors de l'enceinte? — Pour guérir ſes hôtes, & leur préſenter un breuvage ſalutaire. Dès qu'ils ſont purifiés par cette liqueur, elle les conduit aux *vertus*. — Quoi! je ne vous entends pas. — Je vais me faire comprendre. Je ſuppoſe qu'un homme atta-

qué d'une maladie dangereuſe, ſoit conduit au médecin. Celui-ci commence à écarter par des purgatifs toutes les cauſes de la maladie. Enſuite il s'attache à rétablir ſes forces, & à lui rendre la ſanté. Mais ſi le malade refuſoit de ſe conformer aux ordonnances du médecin, n'auroit-on pas raiſon de le renvoyer, & ne mériteroit-il pas d'être emporté par la maladie ? — Je vous entends. — De même lorſqu'un voyageur eſt parvenu juſqu'à l'*inſtruction*, elle le guérit, & lui préſente la liqueur qui doit le purifier de tous les vices qu'il a amenés avec lui. — Quels ſont ces vices? — Lignorance & l'erreur bues dans la coupe de l'*impoſture*, l'*orgueil*, la *cupidité*, l'*intempérance*, la *colere*, l'*avarice* & tous les autres auxquels il s'eſt livré dans la première enceinte. — Lorſqu'il eſt purifié, où l'envoie-t-on ? — On l'introduit dans le ſéjour de la *ſcience* & des autres vertus. Voyez-vous ſur la porte cette troupe de femmes belles, modeſtes, ſans parure & ſans art ? — La première s'appelle la *ſcience*, les autres qui ſont ſes ſœurs, la *force*, la *juſtice*, l'*intégrité*, la *tempérance*, la *modé-*

ration, la *liberté*, la *continence* & la *douceur*. — Qu'elles ſont belles! Que nos eſpérances ſont brillantes! — Oui, ſi vous comprenez & mettez en pratique ce que vous aurez entendu. — Comptez que nous y donnerons tous nos ſoins. — Votre bonheur en dépend. — Aprés que les vertus ont pris notre voyageur, où le conduiſent-elles! A la *felicité*, leur mère. Voyez-vous cette route, qui conduit à une élévation qui commande toutes les enceintes. A l'entrée du veſtibule eſt une femme d'un age fait, d'une beauté touchante, ſans luxe, parée des mains de la décence, aſſiſe ſur un trône élevé, & couronnée d'une guirlande de fleurs. C'eſt elle qu'on nomme la *felicité*. — Mais que fait-elle à celui qui parvient à ſon trône? — Elle, & toutes les vertus ſes compagnes le couronnent de leurs dons comme un généreux Athlete, ſorti vainqueur des plus grands combats. — Et quels ennemis a-t-il donc vaincus? — Les plus dangereux de tous, je veux dire des monſtres cruels qui le dévoroient, le tourmentoient, & le faiſoient gémir dans le plus rude eſclavage,

voilà les ennemis dont-il a triomphé, qu'il a terrassés. Il s'est rendu à la liberté, & maintenant ces monstres, de ses tyrans sont devenus ses esclaves. — De quels monstres parlez-vous ? Je brule d'envie de les connoître. — D'abord l'*ignorance* & l'*erreur*. Ne les regardez-vous pas comme des monstres ! — Et comme des monstres cruels. — Ensuite la *douleur*, le *deuil*, l'*avarice*, l'*intempérance* & tous les vices. Il leur commande en maître, & n'est plus leur esclave. — Quels brillans exploits ! Quelle belle victoire ! Mais dites-moi, quelle est la vertu de la guirlande dont le vainqueur est couronné ? — D'assurer le bonheur. En effet celui qui porte cette couronne, jouit d'une félicité pure & solide, il ne l'attend pas des autres, il la trouve dans son propre cœur. — Triomphe éclatant & bien digne d'envie ! Mais après avoir été couronné, que fait-il ? Où va-t-il ? — Les vertus le ramenent au point d'où il étoit parti, & de là lui montrent les autres mortels, leurs vices & le malheur de leur vie, leurs écarts, leurs naufrages, & comment ils sont menés en triomphe par leurs en-

nemis, les uns par l'*intempérance*, les autres par la *vanité*, ceux-ci par l'*avarice*, ceux-là par la *vaine gloire*, tous par quelque vice semblable. Ils ne peuvent briser les chaines pesantes qui les accablent, pour se réfugier dans cet heureux séjour, mais toute leur vie est en proie au trouble & à l'agitation. Ces malheurs leur sont arrivés, parce qu'ils ont perdu de vue les instructions du *génie*, & ne peuvent plus trouver la route qui conduit au bonheur. — Vous avez raison; Mais je voudrois savoir pourquoi les *vertus* montrent à notre voyageur les lieux par où il a passé d'abord. — Il ne comprenoit, il ne voyoit clairement rien de ce qui s'y passoit. Dans un état de doute & d'incertitude, aveuglé par les vapeurs de l'*ignorance* & de l'*erreur*, il prenoit pour bon ce qui ne l'étoit pas, & pour mauvais ce qui étoit bon. Aussi vivoit-il mal comme le reste de ceux qui habitent ces lieux. Maintenant qu'il possède la science des choses utiles, il mene une vie sage, & contemple d'un œil de compassion les erreurs des autres mortels. — Après avoir contemplé tous ces objets, que

fait il ? où dirige-t-il ſes pas? — Partout où bon lui ſemble : partout il eſt en ſureté, comme Jupiter dans l'antre du mont Dictys. De quelque côté qu'il aille, il ſera vertueux & à l'abri de tout danger. Partout il ſe verra fêté, accueilli, comme un médecin par ſes malades. — N'a-t-il plus rien à craindre de ces femmes que vous traitiez de monſtres cruels? — Non, il ne craint rien de leur part. Il ne ſera plus tourmenté par la *douleur*, par la *triſteſſe*, par l'*intempérance*, par l'*avarice*, par la *pauvreté*, enfin par quelques maux que ce ſoient. Autrefois leur eſclave, il eſt devenu leur maître, elles reſpectent aujourd'hui ſa ſupériorité. Ainſi les ſerpens obéiſſent aux Pſylles. Acharnés contre tous les autres, juſqu'à ce qu'ils leur aient ôté la vie, ils ne bleſſent pas ces peuples, parce qu'ils portent avec eux un rémede contre le venin du ſerpent. De même celui-ci muni d'un antidote, ne reçoit aucun mal. — fort-bien : mais dites-moi qui ſont ceux que l'on voit deſcendre de la hauteur ? Les uns ont la tête ceinte de guirlandes, l'air riant & ſerein. Les autres ſans couronne ont

tous les traits du déſeſpoir: leur tête courbée, & leurs génoux qui fléchiſſent annoncent leur épuiſement, & ils ſemblent tenus par des femmes. — Ceux qui portent des couronnes ſont arrivés heureuſement juſqu'à l'*inſtruction*; ils témoignent leur joye, d'avoir reçu d'elle un favorable accueil. Des autres que vous voyez ſans couronnes, les uns ont été durement éconduits par la déeſſe, & ſe retirent toujours ſoumis à l'empire du vice, & du malheur, les autres à qui la lâcheté a fait perdre courage, après être parvenus juſqu'à la *patience*, retournent ſur leurs pas, puis errent à l'avanture ſans tenir de route certaine. Les femmes qui les ſuivent ſont la *douleur*, la *triſteſſe*, l'*ignominie* & l'*ignorance*. — C'eſt donc de tous les maux que vous formez leur cortege. — Aſſurément. Pour ces derniers, après être rentrés dans la première enceinte auprès de la *volupté* & de l'*intempérance*, ils ne s'en prennent pas à eux-mêmes, mais dès le moment ſe répandent en invectives contre l'*inſtruction*, & contre ceux qui dirigent leurs pas vers elle. Ils les regardent comme des mal-

heureux, des infortunés qui abandonnent une vie douce, pour en choisir une dure & pénible, & se priver des biens dont ils jouissent eux-mêmes. — Quels sont ces biens ? — Pour abréger, c'est la débauche & l'intempérance. En effet, être comme les brutes, l'esclave de ses appétits déréglés, voila ce qu'ils regardent comme le souverain bien. — Comment nommez-vous ces autres femmes, qui, d'un air de gaieté, viennent du séjour de l'instruction ? — On les nomme opinions. Elles viennent d'y conduire ceux qui sont entrés dans le sanctuaire des vertus, & reviennent en prendre d'autres pour leur annoncer que les premiers jouissent déjà du bonheur. — Sont-elles introduites aussi auprès des vertus ? — Non : il n'est pas permis à l'opinion de pénétrer dans le séjour de la science. Elle se contente de remettre les voyageurs à l'instruction, & quand celle-ci les a reçus, elle retourne sur ses pas pour en amener d'autres, comme les vaisseaux déchargés de leurs marchandises repartent pour en aller chercher de nouvelles. — Rien de plus intéressant que ce récit. Mais vous ne nous

avez pas encore dit ce que le génie recommande à ceux qui entrent dans la vie. — D'avoir bon courage, prenez auſſi courage vous-mêmes. Car j'entrerai dans tous les détails, & je n'omettrai rien. Voyez-vous, dit-il, en étendant le bras, cette femme qui paroit aveugle & placée ſur un globe, que je vous ai dit s'appeler la fortune. Il défend de mettre ſa confiance en elle, de regarder ſes dons comme ſtables & ſolides, & d'y compter comme ſur une poſſeſſion aſſurée. Rien n'empêche qu'elle ne retire ſes faveurs pour les prodiguer à d'autres, & même rien n'eſt plus ordinaire. Ainſi il faut être au-deſſus de ſes préſens, ne point ſe livrer à la joie, quand elle donne, ni au déſeſpoir, quand elle ôte. En effet, jamais elle n'agit qu'inconſidérément & ſans réflexion. En conſéquence rien de tout ce qu'elle fait ne doit ſurprendre. N'imitez pas, ajoute-t-il, les banquiers de mauvaiſe foi qui ſe réjouiſſent quand ils reçoivent des fonds, & les regardent comme leurs biens propres, puis ſont indignés quand on leur redemande ce dépôt, & croyent qu'on leur fait une

injuſtice, oubliant ſans doute qu'on ne les leur a confiés qu'à condition qu'on pourroit les reprendre ſans oppoſition. Voilà les ſentimens où vous devez être à l'égard des faveurs de la fortune. Ne perdez jamais de vue qu'il eſt dans ſon caractère d'enlever ce qu'elle a donné pour en rendre un moment après beaucoup davantage, & d'ôter encore ce qu'elle vient de donner & même ce qu'on ne tient pas d'elle. Recevez donc ſes faveurs, & auſſi-tôt courez-en chercher de plus ſtables & de plus ſolides. — Quelles ſont ces faveurs ? — Celles qu'ils doivent recevoir de l'inſtruction s'ils ont le bonheur d'y parvenir, ſavoir la vraie ſcience des choſes utiles, dons aſſurés dans leur poſſeſſion, & conſtans dans leur durée. Auſſi le génie leur recommande de ſe réfugier au plutôt auprès d'elle, & lorſqu'ils ſont arrivés juſqu'à ces femmes que j'ai déjà nommées, la volupté & l'intempérance, de les quitter au plus vite, & de n'avoir en elles aucune confiance, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés à la fauſſe inſtruction. Il leur ordonne d'y faire quelque ſéjour,

d'emprunter d'elle des ſecours pour leur voyage, & enſuite d'accélérer leur marche pour arriver à la véritable inſtruction. Voilà les avis qu'ils reçoivent du génie. Quiconque ne les ſuit pas, où les entend mal, périt miſérablement. Voilà, étrangers, le ſens de l'allégorie repreſentée dans ce tableau. Maintenant vous pouvez me faire des queſtions ſur chaque article, j'y ſatisferai avec plaiſir. — Eh bien, je vais profiter de votre complaiſance. Quels ſecours le génie recommande-t-il d'emprunter de la fauſſe inſtruction? — Ce qui peut-être de quelque utilité, je veux dire, les lettres & les autres connoiſſances, que Platon appelle un frein ſalutaire, qui empêche la jeuneſſe de s'occuper d'objets plus pernicieux. — Ces connoiſſances ſont-elles donc abſolument néceſſaires pour arriver à la véritable inſtruction. — Sans être néceſſaires, elles ſont utiles. Mais elles ne contribuent en rien à rendre meilleurs. —— Elles ne ſervent en rien à nous rendre meilleurs, dites vous? — Non certes. Car ſans leur ſecours on peut devenir plus vertueux. Cependant

elles ne sont pas sans utilité. Quelquefois nous entendons un étranger par le moyen d'un interprête. Cependant, quoique nous l'ayons parfaitement compris, il ne seroit pas inutile pour nous d'avoir une connoissance plus exacte de sa langue; de même rien ne nous oblige d'avoir ces connoissances, comme aussi rien ne nous les interdit. — Les savans n'ont donc aucun avantage sur le reste des hommes pour la pratique de la vertu. — Comment en auroient-ils, puisqu'ils se trompent comme les autres sur la nature du bien & du mal? En effet rien n'empêche d'avoir toutes les connoissances, & d'aimer le vin, les excès, d'être avare, injuste, traitre, insensé. — Sans doute, on en voit beaucoup tels que vous les dépeignez. — Eh bien ces sciences leur donnent-elles plus de facilité à devenir meilleurs? — Non certes, d'après ce que vous dites. Mais pourquoi donc sont-ils dans la seconde enceinte, comme voisins de la véritable instruction? — Et quels fruits en retirent-ils, tandis qu'on voit souvent quelques-uns des habitans de la première enceinte qui gémissoient

missoient sous la tyrannie de l'intempérance, & des autres vices, briser leurs chaînes, laisser derrière eux ces savans, & pénétrer dans la troisième enceinte auprès de la véritable instruction. Maintenant, qui donnera l'avantage aux premiers sur les autres, qui les surpassent en zèle ou en docilité? — Expliquez-vous. — Je vais le faire. D'abord ils ont au moins le tort de s'afficher pour savoir ce qu'ils ignorent. Tant qu'ils sont enivrés de cette idée flatteuse, il est impossible qu'ils aient beaucoup d'empressement à chercher la véritable instruction. Ne voyez-vous pas aussi les opinions sortir de la première enceinte, & s'arrêter avec eux? En conséquence ils ne sont pas meilleurs que les autres, à moins qu'ils ne rencontrent le repentir, qui les persuade qu'ils suivent la fraude, & non pas la véritable instruction, qu'elle les induit en erreur, & que dans cet état déplorable ils ne peuvent prétendre au bonheur. Pour vous, étrangers, si vous n'embrassez ce parti, & si vous ne méditez long-temps & profondément sur ce que nous venons de dire, jusqu'à vous en rendre la pratique

familière, si vous n'y réfléchissez constamment & sans relâche, si même vous ne comptez le reste pour rien, vous ne tirerez aucun fruit de ce que vous venez d'entendre. — Comptez que nous nous en occuperons. Mais dites-nous pourquoi vous ne regardez pas comme des biens ce qu'on reçoit de la fortune, la santé, les richesses, la gloire, les enfans, les victoires, & comme des maux ce qui leur est opposé? car votre discours nous a paru paradoxal & incroyable. — Eh bien, tâchez de faire à mes demandes les réponses que vous jugerez convenables. — J'y consens. — Regardez-vous la vie comme un bien pour un homme qui vit mal? — Non : mais plutôt comme un mal. — Comment donc la vie peut-elle être un bien, si elle est un mal pour lui? — Elle est un bien pour l'homme vertueux, comme pour le vicieux elle est un mal. — Ainsi la vie sera en même temps l'un & l'autre. — C'est mon avis. — Ce que vous dites n'est guère probable. — Comment est-il possible qu'une même chose soit en même temps bonne & mauvaise, utile & nuisible, à desirer & à fuir?

cela paroît hors de vraisemblance. — Mais si la mauvaise vie est un mal pour le vicieux, la vie prise en elle-même en seroit-elle un? — Il y a de la différence entre vivre & vivre mal. Que vous en semble? — Je suis de votre avis. — C'est donc la mauvaise vie qui est un mal. La vie prise en elle-même n'en est point un. Car si le contraire avoit lieu, elle seroit aussi un mal pour ceux qui vivent bien. Vos réflexions me paroissent justes. — Puis donc que les uns & les autres jouissent de la vie, elle n'est ni un bien, ni un mal. Il en est d'elle comme des traitemens par le fer & le feu: salutaires aux malades, ils seroient funestes à ceux qui sont en santé. Considérez-la donc sous ce point de vue. Préféreriez-vous une vie honteuse à une belle & courageuse mort? — Non, certes. — La mort n'est donc pas un mal, puisqu'elle est souvent préférable à la vie? — On ne peut en disconvenir. — On peut donc établir le même rapport de la maladie à la santé. Car, dans bien des circonstances, l'une est plus nuisible que l'autre. — Vos conséquences sont justes. — Eh bien, considérons les

richeſſes dans le même eſprit, ou plutôt ſans examen, ne voyons-nous pas du premier coup d'œil des riches malheureux & coupables? — Le nombre n'en eſt que trop grand. — Leurs richeſſes ne leur ſont donc d'aucune utilité pour vivre heureux & ſages? — Leurs vices le prouvent. — Ce ne ſont donc pas les richeſſes, mais l'inſtruction qui fait l'homme de bien. — Cela paroît probable. — En conſequence, comment les richeſſes ſeroient-elles un bien, ſi elles ne contribuent en rien à rendre meilleurs ceux qui les poſsèdent? — Vous avez raiſon. — Bien des gens ne tirent donc aucun fruit de leurs richeſſes, puiſqu'ils n'en ſavent pas faire uſage? — C'eſt mon avis. — Comment donc peut-on regarder comme un bien ce qui ſouvent n'eſt pas utile. On ne peut donc bien vivre qu'en faiſant de ſes richeſſes un uſage légitime & bien entendu. — Ce que vous dites eſt de toute vérité. — En général, ce qui trouble les hommes, ce qui les induit en erreur, c'eſt le double rapport d'eſtime & de mépris que méritent ces

objets à titre de bien ou de mal. Mais comme ils y attachent le plus haut prix, qu'ils les regardent comme la seule route du bonheur, pour en jouir, ils se permettent tout, même les actions les plus impies. Cette conduite vient de ce qu'ils ne connoissent pas ce qui est bien. Ils ignorent que jamais le bien ne peut naître du mal. Combien voit-on de riches qui ne doivent leur opulence qu'aux excès les plus honteux! aux trahisons, aux déprédations, aux homicides, aux calomnies, aux rapines, enfin à tous les crimes. Si donc, comme il est vraisemblable, le mal ne peut produire aucun bien, & que les richesses soient le fruit des mauvaises actions, il est impossible qu'elles en soient un. — La conséquence est nécessaire. — Le vice ne conduit point à la justice & à la sagesse, ni la la vertu à l'injustice & à la folie. Ce sont des choses incompatibles. Au contraire, rien n'empêche de réunir avec tous les vices, la gloire, les victoires, & les autres objets semblables. On ne doit donc les regarder ni comme des biens, ni

comme des maux. Le seul bien, c'est la sagesse; & le seul mal, c'est la folie. — Vous m'éclairez, & vos réflexions me paroissent justes & raisonnables.

LES CONTES
DE MON BISAÏEUL,

Tirés des Annales de Thémis, 2 volumes, à Lausanne; & se trouve à Paris, chez Maradan, Libraire, rue des Noyers, N° 33, 1788.

CET ouvrage, dont le premier volume contient, outre un avis au lecteur, trois contes, & le second, quatre, paroît avoir été destiné à devenir l'école des gens de robe. Son but est de former des avocats habiles, des procureurs désintéressés, des magistrats éclairés & vigilans. La tâche est pénible, mais il faut avouer qu'on en pouvoit mieux diriger ses leçons. L'intérêt de ces contes n'est pas uniquement fondé sur des intrigues d'amour; la peinture des passions y est remplacée par le tableau touchant des vertus; celle des mœurs & des ridicules, par la variété des événemens; la censure des abus du palais, par des réflexions & des détails propres à inspirer le goût de l'étude aux jeunes gens qui se destinent au barreau, & à les diriger dans les sentiers de la droiture. Ce sont les talens & les vertus du principal personnage qui en font le plus grand intérêt & y répandent cet attrait qui en rend la lecture attachante. L'auteur, qui est anonyme, a soin de nous apprendre dans

son avis au lecteur, que les contes qu'il donne au public ne sont pas de lui, mais de son Bisaïeul, qui, n'ayant pas osé les imprimer de son vivant, les légua à son fils, lequel n'eût pas plus de courage & les laissa après sa mort entre les mains du père de l'auteur de qui celui-ci les tient. Son Bisaïeul avoit beaucoup voyagé. Quiconque a beaucoup voyagé, a beaucoup vu & beaucoup réfléchi: il étoit en fonds; il voulut écrire pour le bonheur des hommes, & il fit des contes. Voilà qu'elle est l'origine de ceux que son arrière-petit-fils tire aujourd'hui de la nuit du porte-feuille séculaire & produit au grand jour. Nous allons en donner l'extrait.

Le magistrat vertueux.

D'Arsinval, magistrat respectable, étoit moins affoibli par l'âge que par les fatigues du barreau. Il n'avoit pas encore soixante ans; une langueur d'épuisement minoit son tempérament robuste; & se sentant éteindre de jour en jour, il fit venir son fils à qui il tint un discours si sage & si touchant sur les devoirs de sa charge de conseiller au parlement, dont sa mort alloit le revêtir, ainsi que sur ses écueils, sur les lumières & l'intégrité du magistrat, sur la condescendance qu'il devoit aux demandes de la cour, ou la

résistance invincible qu'il devoit y opposer suivant les circonstances, que le jeune homme en fut vivement pénétré. Les conseils d'un père mourant laissent une impression bien plus profonde dans l'ame, que tous ceux qu'il a pu donner dans les autres circonstances de sa vie. En regrettant sa perte, en s'en rappellant la mémoire, ses dernières paroles sont ce qui nous frappe le plus, & l'on est encore attendri de sa touchante sollicitude. Jusque-là le jeune d'Arsinval, plus occupé de ses plaisirs que de l'étude des loix, avoit mené une vie sinon licencieuse, du moins très-dissipée. Dès ce moment, frappé comme d'un trait de lumière, il conçut toute l'importance de ses devoirs, & en embrassa toute l'étendue. Il renonça aux vains plaisirs, aux spectacles, aux bals; renfermé dans sa bibliothèque, il n'en sortoit guère que pour consulter des amis éclairés sur ses lectures.

Avant d'être en possession de sa charge, il avoit eu l'ambition de devenir un bon jurisconsulte; dès qu'il en fut revêtu, il eut celle de juger lui-même les procès dont il étoit rapporteur. Son secrétaire

n'eut pas, comme la plupart des autres, l'honneur de décider de la fortune des citoyens. Ses soins ne se bornèrent pas à acquérir des lumières & des vertus, il étendit sa vigilance jusque sur ses agens subalternes. L'état de procureur dont l'institution est si noble, dont les fonctions appellent la confiance publique, par combien d'abus énormes n'est-il pas déshonoré ? parmi ces messieurs, les uns sont négligens ou peu instruits, les autres sans probité. Celui-ci abuse de la confiance aveugle que ses malheureux cliens lui vouent; celui-là, alongeant les écritures pour multiplier les rôles, étouffe le fond de la question & le bon sens sous un fatras de verbiage insipide, & des incidens entassés à dessein d'éterniser les procès. Tous ceux qui passoient sous les yeux de d'Arsinval étoient imputés avec attention. S'il avoit lieu de soupçonner le procureur d'avidité ou de mauvaise foi, alors, ou il élaguoit les rôles, ou il le condamnoit lui-même aux dépens. Appercevoit-il de la malversation de sa part, il provoquoit contre lui l'interdiction, & souvent des restitutions envers les parties.

Les avocats n'étoient pas plus à l'abri de sa sévérité. Les mémoires qui lui paroissoient trop longs étoient réduits à ce qu'il y avoit d'absolument nécessaire, & les superfluités en étoient sur le champ rejetées.

Découvroit-il dans les sentences dont il y avoit appel une subversion de principes, une atteinte aux ordonnances, & une apparence, soit de partialité, soit d'envie de multiplier les honoraires de justice, les juges étoient mandés par la chambre, & relevoient une correction proportionnée aux reproches qu'on avoit à leur faire.

Si ce digne magistrat fut sévère pour les autres, il ne le fut pas moins pour lui-même. On pense bien que les belles sollicitueuses ne manquèrent pas de lui faire des visites pour se le rendre favorable. Un mauvais procès étayé du pouvoir de la beauté est à peu près imperdable. Mais en vain tendirent-elles des piéges à sa vertu. Avec un tempérament de feu, il sut résister à l'attrait des plaisirs; sa passion dominante étoit celle de ses devoirs, à laquelle il sacrifioit toutes les autres.

Les épices ayant attiré ſon attention, & ayant été curieux d'en rechercher l'origine dans l'hiſtoire, il trouva qu'elles s'étoient introduites au palais par l'abus le plus condamnable; il penſa ſérieuſement à délivrer les plaideurs d'un poids auſſi onéreux, & à effacer cet opprobre de la magiſtrature; mais l'impoſſibilité du ſuccès d'une pareille entrepriſe, & la crainte de ſe faire des ennemis irréconciliables de tous ſes confrères, l'empêchèrent d'exécuter un ſi beau projet. Il ſe contenta de n'en jamais exiger pour lui, il porta même le ſcrupule juſqu'à reverſer ſur la tête des pauvres toutes celles qu'il avoit reçues juſques alors.

Enfin, chaque jour enrichiſſant ſa mémoire de nouveaux bienfaits répandus par ſes mains, il devint bientôt célèbre au palais. A l'âge de trente ans il jouiſſoit déjà de la haute réputation. Il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage, il étoit temps qu'il ſongeât à faire choix d'une épouſe digne de lui. Une femme aimable & ſage eſt le plus doux dédommagement de nos travaux, la récompenſe des talens & l'eſpoir d'un

cœur vertueux. Parmi celles qu'il voyoit dans ſes ſociétés, aucune n'avoit fait d'impreſſion ſur lui. Le temps des vacances étant arrivé, il alla dans une de ſes campagnes ſe délaſſer de ſes travaux de l'année, & rétablir ſa ſanté affoiblie par trop d'aſſiduité. Un jour il pouſſa ſa promenade plus loin qu'à l'ordinaire. Parvenu au pied des murs d'un vaſte parc, il entendit la voix la plus ſéduiſante qui, mariée aux doux ſons d'une harpe ſonore, lui cauſa la ſenſation la plus délicieuſe. Un moment après il entendit la même voix qui diſoit: c'eſt donc en vain, maman, que je fais mes efforts pour diſſiper votre mélancolie. — C'eſt moins pour moi que pour toi, ma chère enfant, que je m'afflige. Je finis ma carrière & tu la commences; tu viens & je m'en vas. Puis-je eſpérer de te voir établie comme tu avois lieu d'eſpérer de l'etre. Le châtelet nous a condamnées, c'en eſt fait de nous ſi nous perdons au parlement. Elles parloient encore; mais en s'éloignant du pavillon où elles étoient, d'Arſinval ne put en entendre davantage. Vivement ému du

ſon raviſſant de cette voix, & curieux d'apprendre quelle étoit la perſonne qu'il venoit d'entendre, il fit rapidement le tour du parc, & parvint au village où il aboutiſſoit. Il apprit que la dame à qui il appartenoit étoit veuve du comte de Germonte, officier-général, qui, ayant diſſipé toute ſa fortune, ne ſe ſoutenoit plus dans les derniers temps de ſa vie que par les bienfaits de la cour.

M. de Raltec ſon ami, à qui il avoit eu occaſion de rendre ſervice, avoit été obligé de s'expatrier pour une affaire d'honneur qu'il avoit eue. Exilé de ſa patrie, il alla s'établir dans l'Inde, où les moyens de s'enrichir s'applanirent pour lui, comme ſi la fortune eût voulu le dédommager dans l'Inde des torts qu'elle lui faiſoit en France. Son affaire ayant été arrangée, il revint dans ſa patrie y jouir du fruit de ſon malheur, & ſe fixa chez le comte de Germonte, qu'il inſtitua ſon légataire univerſel. Il mourut trois ans après. Le comte ne lui ſurvécut que de quelques mois. Cette terre où la comteſſe & ſa fille venoient paſſer les trois quarts de l'année, faiſoit partie de la ſucceſſion

immenſe M. de Raltec; mais elles étoient menacées de ne pas en jouir long-temps. Cet ami du comte de Germonte avoit eu un fils dans l'Inde, à qui le deſir de voyager avoit fait déſerter la maiſon paternelle. Depuis ſa fuite, M. de Raltec n'en eut plus de nouvelles, & quelques années après on publia ſa mort, ce qui mit ſa mère au tombeau. Depuis ſix mois ce fils de M. de Raltec, que l'on croyoit effacé de la liſte des vivans, s'étoit préſenté pour réclamer ſa ſucceſſion, & pourſuivit la comteſſe en juſtice. Le procès venoit d'être jugé au châtelet, & elle y avoit été condamnée. Il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource contre ce coup de la fortune, que l'eſpoir d'être rétablie dans ces grands biens par le parlement.

Dans le même moment où d'Arſinval ſe faiſoit conter ces détails, la comteſſe & ſa fille paſsèrent. La mère avoit une de ces figures intéreſſantes qui impriment le reſpect. Son air abattu déceloit le ſujet de ſes peines. Quant à ſa fille, la voir, & ſe ſentir atteint d'un feu qui ne devoit plus s'éteindre, fut pour d'Arſinval l'effet du premier coup-d'œil. Elégance & majeſté

dans la taille, couleurs vives, grands yeux bleus, tendres regards, sourire aimable, voilà son portrait. D'Arsinval enchanté eût voulu trouver occasion de leur parler; mais l'amour, quoique plein d'ardeur, est timide. Il se retira chez lui absorbé, dans ses revêries, car quand on aime, on ne parle pas, on ne pense pas, on réve.

De retour chez lui, il ne fut pas sans inquiétude sur les moyens de plaire à Julie; c'est le nom de mademoiselle de Germonte. Il avoit trente & un ans, elle n'en avoit que dix-huit. Sa robe d'ailleurs pouvoit lui paroître sinistre. Un habit noir n'a pas le même pouvoir sur le cœur d'une demoiselle qu'un habit blanc, verd ou bleu. Le lendemain il sortit de grand matin. Il marchoit toujours, il s'avançoit dans les campagnes plongé dans ses rêveries; & sans doute, l'amour conduisoit ses pas, car il se trouva bientôt sur le chemin qui conduisoit au village où étoit le château de madame de Germonte. Il n'en étoit plus qu'à un quart de lieue, lorsqu'il apperçut de loin une voiture renversée dans un fossé. Il accourut, c'étoit celle de Julie

elle même. Il la trouve évanouie dans les bras de sa mère, qui fait de vains efforts pour la rappeller à la vie. D'Arsinval offre ses services, on la retire de la voiture; le grand air & le mouvement lui rendirent la connoissance. Malgré leur accident elles remontèrent dans la voiture pour venir à Paris, où des affaires présentes les appelloient. D'Arsinval impatient les attendoit de jour en jour; mais les vacances furent expirées avant leur retour, & il apprit que des informations nécessaires au sujet de M. de Raltec le fils, qu'on soupçonnoit être un aventurier, les avoient obligées de faire un voyage dans une province éloignée.

D'Arsinval, entièrement occupé de sa passion, n'avoit plus cette liberté d'esprit sans laquelle on ne peut guère donner ses soins à des affaires qui ne nous intéressent pas personnellement. Les rapports qui jusque-là avoient été pour lui un travail si facile, étoient devenus la chose du monde la plus pénible. Lorsque sa mémoire devoit lui rappeller les circonstances du procès qu'il examinoit, son imagination lui offroit l'image de Julie.

Mais ce qui vint aggraver sa position fâcheuse, c'est le contre-temps que le retour de la comtesse apporta à ses amours. Ayant perdu son procès au châtelet, elle fit appel au parlement, munie de titres qu'on prétendoit décisifs. Son procès échut à la chambre où siégeoit d'Arsinval, & ce fut lui qui en fut nommé rapporteur. Un pareil événement dut affliger un cœur aussi délicat que le sien; car si la comtesse perdoit son procès, il plongeoit dans la misère une personne aimable qui lui étoit aussi chère que sa propre vie; & si elle le gagnoit, il falloit qu'il renonçât pour jamais à l'objet de son amour. Cette alternative étoit cruelle. D'Arsinval en fut si affecté, qu'une fièvre violente, suivie du transport, le saisit; dans ses accès, le nom de Julie sortoit souvent de sa bouche. Le médecin, instruit par-là de la cause de la maladie, le traita en conséquence, & le délivra en peu de jours. Dès qu'il eût recouvert sa santé & repris ses forces, il ne songea plus, d'après les conseils du médecin, qu'à se mettre en état de faire le rapport du fatal procès, afin de décider au plu-

tôt de son sort ; car la certitude du malheur est moins terrible que l'incertitude du sort qui nous attend. Son dessein étoit, si l'issue du procès étoit heureuse par la comtesse, d'établir l'empire de sa raison sur les mouvemens de son cœur, de vaincre son amour, ou de mourir ; & au contraire, si elle succomboit, de s'offrir pour réparer le mal que lui auroit fait sa justice, en épousant sa fille.

Enfin, le moment de faire son rapport arriva. Le procès éclairci, les pièces examinées, il lui parut évident que le fils de M. de Raltec n'étoit point celui d'un autre. Le fatal arrêt fut prononcé, la ruine de la comtesse consommée, & le juge qui en étoit l'auteur au désespoir. Madame de Germonte, outrée d'un arrêt qui lui paroissoit injuste, rejette la main que d'Arsinval lui tendoit. Elle préféra de vivre avec une pension de mille écus qu'elle avoit de la cour, plutôt que d'accorder sa fille à un juge inique. C'étoient ses propres termes. Mademoiselle de Germonte, quoiqu'aussi sensible que sa mère à la perte qu'elle venoit de faire, étoit loin de partager la haine qu'elle

vouoit à d'Arſinval. Elle ſe rappelloit au contraire avec délices, le jour où, évanouie dans ſa voiture, elle avoit reçu des ſecours de l'homme ſenſible qui venoit d'opérer ſa ruine; & elle voyoit avec regret ſa mère rejeter la main généreuſe qui vouloit relever ſa fortune.

Il y avoit déjà trois mois qu'elles étoient dans la campagne modeſte où elles s'étoient confinées, jouiſſant d'un ſort plus tranquille que lorſquelles vivoient dans l'opulence; lorſqu'elles reçurent une lettre qui leur annonçoit que M. de Raltec, bleſſé mortellement dans un duel, avoit, pour faire revivre par-là les intentions de ſon père, nommé mademoiſelle de Germonte ſa légataire univerſelle.

Sur ces entrefaites, la cour envoya au parlement de nouveaux édits à enregiſtrer. D'Arſinval, qui juſque-là avoit fait valoir les beſoins de l'adminiſtration & ramené ſouvent ſes confrères à ſon avis, voyant que la modération du parlement n'avoit ſervi qu'à multiplier les abus, repréſenta, avec ſa chaleur ordinaire, combien il ſeroit honteux à la compagnie de favoriſer, par ſa molle condeſ-

cendance, les déprédations des finances portées à leur comble, & tracer le plan des réformes qu'il devoit conseiller au roi. Son avis passa d'une voix unanime, les remontrances, furent dressée; mais la cour informée de ce qui se passoit au parlement, lâcha une lettre de cachet sur d'Arsinval, qui l'envoya en exil dans le fond d'une province.

Il n'étoit plus qu'à deux lieues de l'endroit fixé pour son exil; fatigué du mouvement de la voiture, il descendit, prenant avec lui son valet-de-chambre, & suivit un chemin étroit qui menoit dans un bois. Il commençoit à faire nuit; ils ne tardèrent pas à s'appercevoir qu'ils s'étoient égarés, se trouvant comme enlacés dans les sentiers différens qui s'accroisoient & sembloient se replier sur eux-mêmes; ils décidèrent pour celui qui conduisoit à une maison isolée, où ils furent reçus cordialement par le fermier qui l'habitoit. Ce fermier étoit celui de madame de Germonte. Le lendemain il conduisit son hôte chez la comtesse, qui reconnut son ancien rapporteur. Quel fut l'étonnement de d'Arsinval de se voir

auprès de ce qu'il aimoit le plus au monde! il se jette à leurs pieds, il ne sait en quels termes exprimer son ravissement.

Le temps avoit adouci l'humeur de la comtesse, commune à tous les plaideurs maltraités; & le testament de M. de Raltec le fils l'avoit entièrement éteinte. Elle regretta souvent de n'avoir pas accordé la main de sa fille au digne magistrat qui en faisoit dépendre son bonheur. Elle fut ravie de le retrouver; & sans lui parler du retour de leur fortune, elle consentit à leur union.

Enfin d'Arsinval reçut la nouvelle de la fin de son exil. Il alla bien-vîte l'annoncer à la comtesse. Quinze jours après le mariage fut célébré sans éclat. En quittant la province pour revenir à Paris, sa nouvelle épouse, qui vouloit le surprendre, fit conduire la voiture, sans qu'il s'en apperçût à la campagne, dont il la croyoit dépossédée, & où les parens & les habitans du village, qu'elle avoit prévenus, lui donnèrent une superbe fête, d'autant plus agréable qu'il ne s'y attendoit pas. Il croyoit n'avoir épousé qu'une femme

aimable; il eut pour compagne & pour amie une épouse aussi riche que jolie & vertueuse.

L'honnête procureur.

Dorval étoit resté orphelin à l'âge de quinze ans. Ses parens moururent obérés, & laissèrent trois enfans qui furent obligés d'abandonner la maison paternelle aux créanciers. Malgré le désordre de leur fortune, ils n'avoient pas laissé que de leur donner une éducation soignée. N'ayant aucun héritage à leur laisser, ils leur procurèrent des talens utiles, afin qu'ils puissent parvenir aux richesses dont ils étoient privés. L'ainé, qui avoit de l'ambition, s'attacha à un capitaine de vaisseau qu'on lui avoit fait connoître, & le suivit en qualité de secrétaire. La fille, qui outre le dessin & la musique avoit appris l'histoire & la géographie, parvint, par ses productions, à devenir gouvernante de deux jeunes demoiselles de la Russie.

Dorval seul restoit à placer. Comme il avoit une belle main, un ancien ami de son père lui conseilla de venir tenter

fortune à Paris, & l'adressa à son frère procureur au parlement, avec une lettre de recommandation. Celui-ci avoit l'air farouche, & toute la dureté des gens de son état. Il le reçut en lui disant qu'il vouloit bien le prendre chez lui, parce que son frère l'en sollicitoit; mais qu'il comptoit sur son assiduité au travail.

Le jeune Dorval fut un peu étonné dans les commencemens du nouveau genre de vie auquel il étoit assujetti. Obligé de se lever à cinq heures pour se rendre au travail, & ne pouvant le quitter qu'à dix heures du soir, logé dans un galetas où le jour n'entroit que par une lucarne, nourri de manière à être obligé de faire souvent des supplémens à ses dîners, il se voyoit encore loin du bonheur; mais la nécessité de se procurer l'existence, & le desir de se faire un état, ranimèrent ses forces abattues; il se livra avec tant d'ardeur au travail, qu'en peu de temps il fut distingué de ses camarades par Gripon, qui lui en témoignoit sa satisfaction en le surchargeant; déjà il étoit assez instruit pour pénétrer les vices de la procédure, & la friponnerie des procureurs

reurs qui en faiſoient éclorre toutes ſortes d'abus. Tantôt c'étoit des prolixités qu'il eût voulu qu'on retranchât, tantôt des conteſtations abſurdes à force d'être injuſtes: ici c'étoit des incidens élevés ſans autre deſſein que de traîner l'affaire en longueur; là, c'étoit des aſſertions hazardées qu'un ſouffle pouvoit renverſer.

Une choſe qui le choqua entre mille autres, c'eſt que les procureurs eux-mêmes euſſent le droit de ſe taxer les uns les autres; les loups ne mangent pas les loups. Un procureur ſe garde bien de manquer d'indulgence pour ſon confrère, de peur qu'à ſon tour il uſe de repréſailles avec lui.

Un procès n'eſt jamais mauvais, pourvu que le client ſoit bon. On l'accueille, on l'aſſure que ſon affaire eſt infaillible, & le malheureux eſt bercé d'illuſions juſques au moment où un arrêt qui le ruine vient lui deſſiller les yeux. Ce qu'il trouvoit encore de bien étrange, c'étoit la multiplicité des incidens dans l'affaire la plus ſimple, & le reſpect que s'attire au palais un procureur qui a la réputation d'être bon incidentaire, excellent for-

maliſte. Un pareil procureur eſt la reſſource unique d'une mauvaiſe cauſe. Bientôt ce n'eſt plus qu'un chaos impénétrable où l'objet de la queſtion eſt étouffé ſous une complication de formes & des volumes de verbiages, & comme il faut que l'affaire ſoit décidée, les juges ſont obligés de prononcer les yeux fermés.

Dorval, inſtruit de tous les abus, ſe propoſoit bien de ne pas ſuivre la route battue, s'il devenoit jamais procureur, & de prouver qu'on peut être homme de robe & honnête homme tout enſemble. Enfin, au bout de quatre ans, il fut fait premier clerc.

Le procureur Gripon avoit deux filles tout récemment revenues du couvent. L'ainée, attaquée de phtyſie, traînoit une vie languiſſante; la cadette, aſſez jolie, vive, enjouée, faiſoit les délices de ſa mère qui l'aimoit tendrement. Dorval, en la voyant, en devint ſubitement amoureux. Il avoit vu aſſurément bien des femmes plus belles que Roſalie; mais comme s'il y avoit une prédeſtination en amour, elle ſeule fit une impreſſion profonde ſur ſon cœur. Roſalie ne le vit point

avec indifférence; elle n'ignoroit pas d'ailleurs que c'eſt aſſez l'uſage des procureurs de faire épouſer leur fille au principal clerc, & déjà elle ſe regardoit comme la dette que ſon père contractoit envers Dorval. Quand on s'aime bien, on brûle de ſe le dire, comme ſi on ne s'en étoit pas déjà inſtruit. Cela tranquilliſe. Ils ſe le dirent donc un jour qu'ils étoient reſtés ſeuls à la promenade. La mère, qui s'étoit apperçue de la paſſion naiſſante de nos deux amans, étoit loin d'y porter obſtacle. Elle ſembloit même protéger leur amour par la liberté qu'elle leur laiſſoit de ſe parler; car elle aimoit ſa fille, & eſtimoit Dorval.

Un jour ils croyoient être ſeuls dans la maiſon. Dorval ſaiſit cet inſtant pour annoncer à ſa Roſalie qu'on lui avoit offert une charge de procureur, & que dès qu'il en ſeroit revêtu, il la demanderoit à ſon père, qui, ſans doute, ne la lui refuſeroit pas, le voyant avantageuſement établi. Gripon qui venoit d'entrer, ſe trouvoit dans une pièce voiſine, d'où il entendit tous leurs propos. Indigné de voir ſon clerc, ſans état &

sans fortune, se permettre d'aimer sa fille & de le lui dire, lui fit le lendemain son compte, & le renvoya.

Dorval, désolé, se préparoit à aller implorer la protection & l'amitié de madame Gripon, lorsqu'il reçut un billet de Rosalie qui l'avertissoit de ne pas venir à la maison de quelques mois, & lui assuroit qu'elle ne renonceroit jamais à des sentimens qui étoient approuvés par sa mère. Impatient de se donner un état, qui seul, avec le temps, pourroit vaincre la répugnance de Gripon, il traita de la charge qu'on lui avoit proposée, & en prit possession.

Etant procureur & en ayant endossé la robe, il ne se dépouilla point des sentimens qu'il avoit souvent manifestés étant clerc. D abord il s'appliqua à mettre de l'ordre dans son étude. Toutes les causes qu'il y trouva furent divisées en trois classes : celle des bonnes, celle des douteuses, & celle des mauvaises. Celles-ci furent sur le champ rejetées. Quant aux causes douteuses, les cliens en furent prévenus ; & s'ils se décidoient à courir le hasard du jugement des hommes, il

les instruisoit avec un zèle & une célérité tout-à-fait rares. Sur-tout, elles étoient délivrées de ces petits actes qui gonfloient les dossiers de ses confrères, de ces incidens qui ne servent qu'à enlacer la vérité dans leur ténébreux labyrinthe. Son travail étoit clair, simple & conséquent. Il portoit la conviction avec lui. C'étoit la lance qui tranchoit le nœud de la question.

Une conduite aussi sage & expéditive lui attira l'estime & l'admiration des juges & du public. C'étoit vraiment un phénomène que cet homme au milieu des sanglues du palais. C'étoit l'Aristide du barreau. Les cliens honnêtes ne vouloient que lui pour procureur ; les avocats ne vouloient plaider que ses causes. Il étoit ainsi parvenu par un chemin peu frayé jusques alors dans son état, à la réputation la plus digne d'envie, celle d'honnête homme, lorsqu'il reçut deux visites dans un même jour.

La première fut celle d'un de ces nobles scélérats qui s'honorant d'un grand nom, ne rougissent point de le déshonorer par leurs bassesses. Il avoit con-

tracté des engagemens ruineux, & dans ce moment même il étoit poursuivi pour un billet de 40,0000 livres. Il imagina, & il trouvoit la chose fort simple, qu'en le demandant en communication, il lui seroit facile de le soustraire du dossier, & de lui en substituer un autre contrefait, contre lequel il s'inscriroit ensuite en faux. Tout plein de son projet, il alla proposer la chose à Dorval, en lui offrant deux mille louis. Dorval étonné d'une pareille proposition, se contenta de lui dire: que sans doute monseigneur vouloit l'éprouver, qu'il ne croyoit pas qu'il lui parloit sérieusement. Voyant bien qu'il n'y avoit rien à faire avec lui, il se retira moins confus que fâché de n'avoir pas réussi; il alla sur le champ faire la même proposition à Gripon, qui ne fut pas aussi délicat que Dorval, & accepta ses offres.

La seconde visite fut celle d'une jeune veuve de vingt-six ans, riche & d'une jolie figure, qui lui offrit sa main & sa fortune, à condition qu'il lui laisseroit obtenir un arrêt par sollicitation contre ses adversaires, dont il avoit pris en main la défense. La belle ne fut pas mieux reçue que le grand.

De pareils traits étoient faits pour ajouter à sa réputation. Un procureur qui n'étoit ni incidentaire, ni corruptible, ni paperasseur, étoit vraiment un homme rare. Aussi lui offroit-on des partis chaque jour. Mais Rosalie étoit l'unique objet de ses desirs. Madame Gripon qui desiroit de l'avoir pour gendre, lui procuroit les moyens de la voir, soit chez des amis communs, soit ailleurs. Enfin Dorval, par sa bonne conduite, étoit parvenu à acquitter la dette qu'il avoit contractée en achetant sa charge : déjà il avoit un mobilier considérable, une clientelle nombreuse. Il crut que le moment étoit arrivé où étayé de sa bonne fortune, il pouvoit décider Gripon à lui accorder sa fille. Heureusement son frère étoit à Paris. Il avoit toujours entretenu avec lui une correspondance, & n'avoit cessé de lui témoigner sa reconnoissance. Il crut ne pouvoir mieux faire que de s'adresser à lui, pour le prier d'engager son frère à ne plus mettre obstacle à son bonheur. Celui-ci, enchanté de la bonne fortune de Dorval, & le trouvant d'ailleurs un excellent parti pour sa nièce, se chargea

volontiers d'en parler à son frère. Mais Gripon fut inébranlable. Secrètement jaloux de la réputation, de la bonne fortune de Dorval, les fureurs de l'envie avoient succédé dans son cœur aux bassesses de l'avarice. Il refusa sèchement la proposition de son frère, & le pria de ne plus lui en parler.

Dorval fut inconsolable. Cependant certains objets qui intéressoient sa sensibilité vinrent faire diversion à ses chagrins. On se souvient que sa sœur avoit été chargée d'une éducation en Russie. L'éducation finie, elle avoit épousé un négociant allemand qui jouissoit d'un bien-être. Il venoit de mourir, elle se décida à repasser en France. D'un autre côté, leur frère qui s'étoit attaché à un capitaine de vaisseau, avoit tellement gagné son amitié, qu'à sa mort il lui légua son vaisseau & une grande partie de sa fortune. Il fit encore quelques campagnes sur mer; mais se sentant dépérir insensiblement, il avoit pris le parti, d'après les avis du médecin, de quitter la mer & ses orages, & de venir terminer le cours de sa vie dans le coin de la

terre qui l'avoit vu naître. En revenant de Hollande où il avoit vendu son vaisseau, il rencontra sa sœur dans une auberge sans la connoître. Comme voyageurs ils entrèrent en conversation. Dans ces circonstances on dit souvent, & sans savoir pourquoi, ce qu'on est, ce qu'on a été & ce qu'on sera. En deux minutes on a fait l'histoire de sa vie. De propos en propos la connoissance se développe. Ce qui n'étoit qu'un soupçon devient une certitude; déjà l'on n'est plus étranger l'un à l'autre, & les deux points de la vie où l'on s'est connu & où l'on se retrouve, se réunissent & effacent les quarante ans qu'on a vécu sans se voir. C'est ce qui arriva au frère & à la sœur de Dorval.

Arrivés dans leur village où ils devoient se fixer, le frère de Gripon leur apprit tout ce qui concernoit Dorval. Impatient de jouir de sa vue, ils vinrent aussi tôt le joindre à Paris, où peu de jours après, d'Almont mourut, laissant des biens immenses à l'un & à l'autre.

On n'a pas oublié, sans doute, que Gripon avoit reçu 2000 louis pour soustraire un titre de 400000 livres. La

ſouſtraction étant faite, & un titre faux ayant été ſubſtitué au véritable, ce ſeigneur s'inſcrivit en faux. Le créancier ſurpris, ſe rappelle que le doſſier a été communiqué à Gripon, homme de mauvaiſe odeur dans le public. Etagé de trois témoins qui avoient été clercs chez lui, il porte plainte & l'attaque. La déſolation eſt dans la famille. Dorval, inſtruit de l'affaire, vole chez le ſeigneur auteur de ce déſaſtre, lui repréſente les conſéquences d'une affaire auſſi infamante pour lui, que pour celui qui a ſervi d'inſtrument au crime, & l'engage à ſe ſacrifier pour l'aſſouvir. Mais comment faire? le ſeigneur étoit ſans fonds. Dorval lui offre la ſomme dont il a beſoin, moyennant un contrat devant notaire. Muni de cet acte, il vole chez le créancier, acquitte la dette, & retire la procédure. Il avoit auſſi rembourſé au ſeigneur les 2000 louis qu'il avoit donnés à Gripon. Celui-ci, frappé de la généroſité de Dorval qui venoit de le retirer d'un ſi mauvais pas, accorde ſur le champ ſa fille à ſon bienfaiteur, ſe démet de ſa charge, & ſe réſout enfin à mener une vie retirée &

même vertueuse. Dorval, dans le sein du bonheur & de l'opulence, conserve son état pour ne pas cesser d'être utile, accueille les cliens pauvres, accorde des secours à ses confrères malheureux, & fait autant son bonheur de l'estime publique, que de la tendresse de son épouse.

Le procureur-général zélé.

Le comte de Fasiliac, procureur-général au parlement de ..... avoit un fils qui donnoit les plus heureuses espérances, & à qui il destinoit sa charge. Avant de le révêtir d'un emploi aussi important ; avant de confier à ses jeunes mains l'instrument du bonheur public, il vouloit être assuré qu'il pouvoit le remplacer. Il avoit un ami, nommé d'Esplasse, espèce de philosophe, qui, pour vivre dans l'indépendance, n'avoit voulu s'engager dans aucun état, passant sa vie à observer & à réfléchir. Jugeant que son ami étoit le seul homme capable de mettre la dernière main à l'éducation de son fils, il le pria de vouloir bien le prendre chez lui, & même de le faire voyager s'il étoit

néceſſaire. D'Eſplaſſe y conſentit: ſatisfait d'avoir un homme public à former, il ſe voua à cet emploi auſſi délicat qu'honorable avec un zèle qu'on ne pouvoit attendre que d'un ami. Il fut d'avis de le faire voyager, ils voyagèrent. Les jeunes ſeigneurs vont étaler leurs graces factices dans les cours étrangères, & ne rapportent ſouvent d'autre fruit de leurs voyages que des modes nouvelles. Les voyages ſont peut-être plus utiles au magiſtrat qu'au courtiſan. Il faut avoir étudié les hommes & les connoître pour les juger.

D'Eſplaſſe & ſon élève parcoururent les différentes nations de l'Europe. Ils obſervèrent les diverſes formes de gouvernemens ſous leſquels elles vivent. Ils étudioient leurs loix & leurs uſages; les rapports, & les différences qui ſe trouvoient entr'eux & les nôtres; ceux que nous pourrions adopter & tranſplanter avec ſuccès en France, & ceux qui ne germeroient pas dans le fond de nos mœurs. Des nations étrangères ils revinrent en France, & ſe répandirent dans les provinces. Un autre genre d'obſervations attendoit nos voyageurs. Des abus

de toute espèce frappoient leurs regards ; ils sembloient pousser du sein de la terre. Enfin, après avoir fait un ample recueil d'observations relatives sur-tout à l'administration de la justice, & à la police du royaume, le digne gouverneur ramena son élève auprès de son père. Le comte de Fasiliac pendant l'absence de son fils, avoit essuyé une attaque de paralysie. Ses forces épuisées par le travail ne pouvoient plus supporter le fardeau des affaires publiques : il obtient en sa faveur la survivance de sa charge, avec le droit de le substituer pendant sa vie.

Fasiliac ne fut pas plutôt entré en fonction, qu'il commença à mettre en usage les connoissances qu'il avoit acquises dans ses voyages. Aussi-tôt les personnes répréhensibles sur lesquelles il avoit des indices furent mandées ; les unes furent punies corporellement ; les autres interdites, d'autres condamnées à des amendes. Les pirateries cessèrent, la discipline commença à reparoître ; & pour la maintenir, il obtint de sa compagnie qu'on enverroit tous les ans dans la province une commission intermédiaire pour surveiller

la conduite de ceux qui avoient l'administration de la justice, & punir leurs prévarications. Mais pour rendre utile & faire fructifier l'exemple, il ne suffit pas de punir les coupables, il est nécessaire aussi de récompenser le mérite, de rendre hommage aux vertus. On vit pour la première fois des magistrats subalternes mandés par le parlement, recevoir en pleine audience les complimens flatteurs de cette compagnie respectable, sur leur conduite & la manière louable dont ils administroient la justice.

Le bonheur dont jouissoit la province, & le vertus du grand magistrat qui y avoit relevé les loix méprisées, & rétabli la discipline, ne furent pas long-temps ignorées à la cour. Le Roi, instruit de la vigilance active de Fasiliac, voulut reconnoître de si grands services.

Le marquis de Serjan, le premier seigneur de sa province, tant à cause de sa naissance qu'à cause de ses grands biens, avoit une fille unique, qui réunissoit les charmes de la figure à l'esprit le plus cultivé. Le roi manda Fasiliac & le marquis en même temps: Mlle de Serjan ac-

compagnoit son père : après s'être assuré que le marquis n'avoit pas des vues opposées aux siennes, il fit venir Fasiliac, & lui dit, qu'il vouloit être reconnoissant envers son procureur-général, de tout ce qu'il lui devoit, & que, pour récompense, il lui donnoit la main de Mademoiselle de Serjan. Tous les trois tombent à ses genoux. Les courtisans se perdent en complimens sur les vertus de l'un & sur la beauté de l'autre. Mais ces félicitations forcées le touchèrent moins que l'accueil distingué qu'il reçut de sa compagnie : ce ne furent pendant quinze jours que des fêtes auxquelles étoient invitées les personnes les plus qualifiées de la province. A leur arrivée les habitans sous les armes, les reçurent avec pompe. Des réjouissances publiques furent ordonnées ; on eût dit que la faveur du prince s'étendoit sur toute la province. Il est beau de voir le mérite récompensé de la main des souverains. L'heureux Fasiliac reçut enfin le doux prix de ses vertus. Il posséda tous les biens qui sont l'objet des vœux des mortels, la fortune, la gloire & le bonheur.

L'avocat en bonne école.

Fréville étoit célèbre au barreau, quoiqu'il fût assez peu connu du public; s'il n'avoit point ce style parsemé de traits qui met en vogue nos petits écrivains, il avoit une manière d'écrire simple, claire & nette, une éloquence mâle & propre à faire paroître la vérité dans tout son jour. Ce qui le distinguoit, sur-tout de la plupart de ses confrères, c'étoient ses connoissances profondes dans les loix. Son activité infatigable pour le travail, avoit été la source de sa fortune; & son attention à ne se charger jamais de causes visiblement injustes, lui avoit acquis la réputation d'honnête homme.

Il avoit un ami à Lyon, dont le commerce venoit d'essuyer des revers. Descouleurs étoit son nom. Ne voulant pas que son fils s'exposât au même sort, il le destina au barreau, le fit recevoir avocat; & après l'avoir laissé plaider quelque temps à la sénéchaussée, il le fit venir à Paris, en s'adressant à Fréville, & le priant de l'aider de ses conseils. Celui-ci

s'en chargea volontiers ; une physionomie ouverte, de la douceur & de la modestie le prévinrent en sa faveur.

Fréville, qui prenoit intérêt à lui, le présenta à ses confrères, & à différens procureurs. Peu-à-peu les causes lui vinrent. Attentif à tout ce qui pouvoit contribuer au gain de sa cause, & se méfiant de lui-même, il n'en plaidoit aucune sans avoir consulté auparavant Fréville. Ses premiers plaidoyers étoit dégagés de ces fleurs de rhétorique, dont tous les débutans chargent leurs discours. Dans son débit, un ton de voix sonnant, un air d'assurance & de modestie, une chaleur naturelle inspiroit la persuasion. Tous ces avantages ne firent qu'ajouter à l'estime que Fréville avoit déjà pour lui.

Etant connu pour excellent jurisconsulte, il étoit souvent consulté. Un jour lui ayant donné pour l'essayer, une consultation à faire, il s'apperçut qu'il laissoit, sans s'en douter, pencher la balance du côté de celui qui consultoit. Fréville saisit cet instant pour relever en lui ce défaut qui peut aisément devenir habituel. Il lui fit voir les dangers auxquels il exposoit

les parties en s'efforçant de leur donner des espérances ; le jurisconsulte n'est point un avocat qui plaide, c'est un juge qui prononce. Le grand défaut de ces interprètes des loix est d'en atténuer le texte lorsqu'il est contraire à celui qui les paie ; de l'éluder ou de le présenter sous un point de vue qui n'est qu'éblouissant. C'est pour cela que dans tous les procès les deux parties sont toujours munies de consultations qui leur sont favorables : souvent même elles sont faites par le même jurisconsulte.

Fréville avoit perdu sa femme depuis quelques années. Il en avoit eu une fille qu'il venoit de retirer du couvent. Rose étoit aussi aimable que jolie ; elle avoit dix-sept ans, & elle alloit épouser un maître des requêtes qui en avoit plus de quarante. Du couvent passer subitement dans les bras d'un homme qu'on n'aime pas, cela n'est pas réjouissant : cette idée affligeante avoit tué sa gaieté. Elle s'en plaignoit un jour à sa femme-de-chambre, précisément sous la croisée du cabinet de Descouleurs. Quelques mots, même favorables à celui-ci, lui échap-

pèrent. Deſcouleurs l'entendit. Il fut à la fois tranſporté de joie & terraſſé par la douleur ; car il aimoit la fille de Fréville. Mais ſa délicateſſe l'empêcha de ſe déclarer ; il craignoit de mettre obſtacle à un arrangement qui convenoit à l'ami de ſon père, à ſon bienfaiteur. Roſe épouſa le maître des requêtes, & Deſcouleurs tâcha d'étouffer ſa paſſion ſous le poids du travail.

Roſe ne tarda pas à ſe repentir du conſentement qu'elle avoit donné à ſon union avec d'Afville, c'eſt le nom du maître des requêtes. Une morne langueur s'empara d'elle ; ſa ſanté devint chaque jour plus chancelante ; d'Afville, ſous l'extérieur le plus favorable aux apparences, avoit mené la vie la plus déréglée. Déjà il commençoit à ſentir les ſuites funeſtes de ſes débauches, il appella les médecins à ſon ſecours, mais en vain. Le mal profondément enraciné réſiſta à tous les remèdes. Enfin, victime de ſes débordemens, il ſuccomba à la violence de la maladie, peut-être à celle des remèdes, & rendit à ſon épouſe, en mourant, la liberté & le bonheur qu'il lui avoit ravis.

Descouleurs cependant, au défaut de l'amour, courant après la gloire, se faisoit la plus brillante réputation. Déjà il avoit plaidé des affaires d'éclat où ses discours avoient souvent été interrompus du bruit des applaudissemens. Voyant la fille de Fréville libre du joug qu'elle s'étoit si imprudemment imposée, il crut que sa fortune présente lui permettoit de songer à elle. Il la demandoit à son père, lorsqu'un de ses cliens transporté de reconnoissance vient le trouver, jette à ses pieds un sac de 1000 louis, & ajoute à ce don celui de la main de sa fille qui l'accompagnoit. Descouleurs interdit, reste immobile & sans voix. La rougeur de son visage témoignoit sa modestie, & son étonnement, l'embarras où le jetoit une proposition aussi inattendue. Dans ces circonstances il est difficile de refuser la main d'une demoiselle sans l'humilier. Personne n'avoit rompu le silence encore, lorsque le père de Descouleurs entre, la lettre de son fils à la main, par laquelle il le prioit de venir joindre ses prières aux siennes pour engager son ami à faire son bonheur en lui

accordant sa fille. Les explications se firent sur le champ; le dénouement se développa, & nos anciens amans furent d'heureux époux.

Le procureur-fiscal perverti.

Gillotin, laboureur & fermier de son seigneur, passoit pour le plus riche payſan de son canton. Aussi habile que fripon, il profitoit adroitement de la misère des habitans de son village pour s'enrichir. Manquoient-ils de bled pour ensemencer, Gillotin leur en avançoit volontiers; mais s'il leur prêtoit dix réseaux de bled ou d'avoine, ils étoient obligés de lui en rendre vingt à la récolte prochaine.

Gillotin, fier de sa petite opulence, eut la vanité de donner à ses enfans des états distingués. Il plaça les uns dans l'église, les autres dans le militaire, d'autres dans le commerce. Il destina son ainé au barreau. M. Gillotin le fils devint avocat, mais avocat postulant. L'état d'avocat postulant convenoit mieux à ses vues.

Digne fils d'un tel père, Gillotin, dès

qu'il pût conduire une affaire, inonda son village & les environs de ses requêtes. C'étoit assurément le plus sot avocat qui fût en France. Il avoit fait son droit, & il n'en possédoit pas les principes; il étoit tout aussi ignorant pour les formes; mais il connoissoit parfaitement celles qui mènent à la fortune. Il n'y a que les sots qui aient l'esprit de s'enrichir.

Le procureur-fiscal du lieu mourut. Le père de Gillotin parvint à faire avoir la place vacante à son fils. N'étant encore qu'un avocat postulant, il s'étoit imposé quelque retenue, il avoit mis un frein à sa passion dominante; mais dès qu'il fût revêtu de la charge de procureur-fiscal, il ne connut plus aucune loi. Il les avoit toutes dans la main qu'il ouvroit ou fermoit à son gré. Il n'y avoit dans les environs femme ou fille tant soit peu appétissante à laquelle il ne jetât le mouchoir. Il séduisoit les unes, il faisoit violence aux autres. Toutes les terres de sa domination fiscale étoient inondées de ses dévastations lubriques.

La fleur des belles, l'ornement, la divinité du canton étoit la fille d'un tisserand,

nommée Fanchette. Elle avoit tout au plus dix-huit ans ; & avec cet âge-là une taille qu'on pouvoit renfermer dans la main, une gorge d'un contour admirable & d'une blancheur éblouissante, un teint pêtri de lis & de roses, une bouche où s'épanouissoit le charmant sourire de l'ingénuité. Ce n'étoit pas merveille, que ce composé de graces tantât la brutalité de Gillotin. Un jour il sut que ses parens avoient laissé Fanchette seule dans la maison. Impétueux, il y vole, il approche de cette aimable enfant, respirant sa fureur. Il commence par des propos, des propos passe aux libertés, des gestes à la violence. Il alloit consommer le crime, lorsqu'un garçon vigoureux entre précipitamment, se jette sur cet homme de proie, & le renverse à coups de bâton à ses pieds. Ce garçon étoit le jeune Bonnet, amant de Fanchette, à qui ses parens l'avoient promise. L'amour rend courageux ; ce fut par son secours & celui de son bras qu'il conserva la fleur qui ne croissoit que pour lui.

Cette aventure fit du bruit ; le procureur-fiscal fut chansonné. Humilié d'une

pareille catastrophe, il fut contraint de dévorer sa fureur, méditant en secret sa vengeance, & la remettant à des temps plus favorables. Cependant il indispose tous les habitans par ses tracasseries & ses rapines. De concert avec le bailli qui étoit animé du même esprit, il exerçoit toutes sortes de malversations. Enfin, les habitans de la terre ayant le père de Fanchette & Bonnet à leur tête, trament entre eux sa perte, & font dresser un mémoire par un avocat habile, où pour désabuser leur seigneur sur le prétendu zèle de Gillotin pour ses affaires, ils tracent d'un pinceau énergique les manœuvres, les pirateries, les atrocités exercées sous l'abri de sa bienveillance. Gillotin est instruit des projets que l'on médite contre lui. Il songe aussitôt à dissiper le nuage avant que l'orage soit formé. Il avoit à ses ordres des gardes-bois, qui lui étoient dévoués. Quatre d'entr'eux, surprennent Bonnet & Fanchette, & les enlèvent à l'entrée de la nuit. Fanchette est conduite dans le fond du bois, & enfermée dans une cabane obscure où le jour pénètre à peine. Gillotin satisfait du succès

de l'entrepriſe, vole impatient vers la cabane où eſt empriſonnée la nymphe du village ; mais elle n'y étoit déjà plus. Il eſt furieux de voir une ſeconde fois ſa proie lui échapper des mains. Le bûcheron qui étoit le geolier de ces précieux appas, n'avoit pu les avoir ſans ſe ſentir embraſé du feu dont brûloit Gillotin. Une nuit il s'échappa du lit où dormoit ſa femme, pour aller trouver ſa priſonnière : Fanchette effrayée pouſſa de ſi grands cris, qu'elle réveilla la femme du bûcheron, qui, dans ſa jalouſie, ouvrit la porte de la priſon, & la fit évader. Ainſi la voilà revenue au ſein de ſa famille, intacte & pure comme le jour qui la vit naître.

Quant à l'amant de cette heureuſe belle, le ſort fut prompt à le lui rendre. Dès qu'on ſe fût ſaiſi de lui, il fut livré à un officier recruteur, qui le fit partir ſur le champ pour ſon régiment. Bonnet avoit un oncle au ſervice qui de ſoldat étoit parvenu au grade d'officier. Arrivé dans une auberge, il reconnut cet oncle qu'il attendoit pour être uni de ſa main avec Fanchette. Il lui conta la manière dont

on lui faisoit violence. L'oncle qui étoit au fait de ces brigandages se fit rendre son neveu, le ramena à ses parens, & les deux amans furent unis.

Cependant les vassaux envoyèrent leur mémoire au seigneur, qui, convaincu de toutes les atrocités de son procureur-fiscal, le destitua de sa place. Ainsi sa terre fut purgée d'un monstre qui y avoit semé les abus & le désordre. Le bailli étoit mort; le procureur-fiscal fut remplacé: les pères & les maris furent désormais sans inquiétude. Les filles du village, ces jeunes fleurs du printemps de la vie, croissoient dans une parfaite sécurité sur leur buisson. La licence & le désordre en furent bannis, & cette heureuse terre redevint le séjour de l'ordre, de la paix & du bonheur.

Le président corrigé par amour.

Le président de Lanoville, avoit été comblé en naissant des faveurs de la nature comme de la fortune. Beau & bien fait, il avoit autant d'esprit que de graces naturelles; aussi riche qu'aimable, il

joignoit à ces heureux dons, tous les talens agréables. Il jouoit de plusieurs instrumens, dansoit avec on ne peut pas plus de grace, savoit le dessin, faisoit agréablement des vers, montoit à cheval aussi bien qu'aucun officier de cavalerie; enfin, il avoit tout appris hors la science des loix. Il étoit ignorant à cet égard, au point qu'on étoit obligé de lui donner par écrit les arrêts qu'il avoit à prononcer.

Un jour il fut invité à un bal, par une dame de la première qualité. Il y vit un masque sous l'habit d'une Egyptienne qui fit une vive impression sur lui. Une taille de nymphe, un air charmant, le plus joli bras du monde, de longs cheveux blonds qui descendoient en ondoyant sur sa ceinture, composoient les attraits de cette jolie personne. Il cherchoit en lui-même quelle femme ce pouvoit être que ce masque charmant. Mais il avoit beau se rappeller toutes celles de sa connoissance; à l'une il manquoit l'élégance de sa taille, à l'autre le charme de sa voix, à celle-ci la beauté de sa chevelure, à celle-là la grace de ses attitudes en dansant. Ravi de tant d'attraits, il lui

déclara sa passion naissante. Elle reçut cette déclaration avec plaisir ; mais elle ne voulut pas encore se faire connoître. Seulement elle lui permit de lui écrire à l'adresse qu'elle lui indiqua. Le lendemain à son lever il ne manqua pas d'envoyer à la belle inconnue, une lettre pleine de sa passion. La réponse qu'elle lui fit, portoit en substance qu'à la vérité le président avoit de la naissance & de la fortune, qu'il occupoit un rang distingué dans la société ; mais qu'elle avoit un foible, & que ce foible consistoit en elle à ne se passionner que pour les grandes réputations : elle lui disoit, que jusqu'à présent il passoit dans le monde plus pour un homme aimable que pour un savant magistrat. Elle finissoit par l'assurer que dès qu'elle apprendroit que le président de Lanoville, jadis si léger, étoit devenu un homme réfléchi, elle lui en témogneroit son estime en approuvant son amour.

Une pareille lettre de la main d'une jolie femme dut lui paroître d'abord étrange. Pour plaire à une femme du bon ton, faut-il être un pédant? Est-il nécessaire qu'un président soit savant comme un

avocat ? Cependant, ayant un retour sur lui-même, il avoua *in petto* qu'il n'avoit pas les premières notions du droit. Il convint que pour juger les hommes, il faut connoître les loix auxquelles ils sont soumis; que pour en être l'organe, il faut les avoir étudiées & approfondies.

De Lanoville, décidé à se réformer, se fit un nouveau plan de conduite. C'est au flambeau de l'amour que s'allume la passion de la gloire. Dirigé par les conseils d'un secrétaire, excellent jurisconsulte, il fit des progrès rapides dans les loix. Chaque jour il acquéroit des connoissances nouvelles, son esprit se développoit, ses lumières s'étendoient. Il devint en peu de temps l'étonnement & l'admiration de ses confrères. On ne parloit au palais que de la révolution subite qui s'étoit faite en lui. Ce brillant petit-maître, aujourd'hui grave magistrat, n'eut pas seulement l'ambition d'acquérir des lumières, il eut aussi celle d'orner son cœur de vertus. Rigide observateur des loix, il ne toléra aucun abus; & ses bienfaits furent répandus sur les pauvres plaideurs & les prisonniers innocens.

Cependant la belle inconnue s'obſtinoit à garder le voile qui la couvroit. Un jour le préſident fut invité à dîner chez le marquis de Langlade, ſon oncle, où il trouva nombreuſe compagnie. Il y vit entr'autres femmes la vicomteſſe de Vermeille, jeune veuve auſſi riche qu'aimable, auſſi ſpirituelle que jolie. A ſon aſpect il reſte immobile : tous ſes ſens ſont émus ; l'amour ſe plaît à ſe jouer de ſon cœur. Ramené, repouſſé tour-à-tour par des flots oppoſés, il ſe ſent entraîné vers la vicomteſſe, & cependant retenu par le ſouvenir de l'inconnue. Mais la vicomteſſe étoit belle, & l'inconnue pouvoit ne pas l'être. Il étoit dans cette fluctuation de ſentimens, lorſque mandé chez la vicomteſſe, il apprend que l'inconnue étoit elle-même. Le marquis & la marquiſe de Langlade étoient préſens ; on fait venir le notaire, & les deux amans ſont unis. La vicomteſſe avoit été mariée au vicomte de Falange, qu'elle perdit le même jour de ſes noces. Confinée dans la ſolitude du couvent, elle menoit la vie la plus retirée. La marquiſe de Langlade, à qui elle étoit intimement liée,

desirant de ramener son neveu de la dissipation où il vivoit, aux devoirs de son état, & à l'estime publique, imagina ce moyen pour y réussir, & engagea la vicomtesse à opérer ce grand changement. Ce moyen réussit au mieux; flattée du succès de cette tentative, elle couronna son ouvrage en épousant le président. Il est donc vrai de dire que l'amour est le véhicule des talens comme des vertus. Ce sont les regards de la beauté qui font naître les grands hommes.

Le chancelier vigilant.

Un de ces hommes dont la famille, depuis plusieurs siècles, dépositaire des loix, avoit été revêtu de père en fils des dignités de la magistrature, venoit d'être élevé à celle de premier président, dans un âge où l'on soupçonne à peine, dans un homme, la maturité d'esprit & de connoissance qu'exige une place aussi éminente. Son père, persuadé qu'il est bon d'avoir passé par les grades subalternes avant de parvenir aux grades supérieurs, voulut qu'il restât quelque temps chez

le procureur, dès qu'il eût achevé son cours de droit. Ce temps d'épreuve expiré, il l'engagea à exercer la profession d'avocat pendant deux ans, ce qu'il fit avec succès. Après cela il lui acheta une charge de conseiller, & quelque temps après, se sentant entraîné par le poids des travaux & des années, il se démit, en sa faveur, de sa charge de président à mortier.

Peu de temps après on voulut le marier: il épousa la fille d'un ministre en faveur. Le premier président de sa compagnie mourut; le crédit du ministre le fit élever à cette haute dignité malgré sa jeunesse. Il resta douze ans à la tête de sa compagnie, pendant lesquels son principal soin fut de redonner aux loix leur ancienne vigueur, & de faire jouir dans toute l'étendue de son ressort les citoyens du repos & de la sûreté qu'elles leurs promettent.

Le ministre de la justice étoit dans un âge très-avancé. Il avoit consacré tout le cours de sa vie au service de l'état & de son prince; mais les infirmités de l'âge ne lui permettant plus de se livrer

à tout son zèle, il demanda au roi sa démission. Le long cours de ses jours n'avoit cessé d'être agité par les orages des affaires publiques ; il étoit juste qu'il jouît du talent d'un crépuscule tranquille. Le roi accepta sa démission, mais il ne voulut la recevoir qu'après qu'il lui eût désigné son successeur. Ce fut le président qu'il trouva le plus digne de le remplacer.

Le nouveau chancelier, bien différent de ces hommes bouffis de présomption, par ce qu'ils n'ont pas assez d'étendue dans l'esprit pour embrasser toute celle de leur état, ou de ceux qui, sentant leur incapacité, tâchent de la voiler d'un air de suffisance, qui n'éblouit que les esprits les plus communs, & doué de la modestie du grand homme, ne craignit point d'aller demander des avis à son prédécesseur dans sa noble retraite. Pénétré de la sagesse de ses conseils, il y confirma sa conduite. Il opéra des réformes, il extirpa des abus ; tous les canaux de l'administration, auparavant engorgés, eurent dès-lors un libre cours.

S'il ne négligea pas les objets en appa-

rence les plus étrangers à son ministère, on doit penser quelle fut sa sollicitude à l'égard de l'administration de la justice. Dès qu'il fut élevé à la dignité de chancelier, il écrivit des lettres ministérielles à toutes les cours souveraines, avec ordre d'en envoyer des copies dans l'étendue de leurs ressorts, par lesquelles il leur recommanda la plus grande sévérité, tant dans l'information des vies & mœurs, que dans l'examin de tous ceux qui se présenteroient pour être installés dans des charges ou offices publics.

Une chose qui lui avoit toujours paru bien étrange, c'étoit le caractère public que les conseillers avoient donné à leurs sécrétaires. Il obligea les juges à juger désormais eux-mêmes leur procès, & l'état de sécrétaire auparavant très-important, fut réduit à l'état de simple scribe.

Les notaires occupèrent aussi le zèle du chancelier. Instruit des abus sans nombre, qui s'étoient glissés dans ce corps si précieux, il exigea que les notaires observassent désormais les ordonnances qui concernent leurs fonctions; que

tous ceux qui se présenteroient pour être reçus, connussent les coutumes de leurs pays & les loix du royaume, qu'ils eussent une écriture lisible & même qu'ils possédassent les principes de la langue françoise; car, souvent la fortune d'un particulier dépend d'une erreur grammaticale.

Le chancelier auroit desiré de faire des changemens soit dans les loix mêmes, soit dans les formes de la justice. Il avoit sur ces objets des vues profondes. Mais les circonstances ne lui permirent pas d'y songer. D'ailleurs ces grands changemens ne sont que l'ouvrage du temps.

Jusques-là ce ministre respectable, qui par son zèle infatigable, & sa vigilance s'étoit attiré l'amour & la vénération du royaume, jouissoit du bonheur attaché à l'estime d'un peuple que l'on rend heureux, lorsque des évenemens inattendus vinrent troubler la tranquillité de ses jours qui penchoient vers leur déclin. Il avoit un fils qui dans sa jeunesse avoit donné les plus belles espérances. La source de sa vie étoit pure, insensiblement elle s'altéra dans son cours. Etant

conseiller au parlement, sa conduite devint si répréhensible, ses déréglemens si publics & si scandaleux que sa compagnie tint des délibérations dans le dessein de l'obliger à se démettre de sa charge; par considération pour son père, on ne se porta point à cette extrêmité, & la raison le ramena à ses devoirs.

Mais un second évènement qui porta le coup mortel à sa tranquillité, ce furent les orages qui troublèrent le gouvernement à cette époque. Le roi soutenoit depuis long-temps une guerre, qui en le comblant de gloire, avoit épuisé ses finances, pour soutenir l'éclat de ses victoires, & forcer les ennemis à demander la paix. Les subsides ordinaires ne suffisoient pas, il falloit avoir recours à des moyens extraordinaires. Déjà il avoit envoyé plusieurs édits bursaux au parlement, pour être enregistrés. Les premiers le furent sans difficulté; mais les suivans trouvèrent dans les membres une résistance opiniâtre. Le chancelier avoit un esprit conciliant; il fit des démarches auprès du roi, pour obtenir de lui des modifications dans ses édits, au-

près du parlement, pour le ramener à sa modération ordinaire. Il ne put rien obtenir. Le roi pressé par les circonstances se décida, quoique à regret, à déployer l'appareil d'un lit de justice. Le chancelier pénétré de douleur se sentit tout à coup saisi, son cœur se gonfla, ses larmes coulèrent, & cet évènement fatal précipita le cours de sa languissante vie. Il mourut deux jours après. La nouvelle de sa mort répandit le deuil dans tout le royaume. Il fut pleuré des peuples, il fut pleuré des magistrats, il fut pleuré même de la cour. Tel est l'empire de la vertu. Si l'égoisme ou l'envie redoutent ou haissent l'homme vertueux pendant sa vie, la haine tombe après sa mort, & sa mémoire se perpetue d'âge en âge.

Fin du volume de Mars 1788.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume *de la Bibliothèque universelle des Romans* pour le mois de Mars de l'année 1788. J'ai trouvé que le fond des ouvrages qui composent ce recueil étoit intéressant, que les analyses étoient bien faites & les notes curieuses.

Donné à Paris, le 31 Mars 1788.

SELIS, Censeur royal, Professeur d'éloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

DIE STASELNUSZSCHALE, aus der dritten Sammlung der meißnerischen skizzen; LES COQUILLES DE NOISETTES, Anecdote. page 3

MÉMOIRES de M. le Marquis de Saint-Forlaix. 44

Le Tableau de Cébès, traduit du Grec. 143

Les Contes de mon Bisaïeul. 175

Fin de la Table.

LF.C.
209768
Author
B582u
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.203-204.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU